This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

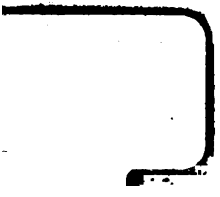
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



1793

NKT

~~Copy~~

Florida

NOUVELLES

NOUVELLES.

PREMIERE PARTIE.

NOUVELLES

NOUVELLES,

PAR M. DE FLORIAN,

De l'Académie Française, de celles de Madrid, Florence, &c.

Non potes in nugas dicere plura meas ipse
ego quàm dixi.
(MART. Epigramm. lib. XIII.

PREMIERE PARTIE.

A TOULOUSE,
Chez BROULHIET, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Rome.

1793.

SELMOURS,

NOUVELLE ANGLAISE.

C'EST une belle & respectable nation que la nation anglaise. Le poids immense dont elle fut toujours dans la balance de l'Europe, ce qu'elle a fait d'éclatant dans la politique, dans la guerre, ses sublimes découvertes dans les sciences, assureroient assez sa gloire, quand même elle n'y joindroit pas l'avantage plus précieux encore d'avoir été le premier peuple moderne qui ait possédé les deux biens les plus nécessaires au bonheur des hommes, des philosophes & des loix. Les Anglais n'en ont point abusé, ce qui étoit si facile; ils ont eu l'extrême sagesse de ne pas vouloir tout d'un

coup atteindre à la perfection, qui ne peut être jamais que le fruit de l'expérience. Ils ont pensé que la raison, peut-être même la vertu, & sans nul doute le bonheur, n'étoit autre chose que la mesure; &, pour conserver le plus beau bienfait dont l'homme puisse jouir, la liberté, ils ont confondu ce grand nom, ils en ont mêlé la sublime idée avec celle d'obéissance à la loi, avec le respect des autorités établies par la loi, avec la crainte religieuse de jamais offenser la loi. De là s'est promptement formé ce soutien inébranlable de la liberté, ce principe générateur de la félicité d'un peuple, l'esprit public. C'est par lui seul que les habitans de deux isles, beaucoup moins grandes que la France, se sont vus souvent les arbitres ou l'effroi des souverains, les médiateurs de l'Europe; que leurs flottes, maîtresses de l'océan, sont allées dans les deux Indes porter la terreur & chercher des trésors; &

que leur pays heureux, à l'abri des invasions étrangeres, des divisions intestines, jouit de la paix, des beaux arts, possede les richesses du monde, & voit arriver dans ses ports toutes les productions de l'univers.

Voilà sans doute sur quels motifs est fondée cette bonne opinion d'eux-mêmes, cette estime trop souvent exclusive de leur nation, que l'on reproche quelquefois aux Anglais. Ils savent tout ce qu'ils valent, & n'ont là-dessus nul secret pour personne. Ils dédaignent d'ouvrir les yeux sur le mérite, sur les qualités qui sont propres à chaque peuple; cette insouciance donne à leurs vertus un air d'orgueil qui en diminue l'attrait; enfin ils comptent pour fort peu de chose l'approbation, le suffrage des autres; & le seul moyen d'être aimable, c'est de les compter pour beaucoup.

J'ai connu pourtant un Anglais qui, pour éviter ce défaut, étoit

tombé dans le défaut contraire ; non-seulement il attachoit un grand prix à l'opinion, à l'estime d'autrui, mais cette estime étoit devenue un des premiers besoins de son cœur. Il ne lui suffisoit pas de bien faire, il falloit encore qu'il fût approuvé. Son but, son desir, sa regle, étoient qu'aucune de ses actions ne pût être blâmée de personne. Il vouloir plus, il aspiroit à ce qu'elle fût applaudie : il prétendoit enfin *plaire à tout le monde ;* & cette prétention mettoit son bonheur à la merci de tous les humains.

Ce jeune homme, dernier rejeton d'une famille illustre du comté de Midlessex, étoit né presque sans fortune : mais la nature avoit pris soin de le dédommager de ce malheur. Doué des avantages de la figure, il y joignoit une ame élevée, un esprit aimable, un caractere extrêmement doux. La plus sévere sagesse

ajoutoit un nouvel éclat à ces qualités. Il avoit perdu son pere & sa mere à dix ans. Élevé par les soins d'un cousin fort riche qui s'étoit fait un devoir de secourir le jeune orphelin, sir Edouard Selmours acheva ses études avec distinction, & fut placé, par le crédit de son bienfaiteur, dans un régiment de cavalerie.

Dès son entrée dans le monde, réfléchissant qu'il étoit sans biens, sans famille, sans autre appui que ce bienfaiteur, qui ne devoit pas lui pardonner deux fautes, Selmours s'étoit promis de n'en commettre aucune; & Selmours avoit tenu parole. Malgré son extrême jeunesse, malgré les dangereux exemples qui l'environnoient souvent, jamais l'erreur la plus légere ne vint le détourner de ses devoirs. Occupé de ces seuls devoirs & des études nécessaires pour les bien remplir, il parvint en peu de temps aux premiers grades, sans

autres protecteurs que ses travaux, son courage, ses talens; &, loin de s'énorgueillir des éloges que ses rivaux eux-mêmes ne pouvoient lui refuser, il leur disoit en souriant : Je ne dois mes foibles succès qu'à l'impuissance où je me suis vu de payer me premiere faute.

Le seul défaut de sir Edouard étoit cette foiblesse dont j'ai parlé, qui lui faisoit attacher une si haute importance à l'opinion des autres sur son compte : foiblesse excusable sans doute, puisqu'elle devenoit la source de beaucoup de vertus. Mais, soit modestie, soit orgueil, ce qui se ressemble assez souvent, le témoignage de sa conscience ne lui suffisoit jamais. Une calomnie, un simple soupçon qu'on se seroit permis sur sa probité, sur ses mœurs, l'auroit rendu le plus infortuné des hommes; & comme, malgré l'envie qu'il devoit exciter, personne n'avoit osé porter la moindre atteinte à sa répu-

tation, comme il se voyoit aussi respecté qu'il méritoit en effet de l'être, sir Edouard avoit fini par se persuader que la véritable vertu commande à la renommée ; que le public, souvent sévere, ne cesse pourtant pas d'être juste ; que celui qu'il estime a toujours du mérite ; & que celui qu'il flétrit par son mépris est digne d'être méprisé.

Selmours, pendant les hivers qu'il venoit passer à Londres, fuyoit le monde & les plaisirs bruyans pour ne vivre que chez son bienfaiteur, chez quelques amis, ou dans la société d'une jeune veuve nommée mistriss Eliza Hartlay, à laquelle il avoit eu le bonheur de rendre un léger service. Cette veuve, que sa beauté, son esprit, mille qualités aimables, rendoient l'objet de beaucoup d'hommages, avoit distingué sir Edouard, avoit reconnu dans lui les vertus qui convenoient à son cœur. Elle se plaisoit à le voir, lui

C'étoit un homme assez extraordinaire que ce M. Pikle. Son caractere étoit précisément l'opposé de celui de Selmours. Autant le jeune homme respectoit, craignoit l'opinion des autres, autant le vieux M. Pikle méprisoit toute opinion qui n'étoit pas la sienne. Ce qu'il avoit pensé, ce qu'il avoit dit une fois, devenoit pour lui une vérité démontrée, un principe, une loi sacrée, à laquelle il ne pouvoit comprendre que tous les hommes ne se soumissent pas. Si le hasard l'eût fait roi d'Angleterre, il se seroit cru de bonne foi roi de France, uniquement parce que, dans son premier édit, il en auroit pris le titre. Il avouoit, sans la moindre inquiétude, que, dans tout le cours de sa vie, jamais il ne s'étoit trompé, que jamais il n'avoit changé d'avis sur rien. Depuis soixante & dix ans révolus il avoit raison. D'ailleurs, sévere sur l'honneur, incorruptible, irréprochable,

chable, bon parent, fidele ami, mais disputeur éternel. Sa grande maniere pour prouver ce qu'il avançoit étoit de parler toujours ; &, comme il avoit une poitrine excellente, infatigable, & qu'à la longue ceux qu'il vouloit persuader, s'ennuyant ou de se taire ou de l'entendre, se retiroient sans mot dire, M. Pikle ne doutoit point qu'il ne les eût convaincus, & se flattoit d'être le plus habile dialecticien de l'Europe. Il avoit été marié dans sa jeunesse, & s'étoit conduit avec sa femme comme le plus honnête des époux : mais il avoit voulu absolument lui montrer la dialectique ; &, à force d'écouter son mari, la pauvre mistriss Pikle étoit morte sourde. Elle n'avoit laissé qu'un fils, qui faisoit ses études à l'université d'Oxford. Son pere ne vouloit pas qu'il revînt à Londres avant l'âge de trente-un ans ; encore se proposoit-il de lui faire recommencer sa logique. En attendant, il dis-

putoit, & ne voyoit à Londres que sa belle-sœur, qui, rendant justice à ses excellentes qualités, ne le contrariant jamais & le consultant beaucoup, passoit dans son esprit pour la femme la plus raisonnable d'Angleterre.

Mistriss Hartlay lui parla de ses sentimens pour Selmours & du dessein qu'elle avoit formé de s'attacher à lui par des nœuds éternels. M. Pikle donna son approbation à ce mariage: Depuis long-temps, lui dit-il, j'estime & j'aime sir Edouard. C'est un homme d'honneur & de mérite, quoiqu'il manque de caractere, quoiqu'il cherche beaucoup trop à plaire, & qu'il n'ait pas pour ce qu'on appelle dans le monde L'AMABILITÉ cette indifférence profonde, ce noble mépris, qui distingue les ames fortes. Cela viendra, je l'espere, pour peu que nous vivions ensemble. Il a des principes, voilà l'important; &, s'il écoute mes avis, je vous réponds

qu'il se passera du suffrage de tout le monde.

La jeune veuve sourit ; & le mariage fut arrêté. Selmours, au comble de ses vœux, écrivit sur-le-champ à son cousin Mekelfort, qui, depuis six semaines, étoit à la campagne, à soixante mille de Londres. Le lendemain du départ de sa lettre, un courier vint lui porter la nouvelle inattendue de la mort subite de M. Mekelfort. Une attaque d'apoplexie venoit de l'enlever en deux jours. Ses parens s'étoient aussi-tôt rendus à sa terre, fort inquiets d'apprendre quel étoit celui qu'il laissoit héritier de ses biens immenses. On avoit ouvert à la hâte le testament du défunt ; & ces avides collatéraux avoient pensé mourir de douleur en y lisant que M. Mekelfort instituoit pour légataire universel, son cousin, sir Edouard Selmours.

Au testament étoit jointe une lettre cachetée de plusieurs cachets, sur

laquelle il étoit écrit qu'elle ne fût remise qu'au seul Selmours. L'homme de loi qui présidoit au scellé avoit sur-le-champ envoyé cette lettre à sir Edouard, avec la copie des dispositions du testateur. Tous les parens s'étoient retirés beaucoup plus tristes qu'ils n'étoient venus; & les funérailles de M. Mekelfort n'avoient eu pour témoins que ses domestiques.

Sir Edouard, aussi affligé que surpris, donna de véritables larmes à la mémoire de son bienfaiteur. Il lui devoit tout, il l'aimoit tendrement; & l'opulence dont il alloit jouir ne le consoloit pas de sa perte. Alarmé du mystere que paroissoit renfermer cette lettre si bien cachetée, il ne voulut l'ouvrir qu'en présence de mistriss Hartlay & de M. Pikle. Il courut aussi-tôt s'enfermer avec eux, leur fit part en pleurant de cette nouvelle, ne parla presque point des richesses dont il devenoit possesseur,

& , leur demandant le secret d'avance sur ce que pouvoit contenir la lettre de son cousin , il en rompit les cachets pour en commencer la lecture. La lettre étoit conçue en ces termes :

« MON CHER EDOUARD ,

» JE ne rappellerai point ici ce » que j'ai fait pour vous depuis votre » enfance ; votre cœur m'en a trop » payé. Vous m'avez honoré , mon » ami , en me donnant le droit glo- » rieux de vous regarder comme un » fils ; & c'est à moi de vous rendre » graces d'avoir bien voulu m'asso- » cier en quelque sorte à vos ver- » tus.

» Je vous laisse toute ma fortune. » Depuis que je vous connois , c'est » à vous que je l'ai destinée , PER- » SONNELLEMENT A VOUS SEUL. Elle » se monte à dix mille livres sterling

» de revenu. J'ai pris les précautions
» nécessaires pour que personne ne
» pût vous la disputer. Comme je
» ne la dois qu'à mes travaux, je
» pense qu'il m'est permis d'en dis-
» poser à mon gré. Si votre extrême
» délicatesse vous engageoit à refu-
» ser ma succession pour la laisser
» à ma famille ou à qui que ce soit
» dans le monde, je vous préviens,
» je vous déclare que vous contre-
» diriez manifestement mes desirs
» & ma volonté.

» Mon testament vous donne tous
» mes biens sans aucune condition.
» Cette lettre, mon ami, ne vous
» en dictera point ; elle ne contien-
» dra qu'une priere.

» Je suis pere d'une fille de dix-
» huit ans, que j'ai fait élever avec
» soin. Elle a mérité ma tendresse ;
» elle est belle, sage, aimable, &
» doit, j'en suis sûr, faire le bonheur
» d'un époux. Sa mere, que j'aimai
» long-temps, m'a fait éprouver, ce

» que je croyois impossible, un
» amour extrême sans aucune estime
» pour l'objet de cet amour. Dieu
» vous garde, mon cher Edouard,
» de ces fatales passions ! Elles tour-
» mentent souvent, elles humilient
» toujours : leurs meilleurs momens
» sont ceux où l'on ne fait qu'en
» rougir. Des obstacles insurmon-
» tables, venus en partie du carac-
» tere violent, emporté, de cette
» mere, m'ont empêché de l'épou-
» ser. Son nom est mistriss Forward.
» Sa fille Fanny passe pour sa niece,
» & vit avec elle, auprès d'Oxford,
» dans la petite terre d'Owen, le
» seul de mes nombreux bienfaits
» que mistriss Forward n'ait pas fol-
» lement dissipé.

» Je vous demande, comme à
» mon ami, comme à mon fils adop-
» tif, de réparer mes torts envers
» ma fille, de lui rendre un état,
» un nom, que je n'ai pu lui don-
» ner, d'acquitter ma dette envers

» elle en l'élevant au rang de votre
» épouse. Je vous répete, mon cher
» Edouard, que cette priere n'est
» point un ordre, n'est point sur-
» tout une condition, qu'elle n'a
» nul rapport avec les biens que je
» vous laisse : mais c'est une grace
» que je sollicite de mon ami, de
» mon fils, une grace que j'attends
» de sa piété. Cet espoir, que j'em-
» porte dans la tombe, adoucit mes
» derniers momens, & rend plus
» vive, plus chere, s'il est possible,
» la tendresse qu'a toujours sentie
» pour vous votre cousin & bon ami,

« GEORGE MEKELFORT. »

APRÈS avoir lu cette lettre, Selmours, interdit, immobile, fixa des yeux pleins de douleur sur le visage de mistriss Hartlay. Celle-ci baissa les siens sans dire un mot. M. Pikle considéroit attentivement Selmours

Tous trois gardoient un profond silence, que M. Pikle rompit le premier : Que ferez-vous ? dit-il au jeune homme : je crains pour vous que vous n'hésitiez. Non, lui répondit sir Edouard, je suis affligé, mais non pas incertain. Quels que fussent les droits de mon bienfaiteur avant qu'il m'eût donné sa fortune, il n'avoit sûrement pas celui de disposer de mon cœur, de me faire manquer à mes sermens, de me rendre malheureux pour toujours. Personne au monde ne peut contester cette vérité. Eh bien ! je vais me remettre précisément dans l'état où je me trouvois avant sa mort. Je vais renoncer à sa succession, rentrer dans ma pauvreté, dans ma liberté ; & je ne croirai pas trop payer, par ce foible sacrifice, le bonheur d'être l'époux de la seule femme que je puisse aimer.

Un regard de mistriss Hartlay fut son unique réponse. Mais M. Pikle fronçant le sourcil : Que dites-vous ?

s'écria-t-il : vous n'avez donc pas fait attention à la lettre que vous venez de lire ? Elle vous défend, en termes formels, de renoncer à cette succession ; elle vous explique les motifs de cette défense. Oserez-vous mépriser ainsi l'intention manifeste de votre bienfaiteur ? Il a compté sur vous pour épouser sa fille, il vous a fait son héritier, non pas à cette condition, car je distingue ; dans ce cas, vous seriez parfaitement libre d'accepter ou de ne pas accepter : mais il a commencé par vous donner son bien & par vous interdire le refus ; ensuite il vous demande une grace que l'honneur, la reconnoissance, vous permettent d'autant moins de lui refuser, que rien au monde ne vous y contraint : donc il a voulu vous dispenser de l'obligation qu'impose une loi, pour vous imposer une obligation bien plus forte que toutes les loix, celle de votre conscience....

Mais ma conscience étoit engagée, reprit doucement Selmours ; & rien ne peut....

Ne m'interrompez point, monsieur, continua M. Pikle avec une voix plus forte, & répondez à cette question qui va devenir un dilemme : Si votre bienfaiteur vivoit encore, & que vous vinssiez lui déclarer que vous ne voulez pas épouser sa fille, il est au moins incertain, j'espere, que M. Mekelfort ne changeât ses dispositions & ne donnât sa fortune à quelqu'un qui rempliroit son desir. Aujourd'hui qu'il est mort, comment voulez-vous qu'il les change ? Vous n'avez donc plus le droit de choisir. Il faut obéir à ses volontés, à ses prieres, qui sont des ordres, & vous souvenir, monsieur, que l'honneur & le devoir savent compter pour rien les peines de l'amour.

Cela peut être, répondit sir Edouard un peu ému : mais je croyois que l'amitié les comptoit pour quel-

que chose & s'expliquoit avec moins de rudesse. Oh ! monsieur, reprit M. Pikle, la probité, la vérité n'ont pas un style fleuri ; & tous ceux qui penseront ou parleront autrement que moi sont des imbécilles ou des frippons.. — Mais vous me permettrez de croire, malgré ma déférence pour vos lumieres, pour votre morale, qu'il existoit dans l'univers des hommes aussi vertueux, aussi éclairés que vous : je les consulterai, monsieur ; &, s'ils sont tous de votre avis, la mort me délivrera de la douleur de le suivre.

En disant ces mots, il sortit brusquement, sans écouter M. Pikle, qui lui crioit : Vous aurez beau mourir, cela ne prouvera rien. Il est souvent plus aisé de mourir que de faire son devoir ; & comme je l'ai prouvé cent fois.... Selmours étoit déjà dans la rue, & M. Pikle le suivoit de loin en citant les offices de Cicéron.

Sir Edouard, trop tourmenté pour être

être discret, alla consulter tous ses amis, en leur recommandant le secret. Chacun fut d'un avis différent: les uns vouloient qu'il partageât également les biens entre les collatéraux en s'en réservant une part, & qu'il épousât sa maîtresse; les autres, qu'il remît la succession entiere à la fille de M. Mekelfort. Un petit nombre de rigoristes étoit de l'opinion de M. Pikle. Beaucoup de gens du monde soutenoient que le premier engagement de Selmours avec mistriss Hartlay le rendoit libre de celui que lui imposoit son cousin, & lui conseilloient d'épouser sa maîtresse en conservant la fortune dont il héritoit. Tous enfin voyoient cette affaire sous un aspect différent; & le pauvre Edouard, qui, toute sa vie, avoit eu la prétention de n'être blâmé de personne, commençoit à désespérer d'en venir à bout dans cette occasion.

Plus agité, plus malheureux que

jamais, il se hâta de retourner chez mistriss Hartlay pour lui demander ce qu'il devoit faire, pour sacrifier à son opinion toutes celles qu'il avoit recueillies. Il la trouva seule & baignée de larmes. Selmours, à genoux devant elle, prit le ciel à témoin que rien dans le monde ne pouvoit le forcer à trahir ses sermens, & finit par la supplier de vouloir bien régler sa conduite, en lui promettant de tout faire, excepté d'épouser Fanny. La tendre veuve se fit long-temps presser : elle étoit trop intéressée au parti qu'Edouard devoit prendre pour se croire le droit d'avoir un avis. Mais enfin, la délicatesse des convenances cédant à la délicatesse de l'amour, mistriss Hartlay se résolut à examiner cette affaire, comme si c'eût été celle d'un autre ; &, rassemblant, discutant les différentes opinions, elle finit par parler ainsi :

Je ne vous crois pas, obligé, dans la plus stricte morale à faire pour

votre bienfaiteur mort, ce que vous n'auriez jamais fait pour votre bienfaiteur vivant. Quelle étoit son intention ? Il en avoit deux, ce me semble : l'une, de laisser sa fortune aux deux êtres qu'il aimoit le plus, à sa fille, & à vous qu'il regardoit comme son fils, à voús qu'il assure avoir choisi pour son héritier depuis qu'il vous a connu ; son autre intention étoit d'établir sa fille avec un époux estimable qui pût l'aimer, la rendre heureuse, lui donner un état & lui conserver des biens que M. Mekelfort n'a pas voulu confier à la mere de Fanny, parce qu'il craignoit, comme il le donne à entendre, qu'elle ne le dissipât. En faisant tout ce que vouloit faire M. Mekelfort, vous ne pouvez manquer à sa mémoire. Partagez avec sa fille comme un frere avec une sœur ; voilà le premier point rempli. Cherchez ensuite pour elle un époux qui ait à-peu-près toutes les qualités que M. Mekelfort

chérissoit en vous : je dois croire plus que personne que vous le trouverez difficilement ; mais Fanny, qui ne vous connoît pas, aura d'autres yeux que les miens. Jusqu'à ce moment, gardez dans vos mains la dot que vous donnerez à Fanny, en l'administrant comme un tuteur sage qui doit en rendre compte à sa pupille. Il me semble que, si votre cousin eût vécu, il ne se seroit pas conduit autrement ; & personne ne peut exiger que vous fassiez pour Fanny plus que son pere même n'eût fait.

Un bon raisonnement dans la bouche d'une maîtresse porte une double conviction. Sir Edouard, persuadé par ce qu'il venoit d'entendre, impatient de suivre un conseil qui lui sembloit tout concilier, partit dès le lendemain pour aller instruire mistriss Forward de ses généreux desseins. La mere & la fille, se disoit-il pendant la route, vont se trouver

au comble du bonheur. Elles ne s'attendent guère à l'immense présent que je leur apporte. Nous assurerons à mistriss Forward une forte pension viagere. L'intéressante Fanny, avec cinq mille livres sterling de rente, ne manquera sûrement point d'époux: je la laisserai maîtresse de son choix. Je ferai deux heureux, je le serai moi-même; & personne, je crois, ne pourra blâmer ma conduite, quand on verra tous les intéressés me respecter & me bénir. O ma chere Eliza, c'est votre prudence, c'est votre raison suprême, qui m'a tiré de l'affreux péril où j'étois! Qu'il est doux pour votre ami de ne jouir d'aucun bonheur qu'il ne le doive à vous seule!

Selmours arriva bientôt à la terre de mistriss Forward. Le château n'avoit pas une grande apparence: les bâtimens qui en dépendoient étoient en mauvais état. Un domestique assez mal vêtu vint lui demander à la porte

ce qu'il vouloit & qui il étoit. Selmours, assez embarrassé, le pria de l'annoncer à sa maîtresse comme le cousin de M Mckelfort, dont sans doute on avoit appris la mort subite. Le domestique, en lui disant que mistriss en étoit informée, l'introduisit dans une salle-basse où une jeune & belle personde lisoit avec beaucoup d'attention une lettre qu'elle interrompit à l'arrivée de Selmours & qu'elle cacha dans son sein. Sir Edouard la salua profondément : la jeune personne lui rendit son salut avec un peu de trouble & beaucoup de grace, le pria de s'asseoir, & se retira sous prétexte d'aller chercher sa tante. Selmours, qui, à ce nom, ne douta point que ce ne fût Fanny, n'osa pourtant la retenir ; & mistriss Forward parut bientôt après sans être suivie de sa niece.

La premiere vue de mistriss Forward redoubla la timidité naturelle de Selmours, & lui fit oublier le petit discours qu'il avoit préparé pour elle.

C'étoit une grande femme de quarante à quarante-cinq ans, qui portoit encore sur son visage les restes d'une beauté qu'on jugeoit bien avoir été parfaite: mais cette beauté, même dans son éclat, ne pouvoit pas avoir été touchante ; la grace n'y avoit jamais été pour rien. Ses grands yeux noirs, vifs & brillans, avoient une certaine hardiesse qui rendoit impossible de les fixer ; & son maintien, ses gestes, sa voix, tout en elle inspiroit une crainte qui n'avoit rien de commun avec le respect.

Après avoir reçu Selmours avec une politesse assez froide, elle écouta dans un profond silence ce qu'il avoit à lui dire. Sir Edouard, un peu déconcerté, lui expliqua, du mieux qu'il put, qu'étant nommé par M. Mekelfort son légataire universel, & connoissant le tendre intérêt que son bienfaiteur prenoit à miss Fanny, il croyoit remplir un devoir sacré en venant proposer à mistriss Forward

de partager avec sa niece l'héritage de leur ami commun ; il ajouta qu'il n'exigeoit aucune reconnoissance pour acquitter cette dette, mais que ses arrangemens de fortune ne lui permettoient pas de livrer les fonds de cette moitié avant l'époque où sa jeune niece prendroit un époux digne d'elle, pour le choix duquel il demandoit l'honneur d'être consulté.

Après avoir achevé, non sans peine, cette explication difficile, après avoir rougi toutes les fois qu'il prononçoit les noms de tante & de niece, tandis que mistriss Forward ne rougissoit point du tout, Selmours cessa de parler, en s'étonnant du peu d'effet qu'il avoit produit. Mistriss prit alors la parole :

Je ne comprends pas, lui dit-elle avec une gravité dédaigneuse, comment vous, monsieur, qui avez reçu de la part de M. Mekelfort des preuves si positives de sa confiance & de sa tendresse, pouvez ignorer le

projet qui l'occupa toute sa vie & dont il m'a parlé cent fois. C'étoit à vous qu'il destinoit ma niece ; c'étoit vous qu'il avoit choisi pour être l'époux de Fanny. Le dernier jour où je l'ai vu, il me raconta dans un grand détail les avantages qu'il comptoit vous faire, uniquement à cause de ce mariage. Souffrez donc qu'avant de répondre à votre proposition je vous demande, à vous, monsieur, dont la sincérité ne peut être suspectée, si vous n'avez aucune connoissance de cette intention de votre bienfaiteur.

En disant ces mots, elle regarda fixement Selmours, qui ne peut s'empêcher de rougir, baissa les yeux, & , tirant de sa poche la copie du testament, le lui présenta d'une main mal assurée, pour prouver à mistriss Forward qu'aucune condition n'étoit prescrite. Son adversion pour le mensonge ne lui permit pas de faire une réponse plus claire. Mais l'habile

mistriss Forward sut interpréter sa rougeur, & lui rendant le papier après l'avoir parcouru : Je vois, dit-elle d'un air froid, que ma niece n'a nul droit ni à vos biens ni à votre main ; mais, dans ce cas, vous n'avez vous-même aucun titre pour nous humilier par un présent. Je le refuse au nom de ma niece, certaine d'en être approuvée : elle ne peut, elle ne doit recevoir de bienfaits que de son époux. Si vous voulez le devenir, peut-être votre conscience n'en sera-t-elle pas moins tranquille ; si vous ne le voulez pas un plus long entretien me paroit superflu.

Terrassé par ces paroles, sir Edouard ne trouva rien à répondre mistriss Forward se leva, lui fit une révérence, & le laissa seul dans l'appartement.

Selmours, ne vit dans le moment, d'autre parti à prendre que celui d'aller réfléchir ailleurs sur l'étrange maniere dont on recevoit ses propositions. Il

regagna sa voiture, & se fit conduire à Oxford, qui n'étoit qu'à deux milles de cette maison. A peine arrivé dans son auberge, son premier soin fut d'écrire à mistriss Forward pour la prier de réfléchir que, n'étant point connu de sa niece, il ne pouvoit par conséquent ni l'aimer ni en être aimé ; qu'il étoit bien difficile que déjà l'un des deux n'eût pas fait un choix, & que cette supposition vraisemblable suffisoit pour rendre malheureuse une telle union. Il lui représentoit avec politesse que rien ne l'obligeoit à ce qu'il vouloit faire, renouvelloit cependant ses offres, & promettoit de revenir le lendemain au soir pour apprendre la derniere résolution de mistriss.

Cette lettre envoyée, le pauvre Selmours n'en passa pas une meilleure nuit. Cette femme, se disoit-il, est sûrement instruite de mon secret. Si elle s'obstine à me refuser, que ne dira-t-elle pas ! Sa terre est voisine d'Oxford ; on y parlera de mon aven-

ture; la calomnie y mêlera sa voix; toute la jeunesse d'Angleterre, qui vient ici faire ses études, me regardera comme un homme sans foi, sans probité, sans reconnoissance, & répandra par-tout cette opinion. Je serai déshonoré, diffamé, dans les trois royaumes; je n'oserai plus me montrer, je mourrai de désespoir; & cela, parce qu'une femme entêtée ne veut pas consentir à recevoir de moi cinq mille livres sterling de rente.

Le jour suivant se passa dans les mêmes réflexions. Selmours attendit le soir, comme il l'avoit dit dans sa lettre, espérant que plus il laisseroit de temps à mistriss Forward, plus il pouvoit se flatter qu'elle auroit changé de pensée. Dès que le soleil fut couché, il monta dans sa voiture; &, ne voulant pas arriver avec autant de bruit que la premiere fois, il fit arrêter ses chevaux au bout de l'avenue : là, descendant, seul, à pied, il s'avança vers le château, méditant

méditant encore un nouveau discours.

Comme il passoit auprès d'un bosquet attenant à la maison, sir Edouard entendit chanter, & distingua la voix d'une femme. Les accens de cette voix étoient si doux, si plaintifs, exprimoient si bien que la personne qui chantoit étoit tendre & malheureuse, que Selmours ne put s'empêcher d'écouter jusqu'au bout cette romance si connue :

LE VIEUX ROBIN GRAY,

ROMANCE (1).

QUAND les moutons sont dans la bergerie,
Que le sommeil aux humains est si doux ;
Je pleure, hélas ! les chagrins de ma vie,
Et près de moi dort mon bon vieux époux.

(1) AULD ROBIN GRAY.

WHEN the sheepare in the fauld, and the kye at hame,

MON pere alors parla du mariage ;
Sans en parler ma mere l'ordonna :
Mon pauvre cœur étoit mort du naufrage ;
Ma main restoit, mon pere la donna.

UN mois après, devant ma porte assise,
Je revois Jame..... & je crus m'abuser.
C'est moi, dit-il : pourquoi tant de surprise ?
Mon cher amour, je reviens t'épouser.

But she look'd in my face, till my heart was
like to break :
Sa they gied him my hand, tho'my heart was
in the sea,
And auld Robin Gray was gude man to me.
I had nae been a wife but weeks only four,
When, sitting sa mournfully out my ain door.
Isaw my Jamy's waist ; for I cou'd nae thing
it he,
Till he said : Love, I am comed hame to
marry thee.

SAIR, sair, did we greet and mickle did we
say,
We took but ane kiss, and we tore oursels
away.
I wish I were dead, but I'm nae like to bee.

AH ! que de pleurs ensemble nous versâmes !
Un seul baiser, suivi d'un long soupir,
Fut notre adieu ; tous deux nous répétâmes :
Malheur à moi de n'avoir pu mourir !

JE ne vis plus, j'écarte de mon ame
Le souvenir d'un amant si chéri :
Je veux tâcher d'être une bonne femme ;
Le vieux Robin est un si bon mari !

Après ce dernier couplet, sir Edouard, s'avançant à travers les arbres, se trouva tout-à-coup auprès de la personne qui venoit de chanter, & qu'il avoit reconnue pour Fanny. Elle étoit seule, son mouchoir à la main, assise sur le gazon, au pied d'un hêtre dont l'immense feuillage

---

O why was I born to say, Wae is me !
I gang like a ghaist, and I canna like to spin ;
I dare nae think o Jamie, for that wou'd be
a sin :
But I'll da my best a gude wife to be ;
For auld Robin Gray is very kind to me.

rendoit encore plus sombre l'obscurité. Troublée de voir paroître un homme. Fanny se leve précipitamment, vient droit à Selmours, & lui dit, avec des sanglots : Est-ce ainsi que vous m'obéissez, monsieur Roberts ? Je vous ai écrit deux fois ce matin pour vous prier de ne point paroître ici ; je vous ai rendu compte des scenes violentes qu'il m'a fallu supporter de ma tante, de la résolution où elle est toujours de me donner pour époux cet odieux héritier de M. Mekelfort, qui, dans ce moment même, est avec elle. Je vous jure de nouveau, monsieur Roberts, de plutôt mourir que de manquer à la fidélité que je vous ai promise : mais j'exige que vous retourniez sur l'heure à Oxford, que vous ne reveniez ici qu'après la rupture de ce fatal mariage & le départ de ce M. Selmours, que j'espere dégoûter de moi à force de haine & de mépris.

En parlant ainsi, Fanny s'appro-

choit toujours de sir Edouard, qui l'écoutoit sans l'interrompre, lorsqu'arrivée auprès de lui, elle l'envisage, reconnoît sa méprise, recule en jettant un grand cri, & disparoît à ses yeux.

Selmours ne songeoit guère à la poursuivre. Plus étonné qu'affligé de cette aventure, il ne savoit plus s'il iroit trouver mistriss Forward. La crainte de revoir Fanny, de l'embarrasser par sa présence, d'être peut-être la cause de quelque scene désagréable, sur-tout la répugnance extrême qu'il se sentoit pour rien discuter avec cette prétendue tante, le déciderent à retourner sur-le-champ à Oxford, d'où il écrivit à mistriss Forward qu'une affaire imprévue le rappellant dans la capitale, il lui faisoit ses très-humbles excuses de manquer au rendez-vous demandé; que d'ailleurs, dans cet entretien, il n'auroit pu que répéter ce qu'il avoit déjà dit, & qu'irrévocablement

décidé à ne rien changer à ses desseins il attendroit sa réponse à Londres. Plus tranquille après cette démarche, il se hâta de partir dès cette nuit même pour aller rejoindre mistriss Hartlay.

Il avoit grand besoin de la retrouver. Indépendamment des chagrins de l'absence, toujours si cruels pour un amant, sir Edouard avoit tant d'autres peines à confier à l'amour! Avec un cœur tendre & un caractere timide, on sent bien mieux qu'un autre le bonheur d'être aimé. Les ames fortes se suffisent; elles pensent, agissent toujours: les ames douces n'existent plus, loin de l'objet qui regne sur elles. Près de cet objet, elles peuvent tout; solitaires, elles ne sont rien. C'est le lierre qui, sans son appui, tombe & seche dans la poussiere, mais qui, s'attachant au chêne, s'éleve avec lui verdoyant.

L'aimable veuve approuva la conduite de Selmours, & lui conseilla

d'attendre patiemment des nouvelles de mistriss Forward. Les éloges qu'il reçut de son amante, les tendres sermens qu'elle renouvella, calmerent les inquiétudes qui troubloient encore sir Edouard. Il passa la journée entiere chez mistriss Hartlay, & ne la quitta que le soir pour se rendre chez M. Pikle. Son dessein étoit de l'instruire du résultat de son voyage, de l'aventure du bosquet, & de lui demander si, après cette aventure, il persistoit encore dans l'opinion que Selmours dût épouser la maîtresse de M. Roberts. M. Pikle n'étoit pas chez lui; Selmours, résolu de l'attendre, entra dans un café voisin, s'établit à une table, demande du punch, & se mit à écouter les papiers du jour qu'un jeune homme lisoit tout haut.

Que devint le pauvre Selmours en entendant lire dans ce papier le récit détaillé de toute son histoire ? Le journaliste en rendoit un compte très-

exact & assez gai : il parloit de l'embarras extrême où se trouvoit sir Edouard Selmours depuis qu'il avoit eu le malheur d'hériter d'une succession immense, des consultations nombreuses qu'il avoit faites dans Londres pour savoir comment se tirer d'une position si fâcheuse, & de son voyage à Oxford, où il avoit été proposer le cas de conscience aux plus habiles professeurs de l'université : tout cela étoit accompagné de ces réflexions plus ou moins malignes, de ces personnalités mordantes, l'éternel aliment des méchans ou des sots, & qui sont la perfection de ce genre de satyre aussi facile que méprisable.

Sir Edouard pensa s'évanouir en entendant cette lecture. Il promenoit autour de lui des yeux timides & embarrassés, tremblant qu'il n'y eût dans ce café des personnes de sa connoissance. Heureux du moins de n'en point trouver, il se préparoit à

sortir, dans la crainte qu'il ne vînt quelqu'un qui pût le nommer, lorsque tout-à-coup il voit arriver son domestique conduisant un grand & beau jeune homme qui avoit l'air extrêmement pressé. Le domestique lui montre son maître, & se retire aussi-tôt. Ce jeune homme s'avance vers lui : & d'une voix haute & fiere qui attire l'attention de tout le café. N'est-ce pas vous, monsieur, lui dit-il, qui vous appellez sir Edouard Selmours ?

A ce nom, toutes les personnes qui venoient de lire l'article où l'on rapportoit l'histoire de sir Edouard Selmours, se levent avec empressement, fixent sur lui des regards curieux, & font un cercle autour de sa table. Selmours, au désespoir d'être ainsi regardé, mais incapable de cacher son nom, répondit au jeune homme qu'il s'appelloit ainsi. Ah ! parbleu, reprit l'inconnu, je suis bien aise de vous rencontrer. Je vous

suis depuis Oxford avec une très-vive impatience de vous joindre. — Je ne vous connois pas, monsieur : quelle affaire pouvons-nous avoir ensemble ? — Elle ne sera pas longue à vous expliquer. Je..... — Si nous sortions d'ici, nous serions plus à l'aise. — Point du tout, car il pleut. D'ailleurs, comme vous voyez, je ne cherche pas le mystere. Dans le moment vous allez être au fait. J'aime depuis long-temps, dans le voisinage d'Oxford, une jeune & belle personne. Sa tante veut la marier à un homme de vos amis qu'un hasard assez peu honorable vient de rendre héritier d'une grande fortune sur laquelle il n'avoit aucun droit. Je n'aime pas les héritiers, monsieur : c'est une antipathie que jamais je n'ai pu vaincre ; & je voudrois dire pourquoi je ne les aime pas à celui dont il est question. Ne pourriez-vous point me faire avoir un entretien tête-à-tête avec lui ? — Rien de si facile, monsieur : l'héritier

l'héritier dont vous parlez aime beaucoup les tête-à-tête, c'est un goût qu'il a toujours eu; &, si vous voulez me suivre, vous serez satisfait dans l'instant. — Non pas à présent, il fait nuit; & j'aime à voir clair quand je discute une affaire. Demain matin, si vous le voulez bien. — Quand il vous plaira, monsieur. — Touchez-là, sir Edouard; je suis plus content de vous que je ne l'espérois. Cette réflexion assure votre rendez-vous. — Voulez-vous me permettre de finir votre punch? — De tout mon cœur. A votre santé, monsieur. — A la vôtre, sir Edouard.

Tous deux alors s'asséyent sur le même banc, boivent ensemble, & conviennent tout bas de se trouver le lendemain à Hyde-Park, tandis que tout ce qui étoit dans le café leur donne tout haut des marques d'approbation, & les voit sortir en les applaudissant.

Le premier soin de Selmours fut

d'aller s'assurer de deux de ses amis pour lui servir de témoins. Le combat devoit avoir lieu, à six heures du matin, au pistolet. Sir Edouard, rentré chez lui, s'occupoit moins de ce combat que des discours qu'il feroit tenir. Ma querelle a été publique, disoit-il; tout le monde sera instruit que je vais me battre pour une jeune personne d'Oxford. On dira que je suis infidele à mistriss Hartlay; toutes les ames honnêtes m'accableront de leurs mépris. Que pensera mistriss Hartlay elle-même? Si je suis tué, je ne mérite pas d'être regretté par elle: si je tue, il faudra m'enfuir, ne plus la voir, renoncer à son cœur justement indigné contre moi. Il est bien étrange que, n'ayant rien fait que la morale la plus austere, l'amour le plus délicat, puissent me reprocher, je me vois sur le point de perdre, & ma maîtresse, & ma vie, & l'estime du monde entier! Il faut écrire à mistriss Hartlay: si je

succombe cette lettre lui dévoilera ma conduite ; si je suis vainqueur, elle l'engagera peut-être à me pardonner.

Sur-le-champ, sir Edouard se met à écrire : mais à peine avoit-il commencé, qu'il entend un grand bruit dans son anti-chambre, & reconnoît la voix de M. Pikle, qui se disputoit pour entrer. Selmours court au-devant de lui. Dès que M. Pikle l'apperçoit, il s'élance dans ses bras avec un air de frayeur : Ah ! mon ami, lui dit-il, c'est à vous de me rendre la vie. Je viens d'apprendre que demain..... Parlez plus bas, interrompt Selmours en le faisant entrer dans son cabinet. De quoi s'agit-il ? Qu'avez-vous ? Ce que j'ai ? reprend vivement M. Pikle : je suis le plus malheureux des hommes.... Répondez-moi promptement : Est-il vrai que dans un café, ce soir.....? — Cela n'est que trop vrai. Un étourdi, un fou, que je ne connois point,

qui m'a suivi depuis Oxford, est venu me chercher querelle. Il se dit l'amant de cette Fanny, de cette fille de mistriss Forward que vous m'ordonniez d'épouser. Assurément je n'ai nulle envie de lui disputer sa maîtresse; je suis même certain qu'il en est aimé : mais sa provocation, son insulte, ont été publiques; il n'y a aucun remede à cela, & j'espere demain matin corriger ce jeune étourdi. — Le corriger ! c'est-à-dire le tuer ! Et savez-vous quel est ce jeune homme ? — Je viens de vous dire que c'est l'amant de miss Fanny... — C'est mon fils, malheureux ! mon fils; c'est le neveu de mistriss Hartlay; c'est l'unique enfant de votre ancien ami; & vous espérez l'égorger demain ! Sir Edouard, je vous estime assez pour croire inutile de vous dire qu'il n'est plus ici question de ce misérable point d'honneur, reste de la barbarie, de la férocité de nos ayeux. Votre valeur est connue, elle ne peut

être suspecte ; & vous seriez le dernier des hommes, si vous étiez capable de sacrifier à un horrible préjugé l'amour, l'amitié, la nature, le respect que vous devez à ma vieillesse, à mon nom de pere, à tous les sentimens les plus chers, les plus sacrés même à des sauvages.

Selmours demeuroit immobile, glacé de surprise, d'effroi, de douleur. Vous ne me répondez point ! reprend alors le vieillard avec un accent encore plus animé : vous hésitez à me donner votre parole que vous ne tremperez point vos mains dans le sang de mon enfant, que vous ne m'enleverez pas le seul appui qui me reste ! Quoi ! un pere, un vieillard, votre ami, le frere de votre épouse, vient vous demander, en pleurant, de ne pas commettre un forfait qui le feroit descendre au tombeau ; & vous hésitez, Selmours ! Grand Dieu ! voilà donc la vertu ! L'homme qui, pour sauver sa vie, sa maîtresse, son

honneur, ne voudroit jamais consentir à s'emparer du bien d'un autre homme, à lui faire le plus léger tort, à le priver du moindre avantage, cet homme, pour un faux honneur, pour un préjugé misérable, atroce, insensé, que lui-même abhorre, ne se fait aucun scrupule de priver un ami, un vieillard, un pere, de son fils, de son fils unique, de son bien le plus précieux, du seul qu'on ne puisse lui rendre, du seul qui, ne lui venant que de Dieu, doit être sacré aux yeux des humains! & cet homme, ce meurtrier, se croit vertueux & sensible, & cet homme prétend à l'estime! ..... Au nom du ciel, écoutez-moi, sir Edouard. Roberts vous a défié, dites-vous, vous a insulté publiquement; eh bien! je viens vous en demander pardon, je viens implorer votre clémence; &, si cela ne suffit pas à votre barbare honneur, conduisez-moi où vous voudrez, indiquez-moi la place de

Londres où vous voulez que je paroisse, vous demandant le pardon que je vous demande ici, embrassant vos genoux, comme je le fais, en les baignant de mes larmes; en baissant jusqu'à la poussiere ces cheveux blancs qui ne vous touchent point.

En disant ces mots, le vieillard se jette aux pieds de Selmours, qui l'avoit écouté jusques-là dans une profonde méditation. Selmours se hâte de le relever, de le presser contre son sein; & lorsqu'il a retrouvé la voix que son émotion lui avoit ôtée: Mon ami, lui dit-il, mon ami, soyez sûr, soyez bien certain, que je fais tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, en vous engageant ma parole sacrée de ne point attaquer les jours de votre fils: comptez sur cette parole. Mais j'exige à mon tour une grace de vous: ne vous mêlez point de ceci; vos soins, vos raisons, vos démarches, ne pourroient être que nuisibles. Ne parlez point à Roberts;

ne cherchez ni à le rencontrer ni à le suivre ; demeurez tranquille chez vous jusques à demain matin : à huit heures, rendez-vous ici. Vous m'y trouverez, je l'espere : alors vous pourrez servir à notre raccommodement. Si vous ne m'y trouvez pas, vous prendrez sur mon bureau cette lettre déjà commencée, vous la porterez à mistriss Hartlay, & vous serez instruit de tout ce que j'aurai fait. Ne m'en demandez pas davantage. Dans tous les cas, je vous réponds que votre fils n'aura couru aucun danger. Si vous faites la moindre démarche, je ne pourrois plus en répondre. Adieu, monsieur Pikle : j'ose vous promettre que vous serez content de moi. Il est minuit, retirez-vous, & laissez-moi le peu d'heures qui me restent pour prendre le repos dont j'ai besoin.

Le vieillard, frappé de l'air calme, noble & sensible à la fois, avec lequel sir Edouard lui parloit, l'em-

brasse & serre sa main, en lui donnant sa parole de faire tout ce qu'il desire ; il laisse en liberté Selmours ; & celui-ci s'occupe alors d'écrire à mistriss Hartlay pour l'instruire de sa querelle, de sa douleur, de ses desseins, pour lui dire adieu s'il succombe, & lui jurer encore une fois qu'il est mort en l'adorant. Sa lettre étoit tendre, éloquente, raisonnée ; elle fut souvent baignée de ses pleurs. Après l'avoir cachetée, il se coucha plus tranquille, & attendit le lendemain.

Dès cinq heures il fut débout. Il sortit seul avec ses armes, alla chercher ses témoins, & se rendit un peu avant six heures à l'endroit dont il étoit convenu. M. Roberts y étoit déjà avec deux de ses amis. Les témoins commencerent entr'eux une assez vive contestation pour décider qui tireroit le premier : sir Edouard les accorda bientôt, en déclarant qu'étant l'insulté, c'étoit à lui de

tout décider, & que son desir, son usage, n'étoient pas de tirer le premier. Alors les deux ennemis se placerent à dix pas l'un de l'autre, & l'impatient Roberts, visant à la tête de Selmours, perce & jette à quatre pas le chapeau de son adversaire. Sir Edouard froidement va relever son chapeau, le remet sur son front, fixe les yeux sur un jeune arbre, plus éloigné de lui que ne l'étoit Roberts; & lui tirant son coup de pistolet, il brise à moitié sa foible tige. Vous pouvez tirer encore, dit-il à Roberts étonné.

Monsieur, lui répond le jeune homme, je ne comprends pas pourquoi vous dédaignez de m'ôter la vie. Votre générosité devient une espece d'affront; je vous supplie de tirer sur moi, ou de m'expliquer cette étrange conduite. Je préfere l'un à l'autre, réplique sir Edouard en s'approchant; vous êtes le fils de M. Pikle, mon ami depuis vingt ans; loin d'attaquer vos

jours, j'exposerois les miens pour les défendre. Vous êtes venu me provoquer, me faire même une insulte, pour m'empêcher d'épouser une jeune personne que j'ai déclaré formellement ne pas vouloir épouser. L'honneur me défendoit de refuser un combat; l'honneur me prescrivoit d'exposer ma vie : mais il ne m'ordonnoit pas d'attaquer la vôtre. Je n'ai point de colere contre vous; je n'ai nul motif de vous haïr : mais, comme les préjugés de mon pays soumettent ma raison, mon sang-froid, à votre folie, à votre fureur, si vous êtes encore fou & furieux, nous allons recommencer; ensuite, si vous me manquez encore, je vous répéterai que je ne veux pas plus épouser miss Fanny, que je ne veux tuer le fils de M. Pikle. Voilà l'explication de ma conduite : décidez-vous; que voulez-vous faire?

Vous demander pardon, monsieur, lui répondit le jeune Roberts, vous supplier devant ces messieurs d'excuser

mes torts & mon âge : l'amour, la jeunesse, m'avoient égaré. Votre conduite noble & grande me fait rougir de mon erreur. Recevez mes excuses, sir Edouard ; & si mon repentir véritable & tout l'avantage que vous avez sur moi ne suffisent pas pour vous faire oublier mon offense, prononcez vous-même la réparation que vous exigez.

Sir Edouard, se tournant alors vers les quatre témoins qui s'emparoient déjà des pistolets : Messieurs, dit-il, êtes-vous contens ? Tous témoignerent leur admiration. Eh bien ! ajouta-t-il, je vous rends les garans de la parole que me donne M. Roberts ; il me prie de lui dicter la réparation que j'exige ; la voici : Vous êtes tous instruits, messieurs, grace aux journalistes de Londres, du fameux testament de M. Mekelfort, & de l'embarras où je me suis trouvé à cause de miss Fanny. La tante de cette jeune demoiselle a refusé l'offre

que

que j'ai faite de lui donner la moitié de la succession, en me disant que sa niece ne devoit rien accepter que de la main d'un époux. Je demande à M. Roberts de vouloir bien être cet époux; & j'exige, pour réparation de l'offense qu'il m'a faite, qu'il accepte de moi les cinq mille livres sterling de rente offertes inutilement à la tante de miss Fanny.

A ces mots le jeune Roberts se jette au cou de sir Edouard, & les témoins applaudissent. Tous se rendent à l'instant même chez Selmours, où le malheureux M. Pikle les attendoit dans des trances mortelles. Roberts se hâta de lui raconter ce qui venoit de se passer. Le bon M. Pikle versa des larmes : Pour la premiere fois de sa vie, il ne disputa contre personne ; il ne persista point dans son premier avis, & donna son consentement à l'arrangement de Selmours. Celui-ci les quitta pour aller instruire mistriss Hartlay de toutes

ses aventures. La sensible veuve, dès ce même jour, voulut lui donner sa main. M. Pikle courut à Oxford employer sa dialectique à persuader mistriss Forward : il en vint à bout en lui annonçant le mariage de Selmours : celui de Fanny & de Roberts fut conclu peu de temps après. Les quatre époux vécurent ensemble, & vécurent heureux, malgré les disputes fréquentes de M. Pikle & de sir Edouard, qui convenoit cependant que, dans certaines circonstances, il est quelquefois difficile *de contenter tout le monde.*

FIN.

SÉLICO,

NOUVELLE AFRICAINE.

SI l'on pouvoit supposer, comme les Parsis le disent, que cet univers est soumis à deux principes, dont l'un fait le peu de bien que nous y voyons, & l'autre tout le mal dont il abonde, on seroit tenté de croire que c'est en Afrique sur-tout que le mauvais principe exerce sa puissance. Nulle terre ne produit autant de poisons, de bêtes féroces, de reptiles venimeux. Le peu que nous savons de l'histoire de Maroc, des negres d'Ardra, des Jaggas, des autres peuples de la côte, jusqu'au pays des Hottentots, doit prodigieusement ressembler à l'histoire des lions, des pantheres, des serpens, si dignes de

partager ce brûlant pays avec les rois cannibales qui font porter à la boucherie la chair de leurs prisonniers (1). Au milieu de ces dégoûtantes horreurs, parmi ces monstres sanguinaires, dont les uns vendent leurs enfans, dont les autres mangent leurs captifs, on trouve pourtant quelquefois de la justice naturelle, de la véritable vertu, de la constance dans la douleur, & un généreux mépris de la mort. Ces exemples, tout rares qu'ils sont, suffisent pour nous intéresser à ces êtres dégradés, pour nous rappeller que ce sont des hommes : ainsi, dans un désert aride, deux ou trois plantes de verdures que le voyageur consolé découvre de loin en loin l'avertissent encore qu'il est sur la terre.

(1) Lisez les voyages de Philips, de Smith, de Bosman, de Barbot, de Snelgrave, & la lettre du facteur Lamb, longtemps prisonnier du roi de Dahomai. C'est

DANS le royaume de Juida, situé sur la côte de Guinée, par-delà le cap des trois pointes, non loin de la ville de Sabi, sa capitale, vivoit, en 1727, une pauvre veuve appellée Darina. Elle étoit mere de trois fils qu'elle avoit élevés avec une tendresse, commune heureusement dans la nature, mais rare dans ces climats, où les enfans sont regardés comme un objet de commerce, & vendus, pour être esclaves, par leurs parens dénaturés. L'aîné de ces fils se nommoit Gubéri, le second Téloué, le dernier Sélico. Tous trois étoient bons & sensibles : ils adoroient leur bonne mere, qui, déjà vieille & infirme, ne vivoit plus que par leurs soins. Les richesses de cette famille se bornoient

sur-tout d'après ces deux derniers que j'ai peint les mœurs, les usages des negres de Juida, sans me permettre aucune exagération.

à une cabane où ils habitoient ensemble, à un petit champ contigu dont les maïs les nourrissoit. Tous les matins, chacun à son tour, l'un des trois freres alloit à la chasse, l'autre travailloit au champ, le troisieme restoit avec sa mere. Le soir ils se réunissoient : le chasseur rapportoit des perdrix, des perroquets, ou quelque rayon de miel : l'agriculteur revenoit avec des ignames ; celui qui étoit resté à la maison avoit pris soin de préparer le repas commun : ils soupoient tous les quatre ensemble en se disputant le plaisir de servir leur mere ; ils recevoient ensuite sa bénédiction, &, couchés sur de la paille à côté les uns des autres, ils se livroient au sommeil en attendant le jour suivant.

Sélico, le plus jeune de ces freres, alloit souvent à la ville porter les prémices de la moisson, les offrandes de la pauvre famille, au temple du principal dieu du pays. Ce dieu, comme on sait, est un grand serpent, de

l'espece de ceux appellés *fétiches*, qui n'ont point de venin, ne font aucun mal, dévorent au contraire les serpens venimeux, & sont si vénérés à Juida, qu'on regarderoit comme un crime horrible d'oser en tuer un seul: aussi le nombre de ces serpens sacrés s'est-il multiplié à l'infini; au milieu des villes & des villages, dans l'intérieur des maisons, on rencontre à chaque pas ces dieux, qui viennent familierement manger à la table de leurs adorateurs, se coucher près de leur foyer, faire leurs petits dans leur lit; & l'on regarde cette faveur comme le plus heureux des présages.

Parmi les negres de Juida, Sélico étoit le plus noir, le mieux fait, le plus aimable: il avoit vu dans le temple du grand serpent la jeune Bérissa, la fille du chef des prêtres, qui, par sa taille, sa beauté, sa grace, l'emportoit sur toutes ses compagnes. Sélico brûloit pour elle, & Sélico étoit aimé: tous les mercredis, jour

consacré chez les negres au repos & à la religion, le jeune amant se rendoit au temple, il y passoit la journée près de sa chere Bérissa; il lui parloit de sa mere, de son amour, du bonheur dont ils jouiroient quand l'hymen les auroit unis. Bérissa ne lui cachoit point qu'elle soupiroit après cet instant; & le vieux Farulho son pere, qui approuvoit ces doux nœuds, leur promettoit, en les embrassant, de couronner bientôt leur tendresse.

Enfin ils voyoient arriver cette époque si desirée; le jour en étoit indiqué; la mere de Sélico, ses deux freres, avoient déjà préparé la cabane des nouveaux époux, lorsque le fameux Truro Audati, roi de Dahomai, dont les rapides conquêtes ont été célebres même dans l'Europe, envahit le royaume d'Ardra, extermina ses habitans; & s'avançant à la tête de sa formidable armée, il ne s'arrêta qu'au grand fleuve qui le sépa-

roit du roi de Juida. Celui-ci, prince foible, lâche, gouverné par ses femmes & ses ministres, ne pen-a seulement pas à opposer quelques troupes à celles du conquérant : il crut que les dieux du pays sauroient bien en défendre l'entrée, & fit conduire au bord du fleuve tous les serpens fétiches qu'on peut ras-embler. Le Dahomai surpris, & piqué de n'avoir à combattre que des reptiles, se jette à la nage avec ses soldats, gagne l'autre bord ; & bientôt les dieux, dont on attendoit des miracles, sont coupés par morceaux, rôtis sur des charbons, & dévorés par les vainqueurs. Alors le roi de Juida, n'espérant plus qu'aucun effort pût le sauver, abandonna sa capitale, alla se cacher dans une île lointaine ; & les guerriers d'Audati se répandant au milieu de ses états, le fer, la flamme à la main, brûlerent les moissons, les villes, les villages, & massacrerent sans pitié

tout ce qu'ils trouverent de vivant (1).

La terreur avoit dispersé le peu d'habitans échappés au carnage : les trois freres, à l'approche des vainqueurs, avoient chargé leur mere sur leurs épaules, & s'étoient allés cacher dans les bois. Sélico ne voulut point quitter Darina tant qu'elle fut exposée au moindre péril ; mais il ne la vit pas plutôt en sûreté, que, tremblant pour Bérissa, il courut à Sabi pour s'informer de son sort, pour la sauver, ou périr avec elle. Sabi venoit d'être pris par les Dahomais ; les rues étoient pleines de sang, les maisons pillées, détruites ; le palais du roi, le temple du serpent, n'étoient plus que des ruines fumantes, couvertes de cadavres épars, dont les barbares, selon leur coutume, avoient emporté les têtes. Le malheureux Sélico au désespoir,

(1) Cette conquête de Truro Aùdati, le Gengis-Kan de l'Afrique, se fit au mois de mars 1727.

souhaitant la mort, l'affrontant mille fois parmi cette soldatesque ivre d'eau-de-vie & de sang; Sélico parcourut ces affreux débris, cherchant Bérissa, Farulho, les appellant avec des cris de douleur, & ne pouvant reconnoître leurs corps au milieu de tant de troncs mutilés.

Après avoir consacré cinq jours à cette épouventable recherche, ne doutant plus que Bérissa & son pere n'eussent été les victimes des féroces Dahomais, Sélico prit le parti de retourner près de sa mere. Il la retrouva dans le bois où il l'avoit laissée avec ses freres. La douleur sombre de Sélico, son air, ses regards farouches, effrayerent la triste famille. Darina pleura son malheur; elle essaya des consolations auxquelles son fils paroissoit insensible; il refusoit tous les alimens, il paroissoit résolu à se laisser mourir de faim. Gubéri & Téloué ne chercherent pas à l'en détourner par des raisons, par des

caresses ; mais ils lui montrerent leur vieille mere qui n'avoit plus ni maison, ni pain, qui n'avoit plus rien au monde que ses enfans, & lui demanderent si, à cette vue, il ne se sentoit pas le courage de vivre.

Sélico le promit ; Sélico s'efforça de ne plus songer qu'à partager avec ses deux freres les tendres soins qu'ils donnoient à la vieille. Ils s'enfoncerent dans les bois, s'éloignerent davantage de Sabi, se bâtirent une cabane dans un vallon écarté, & tâcherent de suppléer par leur chasse au maïs, aux légumes qui leur manquoient.

Privés de leurs arcs, de leurs flêches, de tous les meubles nécessaires qu'ils n'avoient pas eu le temps d'emporter, ils éprouverent bientôt les besoins de la misere. Les fruits étoient rares dans ces forêts, où le nombre prodigieux des singes les disputoit encore aux trois freres. La terre ne produisoit que de l'herbe. Ils n'avoient point d'instrument pour la labourer,

labourer, point de graine pour y semer. La saison des pluies arriva, & l'horrible famine se fit sentir. La pauvre mere, toujours souffrante sur un lit de feuilles seches, ne se plaignoit pas, mais elle se mouroit. Ses fils, exténués de faim, ne pouvoient plus aller dans les bois inondés de toutes parts : ils dressoient des pieges aux petits oiseaux qui s'approchoient de leur cabane ; &, lorsqu'ils en prenoient quelqu'un, ce qui arrivoit rarement, puisqu'ils n'avoient pas même d'appât, ils le portoient à leur mere, ils le lui présentoient, en s'efforçant de sourire ; & la mere ne le mangeoit point, parce qu'elle ne pouvoit pas le partager avec ses enfans.

Trois mois se passerent sans apporter aucun changement à cette affreuse situation. Forcés enfin de prendre un parti, les trois freres tinrent conseil à l'insçu de Darina. Gubéri proposa le premier de s'acheminer jusques à la

côte, & là de vendre l'un d'entr'eux au premier comptoir des Européens, pour acheter avec cet argent du pain, du maïs, des instrumens d'agriculture, tout ce qu'il faudroit pour nourrir leur mere. Un morne silence fut la réponse des deux freres. Se séparer, se quitter pour jamais, devenir esclave des blancs ! cette idée les faisoit frémir. Qui sera vendu ? s'écria Téloué avec un douloureux accent. Le sort en décidera, lui répondit Gubéri ; jettons trois pierres inégales au fond de ce vase d'argille ; mêlons-les ensemble : celui qui tirera la plus petite sera l'infortuné..... Non, mon frere, interrompt Sélico ; le sort a déjà prononcé ; c'est moi qu'il a rendu le plus malheureux ; vous oubliez donc que j'ai perdu Bérissa, que vous seul m'avez empêché de mourir, en me disant que je serois utile à ma mere. Acquittez votre parole ; voici le moment ; vendez-moi.

Gubéri & Téloué voulurent s'opposer en vain au généreux dessein de leur frere ; Sélico repoussa leurs prieres, refusa de tirer au sort, & menaça de s'en aller seul, si l'on s'obstinoit à ne pas le conduire. Les deux aînés céderent enfin. Il fut convenu que Gubéri resteroit avec la mere, que Téloué accompagneroit Sélico jusqu'au fort des Hollandois, où il recevroit le prix de la liberté de son frere, & qu'il reviendroit ensuite avec les provisions dont on avoit besoin. Pendant cet accord, Sélico fut le seul qui ne pleura point ; mais combien il eut de peine à retenir, à cacher ses larmes, quand il fallut quitter sa mere, lui dire un éternel adieu, l'embrasser pour la derniere fois, & la tromper encore, en lui jurant qu'il reviendroit bientôt avec Téloué ; qu'ils alloient seulement tous deux visiter leur ancienne demeure, voir s'ils ne pourroient pas rentrer dans leur

héritage. La bonne vieille les crut : elle ne pouvoit cependant s'arracher des bras de ces fils ; elle trembloit des dangers qu'ils alloient braver ; &, par un pressentiment involontaire, elle courut après Sélico, quand celui-ci disparut à ses yeux.

Les deux jeunes freres, dont on n'auroit pu distinguer le plus à plaindre, arriverent en peu de jours à la ville de Sabi. Les meurtres avoient cessé ; la paix commençoit à renaître, le roi de Dahomai, possesseur tranquille des états de Juida, vouloit faire fleurir le commerce avec les Européens, & les appelloit dans ces murs. Plusieurs marchands Anglais & Français étoient admis à la cour du monarque, qui leur vendoit ses nombreux prisonniers, & partageoit à ces soldats les terres des vaincus. Téloué trouva bientôt un marchand qui lui offrit cent écus de son jeune frere. Comme il hésitoit, comme il trembloit de tous ses membres,

en disputant sur cet horrible marché, une trompette se fait entendre dans la place, & un crieur public proclame à haute voix que le roi de Dahomai promettoit quatre cens onces d'or à celui qui livreroit vivant un negre inconnu, qui, la nuit précédente, avoit osé profaner le serrail du monarque, & s'étoit échappé vers l'aurore à travers les fleches des gardes.

Sélico entend cette proclamation, fait signe à Téloué de ne pas conclure avec le marchand; &, tirant son frere à l'écart, il lui dit ces paroles d'une voix ferme :

Tu dois me vendre; & je l'ai voulu pour faire vivre ma mere : mais la modique somme que ce blanc vient de t'offrir ne peut pas la rendre riche. Quatre cens onces d'or assureroient à jamais une grande fortune à Darina & à vous : il faut les gagner, mon frere; il faut me lier tout-à-l'heure, & me conduire devant le roi

comme le coupable qu'il cherche. Ne t'effraie pas : je sais comme toi quel est le supplice qui m'attend, j'en ai calculé la durée, elle ne passera pas une heure : lorsque ma mere me mit au monde, elle souffrit plus longtemps.

Téloué tremblant ne put lui répondre ; pénétré d'effroi, de tendresse, il tombe aux pieds de Sélico, embrasse ses genoux, le presse, le supplie par le nom de sa mere, par celui de Bérissa, par tout ce qu'il avoit aimé, de renoncer à ce dessein terrible. De qui me parles-tu ? répond Sélico avec un sourire amer. J'ai perdu Bérissa ; je veux la rejoindre ; je sauve ma mere par mon trépas, je rends mes freres riches à jamais, je m'épargne un esclavage qui peut durer quarante années. Mon choix est fait, ne me presse plus, ou je vais me livrer moi-même. Tu perdras le fruit de ma mort, & tu causeras le malheur de celle à qui nous devons la vie.

Intimidé par l'air, par le ton avec lequel Sélico prononce ces dernieres paroles, Téloué n'ose répliquer : il obéit à son frere, va chercher des cordes, lui lie les deux bras derriere le dos, le baigne de pleurs en serrant les nœuds ; & le conduisant devant lui, il marche au palais du roi.

Arrêté par les premieres gardes, il demande à parler au monarque. On va l'annoncer, il est introduit. Le roi de Dahomai, couvert d'or & de pierreries, étoit à demi couché sur un sopha d'écarlate, la tête appuyée sur le sein de ses favorites, vêtues de jupes de brocard, & nues de la ceinture en haut. Les ministres, les grands, les capitaines, superbement habillés, étoient prosternés à vingt pas du roi ; les plus braves étoient distingués par un collier de dents humaines, dont chacune attestoit une victoire (1) ; plusieurs femmes,

(1) Histoire des Voyages, tome III, pag. 58.

le fusil sur l'épaule, veilloient aux portes de l'appartement; des grands vases d'or, remplis de vin de palmier, d'eau-de-vie, de liqueurs fortes, étoient placés pêle-mêle, à peu de distance du roi, & la salle étoit pavée des crânes de ses ennemis (1).

Souverain du monde, lui dit Téloué en baissant son front jusqu'à la terre, je viens, d'après tes ordres sacrés, livrer dans tes mains..... Il n'acheve pas, sa voix expire sur ses levres. Le roi l'interroge, il ne peut répondre; Sélico prend alors la parole.

Roi de Dahomai, dit-il, tu vois devant toi le coupable qui, entraîné par un funeste amour, a pénétré la nuit derniere dans l'enceinte de ton serrail. Celui qui me tient enchaîné fut assez long-temps mon ami pour que je ne craignisse pas de lui confier mon secret. Par zele pour ton service,

(1) Voyage d'Atkins, &c.

il a trahi l'amitié, il m'a surpris dans mon sommeil, il m'a chargé de liens, & vient te demander sa récompense; donne-la lui, le malheureux l'a gagnée.

Le roi, sans daigner lui répondre, fait signe à l'un de ses ministres, qui vient s'emparer du coupable, le livre aux femmes armées, & remet à Téloué les quatre cens onces d'or. Celui-ci, chargé de cet or qui lui fait horreur à toucher, court acheter des provisions, & sort précipitamment de la ville, pour les porter à sa mere.

Déjà, par l'ordre du monarque, on préparoit l'affreux supplice dont, à Juida, l'on punit l'adultere avec les femmes du roi. Deux grandes fosses sont creusées à peu de distance l'une de l'autre. Dans celle destinée à l'épouse coupable, on attache l'infortunée à un poteau; & toutes les femmes du serrail, vêtues de leurs plus beaux habits, portant de grands

vases remplis d'eau bouillante, viennent, au son des tambours & des flûtes, répandre cette eau sur sa tête jusqu'à ce qu'elle ait expiré. L'autre fosse contient un bûcher au-dessus duquel on place en travers une longue barre de fer que soutiennent deux pieux élevés : on lie à cette barre le criminel, qui n'est atteint seulement que par l'extrêmité des flammes, & périt ainsi dans de longs tourmens.

La place étoit remplie de peuple. L'armée entiere, sous les armes, formoit un bataillon quarré, hérissé de fusils & de dards. Les prêtres, en habit de cérémonie, attendoient les deux victimes pour leur imposer les mains, & les dévouer au trépas. Elles arriverent des différens côtés, conduites par les femmes armées. Sélico, calme & résigné, marchoit la tête levée. Arrivé près du poteau, il ne put s'empêcher de jetter les yeux sur la compagne de son infortune. Quelle est sa surprise, quelle est sa douleur,

en reconnoissant Bérissa ! Il jette un cri, veut s'élancer vers elle : mais ses bourreaux le retiennent. Bientôt ce premier mouvement fait place à l'indignation : Malheureux ! dit-il à lui-même, tandis que je la pleurois, tandis que je cherchois la mort dans l'espérance de la rejoindre, elle étoit au nombre de ces viles maîtresses qui se disputent le cœur d'un tyran ? Non contente de trahir l'amour, elle étoit encore infidelle à son maître, elle méritoit le nom d'adultere & le châtiment dont on les punit ! O ma mere ! c'est pour toi seule que je meurs ; c'est à toi seule que je veux penser.

Au même instant, l'infortunée Bérissa, qui vient de reconnoître Sélico, pousse des cris, appelle les prêtres, & leur déclare à haute voix que le jeune homme qu'ils font périr n'est pas celui qui pénétra dans le serrail ; elle le jure, à la face du Ciel, par les montagnes, par le tonnerre, de tous les fétiches le plus redouté.

Les prêtres intimidés font suspendre le supplice, & courent avertir le roi, qui, lui-même, se rend sur la place.

La colere & l'indignation se peignoient sur le front du monarque en s'approchant de Bérissa : Esclave, lui dit-il d'une voix terrible, toi qui dédaignas l'amour de ton maître, toi que je voulois élever au rang de ma premiere épouse, & que j'ai laissée vivre malgré ton refus, quel est ton projet en osant nier le crime de ton complice ? Esperes-tu le sauver ? Si ce n'est pas là ton amant, nomme-le donc, fille coupable ; indique-le à ma justice, & je délivre l'innocent.

Roi de Dahomai, répond Bérissa déjà liée au fatal poteau, je ne pouvois accepter ton cœur ; le mien n'étoit plus à moi : je n'ai pas craint de te le dire. Penses-tu que celle qui n'a pas menti pour partager une couronne pourroit mentir au moment d'expirer ? Non, j'ai tout avoué ; je renouvelle mes aveux. Un homme a

pénétré

pénétré cette nuit jusques dans mon appartement ; il n'en est sorti qu'à l'aurore : mais cet homme n'est pas celui-là. Tu me demandes de le nommer : je ne le dois ni ne le veux. Je suis prête à la mort : je sais que rien ne peut me sauver, & je ne prolonge ces affreux momens que pour t'empêcher de commettre un crime. Je te le jure de nouveau, roi de Dahomai; le sang de cet innocent doit retomber sur ta tête. Fais-le délivrer, & fais-moi punir. Je n'ai plus rien à te dire.

Le roi fut frappé des paroles de Bérissa, de l'accent dont elle les prononçoit ; il n'ordonnoit rien, il baissoit la tête, & s'étonnoit de la répugnance secrete qu'il se sentoit cette fois à répandre un peu de sang. Mais réfléchissant que ce negre s'étoit accusé lui-même ; attribuant à l'amour l'intérêt que Bérissa témoignoit pour lui, toute sa fureur renaît. Il fait un signe aux bourreaux : aussi-tôt le bûcher s'allume, les femmes se mettent

en marche avec leurs vases d'eau bouillante; lorsqu'un vieillard haletant, couvert de blessures & de poussiere, perce la foule tout-à-coup, arrive, tombe aux pieds du roi :

Arrête, lui dit-il, arrête : c'est moi qui suis le coupable, c'est moi qui ai franchi les murs de ton serrail pour en enlever ma fille. J'étois autrefois le prêtre du dieu qu'on adoroit ici; on arracha ma fille de mes bras, on la conduisit dans ton palais. J'ai cherché depuis ce temps l'occasion de la revoir. Cette nuit, je suis parvenu jusqu'au près d'elle. Vainement elle a tenté de me suivre, tes gardes nous ont apperçus. Je me suis échappé seul à travers les fleches dont tu me vois atteint. Je viens te rendre ta victime; je viens expirer avec celle pour qui seule j'aimois la vie.

Il n'avoit pas achevé, que le roi commande à ses prêtres de détacher les deux malheureux, de les amener à ses pieds. Il interroge Sélico; il veut

savoir quel puissant motif a pu l'engager à venir chercher un si douloureux supplice. Sélico, dont le cœur palpitoit de joie de retrouver Bérissa fidele, ne craint pas de tout révéler au monarque : il lui raconte ses malheurs, & l'indigence de sa mere, & la résolution qu'il avoit prise de gagner pour elle les quatre cens onces d'or. Bérissa, son pere, écoutoit en versant des larmes d'admiration ; les chefs, les soldats, le peuple étoient attendris ; le roi sentoit couler des pleurs qui jamais n'avoient baigné ses joues : tel est le charme de la vertu, les barbares mêmes l'adorent.

Après avoir entendu Sélico, le roi lui tend la main, le releve ; & se tournant vers les marchands européens que ce spectacle avoit attirés : Vous, dit-il, à qui la sagesse, l'expérience, les lumieres d'une longue civilisation, ont si bien appris, à un écu près, ce que peut valoir un homme, combien estimez-vous

celui-là ? Les marchands rougirent de cette question. Un jeune Français, plus hardi que les autres, s'écria : Dix mille écus d'or. Qu'on les donne à Bérissa, répondit aussi-tôt le roi, & qu'avec cette somme elle n'achete point, mais qu'elle épouse Sélico.

Après cet ordre exécuté sur l'heure, le roi de Dahomai se retire, surpris de sentir une joie qu'il n'avoit pas encore connue.

Farulho, ce même jour, donna sa fille à Sélico. Les nouveaux époux, suivis du vieillard, partirent dès le lendemain avec leur trésor pour aller trouver Darina. Elle pensa mourir de sa joie, ainsi que les freres de Sélico. Cette vertueuse famille ne se sépara plus, jouit de ses richesses, &, dans un pays barbare, offrit long-temps le plus bel exemple que le ciel puisse donner à la terre, celui du bonheur & de l'opulence produits par la seule vertu.

FIN.

CLAUDINE,

NOUVELLE SAVOYARDE.

Au mois de juillet 1788, me retrouvant dans ce Ferney qui, depuis la mort de Voltaire ressemble à ces châteaux déserts qu'ont jadis habités les génies, je résolus d'aller visiter les fameux glaciers de Savoie. Un Genevois, de mes amis, eut la bonté de m'accompagner. Je ne décrirai point ce voyage : il faudroit, pour le rendre intéressant, imiter ce style exalté, sublime, inintelligible aux profanes, dont un voyageur ne peut guere se passer à présent pour peu qu'il ait fait deux lieues, & qu'il ait une ame sensible ; il faudroit ne parler que

d'extases, d'étreintes, de tressaillemens; & j'avoue que ces mots, devenus si simples, ne me sont pas encore assez familiers. J'ai vu le *mont blanc*, & *la mer de glace*, & *la source de l'Arvéron*. J'ai contemplé longtemps en silence ces rochers terribles couverts de frimats, ces pointes de glace qui percent les nues; ce large fleuve qu'on appelle *une mer*, suspendu tout-à-coup dans son cours, & dont les flots immobiles paroissent encore en fureur; cette voûte immense formée par la neige de tant de siecles, d'où s'élance un torrent blanchâtre, qui roule des blocs des glaçons à travers des débris de rocs. Tout cela m'a frappé de terreur & pénétré de tristesse: j'ai cru voir l'effrayante image de la nature sans soleil abandonnée au dieu des tempêtes. En regardant ces belles horreurs, j'ai remercié l'Être tout-puissant de les avoir rendues si rares; j'ai desiré mon départ pour repasser dans la vallée, la délicieuse

vallée de Maglan (1). C'est là que je me promettois de consoler mes yeux attristés, en voyageant lentement dans ce riant paysage, en contemplant sur les rives de l'Arve ces riches tapis de verdure, ces bois tranquilles, ces prés émaillés, ces chaumieres, ces maisons éparses, ou mon imagination m'offroit un vieillard entouré de sa famille, une mere allaitant son fils, deux jeunes amans venant de l'autel. Voilà le spectacle qui plaît à mes yeux; voilà les aspects qui touchent mon cœur, qui lui donnent des souvenirs doux ou des desirs agréables.

O mon bon ami Gessner, vous pensiez bien comme moi, vous qui, né dans le pays le plus varié, le plus pittoresque de la terre, le plus propre à vous fournir des descriptions toujours différentes, n'avez jamais,

(1) Vallon charmant sur les bords de l'Arve, que l'on traverse en allant à Chamouny.

comme tant d'autres, abusé de l'art de décrire, n'avez jamais cru qu'un tableau, quelque brillant que fût son coloris, pût se passer de personnages! Vous chantez les bocages sombres, les prés verdoyans, les ruisseaux limpides; mais des bergers, des pasteurs, y donnent des leçons d'amour, de piété, de bienfaisance. En vous lisant, les yeux satisfaits parcourent le site que vous avez peint; l'ame, plus satisfaite encore, se nourrit d'utiles préceptes, & jouit d'une émotion douce.

TELLES étoient les idées qui m'occupoient à Chamouny, lorsque je descendois le *Montanverd* en revenant de la mer de glace. Après deux heures d'une marche pénible, j'arrivai près de la fontaine où je m'étois reposé le matin. Je voulus m'y reposer encore; car, en aimant peu les torrens, je fais grand cas des fontaines.

D'ailleurs j'étois excédé, quoique bien indigne de mes fatigues. Je priai mon brave & honnête guide, qui s'appelloit François Paccard, de s'asseoir à côté de moi ; & nous commençâmes alors une fort bonne conversation sur les mœurs, sur le caractere, sur la maniere de vivre des habitans de Chamouny. Le bon Paccard m'intéressoit par le récit de ces mœurs si simples, dont on aime à s'entretenir, quand ce ne seroit que pour les regretter, lorsqu'une jolie petite fille vint m'offrir un panier de cerises. Je le pris & le lui payai. Dès qu'elle fut éloignée, Paccard me dit en riant : Il y a dix ans qu'à la place où nous sommes il en coûta cher à l'une de nos jeunes paysannes, pour être ainsi venue présenter des fruits à un voyageur. Aussi-tôt je priai Paccard de me raconter cette histoire. Elle est un peu longue, me répondit-il ; j'en ai su jusqu'au moindres détails par M. le curé de Salenches, qui joua

lui-même un grand rôle dans cette aventure. Je pressai Paccard de me répéter ce qu'il avoit appris du curé de Salenches ; &, tous deux assis contre deux sapins, mangeant ensemble nos cerises, Paccard commença son récit :

Il faut que vous sachiez, monsieur, que notre vallée de Chamouny n'étoit pas, il y a dix ans, aussi célebre qu'elle l'est aujourd'hui. Les voyageurs ne venoient point nous apporter leurs louis d'or pour voir notre neige glacée & pour ramasser nos petits cailloux. Nous étions pauvres, ignorans du mal ; & nos femmes, comme nos filles, occupées des soins du ménage, étoient encore plus ignorantes que nous. Je vous dis ceci d'avance, pour que vous excusiez un peu la faute que fit Claudine. La pauvre enfant étoit si simple, qu'il étoit bien facile de la tromper.

Claudine étoit fille du vieux Simon, laboureur *au Prieuré* (1). Ce Simon, que j'ai bien connu puisqu'il n'est mort que depuis deux ans, étoit le syndic de notre paroisse. Tout le pays le respectoit à cause de sa probité. Mais son caractere étoit naturellement sévere ; il ne se passoit rien à lui-même, & ne passoit pas grand'chose aux autres : on le craignoit autant qu'on l'estimoit. Celui de nos habitans qui auroit eu dispute avec sa femme, ou bu quelques coups de trop le dimanche, n'auroit pas osé parler à Simon de toute la semaine. Nos petits enfans ne faisoient plus de bruit quand il passoit ; ils lui ôtoient bien vîte leurs chapeaux, & ne recommençoient leurs jeux que lorsque M. Simon étoit loin.

Simon étoit demeuré veuf de Ma-

(1) Principal village de la vallée de Chamouny.

delene sa femme, qui lui avoit laissé deux filles. Nanette, l'aînée, étoit assez bien de figure; mais Claudine, la cadette, étoit un ange pour la beauté. Son joli visage rond, ses beaux yeux noirs remplis d'esprit, ses grands sourcils, sa petite bouche qui ressembloit à cette cerise, son air d'innocence & de gaieté, lui faisoient des amoureux de tous les jeunes garçons de notre village; &, quand elle venoit danser le dimanche avec son juste de drap bleu serré sur sa taille fine, son chapeau de paille garni de rubans, & son petit bonnet rond qui pouvoit à peine contenir ses longs cheveux, c'étoit à qui retiendroit son tour pour danser avec Claudine.

Claudine n'avoit que quatorze ans; sa sœur Nanette en avoit dix-neuf, & demeuroit toujours à la maison pour prendre soin du menage. Claudine, comme la plus jeune, alloit garder le troupeau sur le Montanverd; elle portoit son dîner, sa quenouille, & passoit

passoit sa journée à filer, à chanter, ou à jaser avec les autres bergeres; le soir, elle revenoit chez Simon, qui, après le souper, lisoit à ses filles quelque histoire de la Bible, leur donnoit sa bénédiction; & tout le monde alloit dormir.

Dans ce temps-là des étrangers commencerent à venir voir nos glaciers. Un jeune Anglais nommé M. Belton, fils d'un riche négociant de Londres, en passant à Geneve pour aller en Italie, eut la curiosité de faire le voyage de Chamouny. Il vint descendre chez madame Couteran (1); & le lendemain, à quatre heures du matin, il monta le Montanverd pour aller voir la mer de glace, conduit par mon frere Michel, qui maintenant est le doyen des guides. Il en revenoit vers les onze heures & se reposoit

(1) C'est le nom très-connu de la maîtresse de la plus ancienne auberge de Chamouny.

comme nous à cette même fontaine, quand Claudine, qui gardoit par là ses moutons, le voyant fort échauffé, vint lui offrir des fruits & du lait qu'elle avoit pour son dîner. L'Anglais la remercia, la regarda beaucoup, causa quelque temps avec elle, & voulut lui donner cinq ou six guinées, que Claudine refusa : mais la pauvre Claudine ne refusa point de mener M. Belton voir son troupeau, qu'elle avoit laissé parmi ces grands arbres. L'Anglais pria son guide de l'attendre, & s'en fut avec Claudine. Il y demeura deux bonnes heures. Vous dire la suite de leur conversation, c'est ce que je ne pourrois pas, puisque personne ne les entendit. Il suffit que vous sachiez que M. Belton partit le même soir, & que Claudine, en revenant chez son pere, étoit pensive, rêveuse, assez triste, & portoit au doigt un beau diamant verd, que l'Anglais lui avoit donné. Sa sœur lui demanda d'où venoit ce diamant. Claudine ré-

pondit qu'elle l'avoit trouvé. Simon, d'un air mécontent, prit aussi-tôt la bague, & la porta lui-même chez madame Couteran, afin qu'on découvrît la personne qui l'avoit perdue. Aucun voyageur ne la réclama. M. Belton étoit déjà bien loin; & Claudine, à qui l'on rendit le diamant, devint chaque jour plus triste.

Cinq ou six mois se passerent. Claudine, qui tous les soirs rentroit avec les yeux rouges, prit enfin le parti de se confier à sa sœur Nanette. Elle lui avoua que, le jour où elle avoit rencontré M. Belton sur le Montanverd, M. Belton lui avoit dit qu'il étoit amoureux d'elle, qu'il vouloit s'établir à Chamouny, pour ne plus la quitter & pour l'épouser. Moi, je l'ai cru, ajouta Claudine; il me l'a juré plus de cent fois; il m'a dit que ses affaires le forçoient de retourner à Geneve; mais qu'avant quinze jours il seroit ici; qu'il y acheteroit une maison; que notre mariage se feroit

tout de suite. Il s'est assis près de moi, m'a embrassée, en m'appellant sa femme, & m'a donné cette belle vague, comme l'anneau des mariés. Je n'ose pas vous en raconter davantage, ma sœur : mais j'ai de grandes inquiétudes, je suis malade, je pleure toute la journée ; & j'ai beau regarder le chemin de Geneve, M. Belton ne revient point.

Nanette, qui venoit de se marier, pressa de questions la pauvre Claudine. Elle apprit enfin, après bien des larmes, que l'Anglais avoit indignement trompé cette simple & malheureuse fille, & que Claudine étoit grosse.

Comment faire ? comment annoncer ce malheur au terrible M. Simon ? Le lui cacher étoit impossible. La bonne Nanette n'augmenta point le désespoir de sa sœur par des reproches inutiles ; elle chercha même à la consoler, en lui faisant espérer un pardon qu'elle savoit bien qu'on n'obtiendroit pas.

Après avoir réfléchi long-temps avec elle, Nanette, d'après son consentement, alla trouver notre bon curé, lui confia tout sous le secret, & le supplia d'instruire son pere, de l'adoucir, de lui faire voir que la faute de Claudine étoit le crime du méchant Anglais; de prendre enfin tous les moyens de sauver l'honneur ou du moins la vie à la pauvre malheureuse. Notre curé fort triste de cette nouvelle, se chargea pourtant de l'annoncer, & se rendit chez Simon à l'heure où il étoit sûr que Claudine étoit sur le Montanverd.

Simon, selon sa coutume, lisoit l'ancien Testament. Notre bon curé s'assit près de lui, parla des belles histoires qui se trouvent dans ce divin livre, admira sur-tout celle de Joseph lorsqu'il pardonne à ses freres, celle du grand roi David lorsqu'il pardonne à son fils Absalon, & d'autres que je ne sais point, mais que M. le curé sait. Simon étoit de son avis. M. le curé lui

disoit que Dieu nous a voulu donner ces exemples de miséricorde, afin qu'en étant doux & miséricordieux envers nos freres comme Joseph, envers nos enfans comme David, nous méritions de trouver aussi la même compassion dans notre pere commun. Tout cela étoit arrangé bien mieux que je ne l'arrange : mais vous comprenez que notre curé préparoit petit à petit le vieillard à la mauvaise nouvelle. Simon fut long-temps à l'entendre : il l'entendit à la fin, &, se levant aussi-tôt, pâle, tremblant de colere, il sauta sur le fusil avec lequel il tuoit des chamois, pour aller tuer sa fille. Le curé se jetta sur lui, le désarma, le retint; & tantôt lui parlant avec force de ses devoirs de chrétien, tantôt l'embrassant, le plaignant, le serrant contre sa poitrine, il fit tant, que le vieux Simon, qui jusqu'alors avoit eu les yeux secs, les levres blanches, tout le corps tremblant, retomba dans son fauteuil,

avec ses deux mains sur son front, & se mit à fondre en larmes.

Le curé le laissa pleurer quelque temps sans lui rien dire ; ensuite il voulut raisonner avec lui des mesures que l'on pouvoit prendre pour sauver l'honneur de Claudine. Mais Simon l'interrompit : Monsieur le curé, lui dit-il, on ne sauve point ce qui est perdu ; chaque moyen que nous prendrions nous rendroit coupables nous-mêmes, par les mensonges qu'il faudroit faire. Cette malheureuse ne doit plus rester ici ; elle y seroit le scandale de tous & le supplice de son pere : qu'elle s'en aille, M. le curé ; qu'elle vive, puisque l'infâme peut vivre, mais que moi je meure loin d'elle ; qu'elle parte aujourd'hui même ; qu'elle sorte de notre pays, & que jamais elle ne se présente devant mes cheveux blancs qu'elle a déshonorés.

M. le curé voulut essayer de fléchir Simon ; ses efforts furent inutiles. Simon répéta l'ordre positif de faire

partir Claudine. Notre bon curé s'en alloit tristement, lorsque le vieillard courut après lui, le ramena dans sa chambre, ferma la porte; &, lui remettant une vieille bourse de peau remplie d'une cinquantaine d'écus: Monsieur le curé, lui dit-il, cette malheureuse va manquer de tout: donnez-lui ces cinquante écus, non pas de ma part, gardez-vous-en bien, mais comme une charité de vous: dites-lui que c'est le bien des pauvres que la compassion vous fait donner au crime; sur-tout ne parlez pas de moi..... Et si vous pouviez écrire à quelqu'un pour lui adresser, lui recommander..... Je connois votre humanité, je ne veux ni rien vous dire ni rien savoir.

Le curé ne lui répondit qu'en serrant sa main: il courut rejoindre Nanette, qui l'attendoit dans la rue, plus morte que vive. Rentrez, lui dit-il, rentrez dans la chambre de votre sœur; faites un paquet de toutes ses hardes; prenez

tout généralement, & venez l'apporter chez moi : je ne puis vous parler que là. Nanette obéit en pleurant : elle se douta bien de ce qui arrivoit, & mit dans le paquet de Claudine ses propres habits, son linge, avec le peu d'argent qu'elle possédoit. Elle revint ensuite chez notre curé, qui lui raconta son entretien avec Simon, lui remit une longue lettre pour le curé de Salenches, & lui dit :

Ma chere enfant, aujourd'hui même il faut conduire votre sœur à Salenches : vous lui direz ce qui s'est passé. Il est inutile que je la voie ; mon ministere m'obligeroit à lui faire des reproches qui seroient trop cruels dans ce moment. Vous lui remettrez cette bourse, à laquelle je vais joindre quelques écus de mes épargnes ; vous lui donnerez cette lettre pour mon confrere le curé de Salenches ; vous la menerez jusqu'à son presbytere, où il n'est pas nécessaire que vous entriez ; vous reviendrez ensuite auprès de

votre pere, qui a besoin de vous, mon enfant, de vous, dont la sagesse & la vertu adouciront, je l'espere, les chagrins que lui donne votre sœur. Allez, ma fille, partez tout à l'heure; nous nous reverrons demain.

Nanette, en soupirant, prit le paquet, la lettre, la bourse, & s'en alla sur le Montanverd. Elle trouva Claudine couchée par terre, pleurant & se désolant. Nanette lui ménagea tant qu'elle put les ordres qu'elle apportoit: mais quand Claudine fut instruite qu'il falloit s'en aller sur-le-champ, elle poussa des cris horribles, s'arracha les cheveux, se meurtrit le visage en répétant toujours: Je suis chassée; mon pere me donne sa malédiction: tuez-moi, ma sœur, tuez-moi, ou je me jette dans ce précipice.

Nanette l'embrassoit & la contenoit. Elle fut plusieurs heures à la calmer, en lui donnant l'espérance

que Simon s'appaiseroit un jour, en lui promettant de l'aller voir souvent, de ne jamais l'abandonner. Enfin, elle décida Claudine à partir ; & toutes deux, à la nuit tombante, prirent le chemin de Saleuches, en évitant de passer par notre village, où, malgré l'obscurité, la pauvre Claudine auroit cru que tout le monde lisoit sa faute sur son front.

La route fut triste, comme vous pensez ; elles n'arriverent qu'au point du jour. Nanette ne put se résoudre à paroître avec sa sœur devant M. le curé de Salenches. Elle fit ses adieux à Claudine avant d'entrer dans la ville, la tint long-temps serrée dans son sein, lui remit tout ce qu'elle avoit pour elle, & la quitta presque aussi désolée que sa malheureuse sœur.

Dès que Claudine se vit seule, tout son courage l'abandonna. Elle alla se cacher dans la montagne, & y passa la journée sans prendre aucune nour-

riture, résolue de se laisser mourir. Cependant, quand la nuit fut venue, elle eut peur, & s'achemina vers la ville, où elle demandoit à voix basse la maison de M. le curé. On la lui indiqua. Elle frappa doucement; une vieille gouvernante vint ouvrir.

Claudine s'annonça de la part de M. le curé du Prieuré. La gouvernante la conduisit aussi-tôt vers son maître, qui soupoit dans ce moment, tout seul au coin de son feu. Claudine, sans oser lever les yeux, sans oser dire une parole, lui remit sa lettre en tremblant; &, tandis que le curé lisoit en se rapprochant de sa lumiere, la pauvre fille couvrit son visage de ses deux mains, & se mit à genoux près de la porte.

M. le curé de Salenches est un brave & digne homme: toute sa paroisse le chérit & le respecte comme un pere. Quand il eut fini la lettre, & qu'en retournant la tête il vit cette jeune fille à genoux, toute baignée de larmes,

larmes, il se mit à pleurer aussi. Il la releva, loua son repentir, lui fit espérer le pardon d'une faute qui lui causoit tant de douleur, la força de manger malgré ses refus; & rappellant sa gouvernante qui étoit sortie, il la chargea de préparer un lit pour Claudine. Claudine, toute étonnée de voir quelqu'un qui ne la méprisoit pas, lui baisoit les mains sans répondre, & baisoit celles de la gouvernante, qui s'empressoit de la faire souper. Le curé, assis près d'elle, lui parloit avec amitié, ne disoit pas le moindre mot qui pût lui rappeller son malheur: il demandoit des nouvelles du bon curé, son confrere; il racontoit les bonnes actions que ce digne pasteur avoit faites, & se plaisoit à répéter que la plus belle, comme la plus douce fonction de leur ministere, étoit de consoler les malheureux, & de ramener les cœurs égarés. Claudine l'écoutoit avec un respect, avec une reconnoissance, qui l'empêchoient de manger;

elle le regardoit avec des yeux pleins de larmes : il lui sembloit voir un ange du Ciel que Dieu lui envoyoit pour la relever. Quand son souper fut fini, la gouvernante vint l'avertir que sa chambre étoit prête. Claudine alla se coucher bien plus calme : elle ne dormit pas, mais du moins elle reposa.

Dès le lendemain au matin, le bon curé couroit Salenches pour trouver un petit logement où Claudine pût accoucher. Une vieille femme qui vivoit seule, & qui s'appelloit madame Félix, offrit une chambre en promettant le secret. Claudine y vint à la nuit. Le curé voulut payer de son argent trois mois de la pension d'avance; & madame Félix convint avec lui de faire passer Claudine pour une de ses nieces mariée à Chambéry. Tout fut arrangé. Il étoit grand temps; car la fatigue du chemin, les peines, les agitations qu'avoit éprouvées Claudine, lui donnerent des douleurs dès

le même soir. Quoiqu'elle ne fût grosse que de sept mois, elle accoucha d'un garçon, beau comme le jour, que madame Félix tint sur les fonts de baptême, & qu'elle nomma Benjamin.

Le curé vouloit tout de suite envoyer cet enfant en nourrice : mais Claudine le pria tant, lui dit avec tant de pleurs qu'elle aimoit mieux mourir que d'être séparée de son petit Benjamin, qu'il fallut le lui laisser, du moins pour les premiers jours; &, quand ces premiers jours furent passés, la tendresse de la mere pour son fils se trouva plus forte. Le curé parla raison, lui représenta qu'elle rendoit impossible son retour à Chamouny, sa réconciliation avec son pere. Claudine l'écoutoit en baissant les yeux, & ne répondoit à tout cela qu'en embrassant Benjamin.

Le temps s'écoula. Claudine achevoit sa nourriture, & demeuroit toujours chez madame Félix, qui l'aimoit de tout son cœur. Les cinquante écus

de son pere, ceux que Nanette avoit mis dans le paquet, suffisoient pour payer sa pension. Cette bonne Nanette n'osoit point venir voir sa sœur à Salenches; mais elle portoit tout ce qu'elle pouvoit économiser chez notre curé, qui le faisoit passer à son confrere. Ainsi, Claudine ne manquoit de rien; il lui falloit si peu de chose! Elle ne sortoit jamais que les dimanches pour aller à la premiere messe. Le reste du temps, elle le passoit avec son fils & la vieille, qui, ayant été autrefois maîtresse d'école à la Bonne-Ville, apprit à Claudine à bien lire, à bien écrire, & lui donna une sorte d'éducation. Claudine enfin n'étoit pas malheureuse, le petit Benjamin étoit charmant: mais ce bonheur ne pouvoit pas durer.

Dix-huit mois se passerent. Benjamin marchoit déjà tout seul. Claudine avoit si bien profité des instructions de la bonne madame Félix, qu'elle se trouvoit en état d'instruire

un jour elle-même son fils. Ce fils devenoit de plus en plus aimable. Claudine ne pouvoit se lasser de l'admirer ; elle n'étoit occupée que de lui ; elle ne songeoit qu'à l'aimer, quand le curé de Salenches vint la trouver un matin.

Ma chere fille, lui dit-il, lorsque je vous ai recueillie, lorsque j'ai couvert votre faute du manteau de la charité, mon projet étoit de mettre votre enfant en nourrice, de le faire élever dans un village, & de lui donner ensuite les moyens de gagner sa vie. J'espérois, pendant ce temps, appaiser la colere de votre pere, l'engager à vous reprendre dans sa maison, où votre repentir, votre modestie, votre amour pour la sagesse & le travail, lui auroient fait oublier les chagrins que vous lui causâtes. Cette conduite étoit la seule raisonnable, la seule qui pût vous rendre l'amitié de votre pere, & l'estime de vos amis. Vous seule vous y opposez ; votre

tendresse passionnée pour votre fils, votre résolution de ne jamais le quitter, vous exilent à jamais de la maison paternelle. Comment voudriez-vous que Simon vît cet enfant ? Que pourroit-il être à ses yeux, à ceux de tout votre village, qu'un sujet éternel de honte & de douleur ? Vous avez assez de raison, assez de cœur, assez d'esprit, pour sentir qu'il faut renoncer à votre enfant, ou à votre pere, à votre famille, à votre pays. Je lis dans vos yeux que votre choix est fait : mais je dois vous représenter que vous ne pouvez pas rester ici toute la vie chez une pauvre & bonne femme qui vous est tendrement attachée, je le sais, qui vous demandera peut-être de ne jamais vous séparer d'elle, mais à qui son indigence ne permet pas de vous garder pour rien. Je ne puis moi-même vous continuer les foibles secours que je vous ai donnés, parce qu'ils sont les biens de tous les malheureux, & qu'après avoir

rempli vis-à-vis de vous les devoirs que me prescrivoit votre situation, je serois coupable d'abandonner les autres infortunés pour satisfaire un amour que j'excuse, qui m'attendrit, mais que je ne dois encourager. Vous me répondrez que vous pouvez vivre avec l'argent que votre sœur vous fait passer. Mais cet argent est pris sur sa subsistance, sur celle de sa famille & de son mari. Nanette travaille à la terre, tandis que vous caressez Benjamin; Nanette vous envoie le fruit de sa peine, & Nanette n'a point fait de faute. Je le demande à votre cœur, ma chere fille, devez-vous recevoir long-temps ces bienfaits? Il ne vous resteroit qu'une ressource; ce seroit de vous mettre en service, soit à Geneve, soit à Chambéry. A votre âge, avec votre figure, entourée peut-être de mauvais exemples, ce parti vous exposeroit à bien des périls. D'ailleurs, je doute qu'avec un enfant que vous ne voulez pas quitter, vous

trouviez des maîtres qui vous reçoivent. Pensez à toutes ces considérations ; réfléchissez-y mûrement : je vous donne deux jours. Vous me direz à quoi vous êtes déterminée ; & je vous promets de faire encore pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire.

Après ce discours, le curé sortit, laissant Claudine dans une grande incertitude & dans une affliction plus grande. Elle sentoit la vérité de tout ce que le sage curé venoit de lui dire ; elle sentoit encore mieux qu'il lui seroit impossible de vivre sans Benjamin. Elle passa toute la journée & toute la nuit à chercher, à rouler dans sa tête les moyens de ne plus être à charge à sa sœur, & de ne pas quitter son fils. Enfin, elle prit un parti qui pouvoit avoir ses dangers, mais qui, du moins, accordoit tout ; & , décidée à le suivre, elle se leva dès le point du jour pour écrire ce billet au curé :

« MON CHER BIENFAITEUR,

» J'AI bien du chagrin de ne » pouvoir m'acquitter de tout ce que » je vous dois par une soumission » égale à ma reconnoissance pour » vous. Le bon Dieu sait que, s'il » ne falloit que donner ma vie pour » que vous fussiez content, je ne » serois pas si malheureuse. Mais » quelle différence de mourir ou de » quitter Benjamin ! je ne le peux » pas, monsieur le curé, j'ai essayé » tout ce que j'ai de forces : ne me » haïssez point, je ne le peux pas. » Je ne veux plus être à charge à ma » pauvre sœur, ni à la bonne madame » Félix, ni à vous, qui avez tant » fait pour moi. Quand cette lettre » vous arrivera, je serai déjà loin de » Salenches, & je n'y reviendrai plus. » J'ai trouvé des moyens de vivre » sans être au service de personne,

» sans risquer d'abandonner jamais la
» vertu, que vous m'avez tant fait
» aimer. Soyez tranquille sur ce point,
» mon cher bienfaiteur. Je m'en vais
» sans en instruire la bonne madame
» Félix; elle voudroit me retenir, je
» n'aurois pas le courage de la refuser.
» Je laisse dans le tiroir de ma petite
» table de noyer quarante-cinq livres
» que je lui dois pour le quartier qui
» va finir. Je vous prie de les lui
» donner, en lui disant bien que je la
» regretterai & la bénirai toujours.
» Quant à vous, mon cher bienfaiteur,
» c'est le bon Dieu qui vous bénira,
» car vous êtes son image sur la terre;
» &, après lui, c'est vous que
» j'honore, que je respecte, & que
» je chéris le plus. »

« CLAUDINE. »

Après avoir cacheté cette lettre, elle la laissa sur la table, fit son paquet,

mit dans un mouchoir une vingtaine d'écus qui lui restoient ; &, portant Benjamin dans ses bras, elle sortit de Salenches.

Elle prit le chemin de Geneve, alla coucher à la Bonne-Ville, parce que le petit Benjamin ne lui permettoit pas d'aller vîte. Le second jour, elle vint à Geneve. Son premier soin fut d'y vendre tout ce qu'elle avoit de hardes, de linge, & d'acheter, avec ce qu'elle en put tirer, trois chemises d'homme, des souliers plats, des culottes, un gillet, une veste de drap brun, un mouchoir de soie, & un bonnet rouge. Elle coupa ses beaux cheveux noirs, qu'elle vendit à un perruquier, se fit un havresac de peau de veau, dans lequel elle mit son bagage. Elle ôta de son doigt le beau diamant verd qu'elle n'avoit jamais quitté, le passa dans un cordon qu'elle suspendit à son cou, & le cacha sous sa chemise. Ainsi vêtue en petit Savoyard, un gros

bâton à la main, le havresac sur les épaules, & Benjamin assis par-dessus le havresac, joignant ses petites mains sous le menton de Claudine, elle sortit de Geneve en demandant la route de Turin.

Elle mit douze jours à traverser les montagnes, sans qu'il lui arrivât aucun accident : au contraire, dans les auberges où elle dînoit & couchoit, l'âge, la figure du joli Savoyard, cet enfant qu'il portoit sur le dos, & qu'il appelloit son frere, intéressoient tout le monde. Par-tout on traitoit bien les petits voyageurs; &, quand Claudine payoit le matin, on lui demandoit moitié moins qu'aux autres : quelquefois même on n'exigeoit d'elle que de chanter la fameuse chanson des vielleuses de son pays. Claudine alors, sans se faire prier, d'une voix douce & sensible, commençoit ainsi cet air si connu, dont elle avoit un peu changé les paroles.

PAUVRE Jeannette,
Qui chantois si bien,
Larirette,
Triste & seulette,
Tu ne dis plus rien.
Las ! je soupire
Loin de mon ami :
Ne sais rien dire
A d'autres qu'à lui.

JEUNE & fillette,
Ne peux-tu changer ?
Larirette :
Crois-moi, Jeannette,
Choisis un berger.
Le roi lui-même
Auroit un refus ;
Du jour qu'on aime
On ne choisit plus.

Le voyage de Claudine ne fut pas cher. Lorsqu'elle fut arrivée à Turin,

il lui restoit encore de l'argent ; elle loua une petite chambre sous les toits, dans un cabaret ; elle acheta le peu de meubles qu'il lui falloit, une sellette, des brosses, une bouteille d'huile ; &, suivie de Benjamin qui ne la quittoit jamais, elle alla, sous le nom de Claude ; s'établir dans la place du Palais-Royal pour décrotter les passans.

Les premiers jours ne lui valurent pas grand chose, parce qu'elle s'y prenoit assez mal, & qu'elle mettoit beaucoup de temps à gagner un sou : mais bientôt elle devint habile, & l'ouvrage alla beaucoup mieux. Claude, intelligent, alerte, dispos, faisoit les commissions du quartier. Benjamin, pendant ses absences, s'asséyoit sur la sellette & la gardoit. S'il y avoit une lettre, un paquet à porter, une caisse à monter dans une chambre, des bouteilles à descendre à la cave, on appelloit Claude de préférence. Tous les domestiques,

tous les portiers, toutes les cuisinieres paresseuses, l'avoient pris pour leur homme de confiance; &, le soir, Claude rapportoit souvent chez lui plus d'un écu qu'il avoit gagné. Ce gain suffisoit de reste à son entretien, à celui de Benjamin, qui grandissoit à vue d'œil, devenoit tous les jours plus beau, & se faisoit caresser de tout le monde.

Cette vie assez heureuse duroit depuis plus de deux ans, lorsqu'un jour Claudine & son fils, étant sur la place du Palais-Royal, & baissés à terre tous deux pour arranger leur sellette, virent un pied se poser dessus. Claudine aussi-tôt prend sa brosse, &, sans regarder le maître du soulier, elle commence promptement son ouvrage. Quand le plus difficile est fait, elle leve la tête..... Sa brosse lui tombe des mains; elle demeure saisie: c'est M. Belton qu'elle a reconnu. Le petit Benjamin, qui n'avoit point de distraction & qui ne recon-

noissoit personne, releve aussi-tôt la brosse tombée, &, d'une main foible encore, veut continuer à la place de Claudine, qui restoit toujours immobile, les yeux attachés sur le jeune Anglais. M. Belton étonné demande à Claudine ce qui l'arrête, & rit des efforts de l'enfant dont la figure lui plaît. Claudine reprend alors ses esprits, s'excuse auprès de M. Belton avec une voix si douce, avec des paroles si bien dites, que l'Anglais, plus surpris encore, fait des questions à Claudine sur son pays & sur son sort. Claudine répond d'un air calme que son frere & lui sont deux orphelins, occupés de gagner leur vie au métier qu'il leur voit faire, & qu'ils sont nés tous les deux dans la vallée de Chamouny. Ce nom frappa vivement. M. Belton : il regarde fixement Claudine ; &, croyant reconnoître des traits qu'il n'avoit pas oubliés, il lui demanda son nom. Je m'appelle Claude, dit-elle. — Et vous êtes de

Chamouny ? — Oui, monsieur, du village même du Prieuré. — N'avez-vous point d'autre frere ? — Non, monsieur, je n'ai que Benjamin. — Et de sœur, point ? — Pardonnez-moi. — Comment s'appelle votre sœur ? — Elle se nomme Claudine. — Claudine ? — Oui, c'est son nom. — Où est-elle ? — Oh ! je n'en sais rien. — Comment pouvez-vous ignorer cela ? — Pour beaucoup de raisons, monsieur, qui ne vous intéresseroient guere, & qui me feroient pleurer. Elle avoit en effet les larmes aux yeux. M. Belton se tut en la considérant. Claudine l'avertit que son ouvrage étoit achevé. M. Belton, qui ne s'en alloit point, tire de sa poche une guinée & la lui donne d'un air attendri. Je ne puis vous rendre, lui dit Claudine. Gardez tout, répliqua l'Anglais, & répondez-moi : seriez-vous fâché de quitter le métier que vous faites pour entrer dans une bonne condition ? — Cela ne se peut pas, monsieur.

— Pourquoi donc ? — Parce que rien dans le monde ne me feroit quitter mon frere. — Mais, si on le prenoit avec vous ? — Cela deviendroit différent. — Eh bien ! Claude, vous êtes à moi ; je vous prends à mon service : vous serez fort heureux dans ma maison, & votre frere y demeurera. — Monsieur, lui répondit Claudine fort troublée, ayez la bonté de me donner votre adresse, j'irai vous parler demain au matin. M. Belton déchira le dessus d'une lettre, lui fit promettre de ne pas manquer, & continua son chemin en retournant plusieurs fois la tête.

Claudine avoit grand besoin que cette conversation finît ; ses larmes la suffoquoient. Elle se hâta de gagner sa chambre, & s'y enferma pour réfléchir à ce qu'elle devoit faire. Il lui paroissoit dangereux d'entrer au service du jeune Anglais ; son cœur l'y appelloit pourtant, & le desir de rendre un pere à Benjamin étoit un puissant motif. D'un autre côté, la

maniere dont M. Belton l'avoit trompée, la promesse qu'elle avoit faite au curé de Salenches & à elle-même de fuir toutes les occasions qui pouvoient menacer sa vertu, la faisoient beaucoup hésiter : mais l'intérêt de Benjamin fut le plus fort. Claudine, après avoir bien réfléchi, résolut d'aller chez M. Belton, de le servir avec zele, de lui faire chérir son fils, mais de lui cacher soigneusement qu'elle étoit cette Claudine qu'il avoit semblé reconnoître. Elle se repentit alors d'en avoir peut-être trop dit, & se promit bien de ne plus ajouter un seul mot qui pût instruire tout-à-fait l'Anglais.

Ce parti pris, dès le lendemain au matin elle se rendit chez M. Belton : elle en fut fort bien reçue. L'Anglais convint de lui donner de très-bons gages, la fit loger elle & Benjamin, & donna des ordres pour qu'ils fussent habillés sur-le-champ. Après ces préliminaires, M. Belton voulut reprendre

la conversation de la veille & questionna son nouveau domestique sur cette sœur dont il avoit parlé. Mais Claudine l'interrompit : Monsieur, dit-elle, ma sœur n'existe plus : elle doit être morte de misere, de chagrin, de repentir : toute notre famille a pleuré son malheur ; & ceux qui ne sont pas nos parens n'ont peut-être pas le droit de nous rappeller un souvenir si triste. Belton plus surpris que jamais du ton, de l'esprit de Claude, cessa dès le moment ses questions ; mais il conçut beaucoup d'estime & prit une véritable amitié pour ce singulier jeune homme.

Claude devint dans peu de temps le favori de son maître. Le petit Benjamin, vers lequel M. Belton se sentoit attiré par un charme involontaire, étoit sans cesse dans sa chambre, & l'Anglais le combloit de présens. L'aimable enfant, qui sembloit deviner qu'il devoit le jour à M. Belton, l'aimoit presque autant qu'il aimoit Clau-

dine, & le lui disoit avec une grace, avec des caresses si naïves, que l'Anglais ne pouvoit plus se passer de Benjamin. Claudine en pleuroit de joie; mais elle cachoit ses larmes, elle redoubloit de soins pour n'être pas reconnue. La dissipation de M. Belton, ses liaisons, ses amours avec plusieurs femmes de Turin, affligeoient le cœur de Claudine, & lui faisoient craindre que le moment de se découvrir n'arrivât peut-être jamais.

En effet, M. Belton, que la mort de ses parens laissoit maître à dix-neuf ans d'une très-grande fortune, l'avoit employée jusqu'alors à parcourir l'Italie, s'arrêtant par-tout où il s'amusoit, c'est-à-dire par-tout où il trouvoit des femmes qui lui plaisoient, le trompoient & le ruinoient. Une dame de la cour de Turin, assez âgée, mais encore belle, étoit alors sa maîtresse. Cette femme, vive, emportée, étoit fort jalouse de M. Belton. Elle exigeoit que tous les

soirs il vint souper avec elle, & qu'il lui écrivit tous les matins. L'Anglais n'osoit pas y manquer ; encore y avoit-il souvent des querelles, des brouilleries ; pour la moindre chose, la dame vouloit se tuer, prenoit un couteau, pleuroit, s'arrachoit les cheveux, & jouoit des comédies qui commençoient à ennuyer M. Belton. Claude voyoit tout cela, car les soirs il accompagnoit son maître, il le servoit à table, & les matins c'étoit lui qui portoit ses lettres à la dame. Son pauvre cœur en souffroit assez ; mais il souffroit sans rien dire, il obéissoit à M. Belton, qui lui marquoit tous les jours plus de confiance, & se plaignoit souvent à lui de la triste & fatigante vie qu'il menoit. Claude risquoit alors quelques petits conseils moitié gais, moitié sérieux, que son maître écoutoit en les approuvant, en promettant d'en profiter le lendemain ; le lendemain arrivoit, M. Belton retournoit chez sa dame, plus par

habitude que par amour; & Claude, qui pleuroit en secret, faisoit semblant de sourire en accompagnant son maître.

Quelques mois se passerent ainsi : enfin il vint une querelle si forte entre l'Anglais & la marquise, que celui-ci, résolu de ne plus retourner chez elle, se lia, pour s'en empêcher, avec une autre dame de la ville qui ne valloit guere mieux que celle qu'il abandonnoit. Claudine ne trouva dans ce changement qu'un nouveau sujet d'affliction. Tout ce qu'elle avoit dit, tout ce qu'elle avoit fait étoit à recommencer. Elle s'y résigna sans se plaindre; & toujours aussi soumise, aussi douce, aussi attachée à son maître, elle écouta ses nouvelles confidences, & le servit avec la même fidélité.

Mais la marquise n'étoit pas d'humeur à céder ainsi le cœur de son Anglais. Elle le fit épier, découvrit bientôt sa rivale, &, résolue de tout employer pour ramener ou pour punir

M. Belton, elle épuisa d'abord toutes les ressources de la finesse, de l'intrigue, pour le faire revenir chez elle. Ses efforts furent inutiles. L'Anglais ne répondit point à ses lettres, refusa ses rendez-vous, se moqua de ses menaces. La marquise, désespérée, ne s'occupa plus que de se venger.

Un jour que, selon sa coutume, M. Belton, suivi de Claudine, sortoit à deux heures du matin de chez sa nouvelle maîtresse, & que, déjà mécontent d'elle, il disoit à son fidele Claude qu'il avoit grande envie de retourner à Londres, tout-à-coup quatre scélérats cachés au détour d'une rue tombent avec des poignards sur M. Belton, qui n'eut que le temps de se jetter contre le mur en mettant l'épée à la main. Claudine, à la vue des assassins, s'étoit précipitée devant son maître, & avoit reçu dans la poitrine le coup de poignard qui devoit frapper M. Belton : elle étoit

tombée

tombée aussi-tôt. L'Anglais, poussant des cris de fureur, court sur celui qui l'a blessée, le jette sur le carreau, & attaque les trois autres avec tant de vivacité, qu'ils prenent la fuite. M. Belton ne les poursuit point; il revient à son domestique, le releve, l'embrasse, l'appelle en pleurant: mais Claudine ne répond point, Claudine est évanouie. M. Belton la prend dans ses bras, la porte à son hôtel qui n'étoit pas loin, va la déposer sur son propre lit; &, tandis que tous ses gens courent, par son ordre, chercher un chirurgien, M. Belton, impatient de voir si la blessure est considérable, déboutonne la veste de Claudine, écarte la chemise pleine de sang, regarde, & demeure stupéfait en voyant le sein d'une femme.

Dans ce même instant, le chirurgien arrive. Il visite la plaie: elle n'est pas mortelle; le poignard avoit glissé sur l'os. Mais Claudine ne revient

point : on la panse ; on lui fait respirer des eaux fortes. M. Belton, qui lui soutenoit la tête, apperçoit un cordon qui lui pend au cou ; il tire ce cordon, voit une bague..... C'est la sienne ; c'est la même qu'il avoit laissée sur le Montanverd à cette jolie bergere qu'il abandonna si cruellement. Tout est reconnu, tout est éclairci ; mais M. Belton se contient. Il fait venir une garde qui déshabille Claudine, qui la porte dans son lit ; & la pauvre fille, en reprenant enfin connoissance, promene des yeux étonnés sur la garde, sur le chirurgien, sur son maître, & sur Benjamin, qui, réveillé par tout ce bruit, s'étoit levé demi-nud pour courir auprès de son frere, qu'il embrassoit en poussant des cris.

Le premier mouvement de Claudine fut de consoler Benjamin. Ensuite, se rappellant ce qui lui étoit arrivé, se voyant dans un lit, & réfléchissant avec inquiétude qu'on l'avoit

déshabillée, elle porta vivement sa main au cordon qui tenoit sa bague. M. Belton, qui l'examinoit, lut dans ses regards le plaisir qu'elle sentit en la retrouvant. Il fit aussi-tôt sortir tout le monde ; & se mettant à genoux auprès du lit, en prenant la main de Claudine :

Calmez-vous, lui dit-il ; calmez-vous : je sais tout, ma chere amie ; & c'est pour notre bonheur à tous deux. Vous êtes Claudine, & je fus un monstre. Je n'ai qu'un moyen de cesser de l'être : vous seule pouvez me le procurer. Je vous dois déjà la vie, je veux vous devoir encore l'honneur : oui, l'honneur ; car c'est moi qui l'ai perdu, & non pas vous. Votre blessure n'est pas dangereuse ; vous serez dans peu rétablie. Aussi-tôt que vous pourrez sortir, vous viendrez à l'autel me donner le nom d'époux, me pardonner un crime affreux que je suis loin de me pardonner moi-même. Ce mariage, que je demande,

que je sollicite à genoux, doit m'honorer, doit m'ennoblir aux yeux de ceux qui connoissent la vertu. Je l'oubliai long-temps, Claudine, cette vertu si aimable : mais elle m'en devient plus chere, quand c'est vous qui lui rendez mon cœur.

Jugez de l'étonnement, de la joie, des transports de Claudine. Elle vouloit parler, ses pleurs l'en empêchoient. Elle apperçut alors le petit Benjamin, qu'on avoit fait sortir avec les autres, & qui, inquiet de son frere, entr'ouvroit tout doucement la porte, & avançoit son joli visage pour voir ce qui se passoit dans la chambre. Claudine le montre à M. Belton, en lui disant : Voilà votre fils ; il vous répondra mieux que moi. L'Anglais se précipite vers Benjamin, le prend dans ses bras, le couvre de baisers ; & , le portant à sa mere, il passa le reste de la nuit entre sa femme & son enfant dans un contentement

de cœur qu'il n'avoit pas encore connu.

Au bout de quinze jours Claudine fut rétablie. Elle avoit instruit M. Belton de tout ce qui lui étoit arrivé. Ce récit ne l'avoit rendue que plus chere au jeune Anglais, qui en étoit bien plus amoureux que la premiere fois qu'il l'avoit vue. Dès qu'elle put soutenir le voyage, Claudine, habillée en femme, mais vêtue fort modestement, monta dans la voiture de l'Anglais avec le petit Benjamin; &, tous trois, selon leur nouveau projet, allerent droit à Salenches descendre chez M. le curé. Ce bon pasteur ne reconnut point Claudine. L'Anglais s'amusa quelque temps de son embarras. Enfin Claudine, en l'embrassant, lui rappella tous ses bienfaits, & l'instruisit du motif de leur voyage. Le bon curé bénit le ciel; il courut chercher la vieille madame Félix, qui vivoit encore, & qui pensa mourir de joie en revoyant Claudine & Benjamin.

Dès le lendemain ils partirent tous pour se rendre à Chamouny, où M. Belton, qui étoit catholique, voulut que le mariage se fît publiquement dans la paroisse du Prieuré.

Dès le soir de leur arrivée, le jeune Anglais envoya M. le curé de Salenches chez le redoutable M. Simon, pour lui demander la main de sa fille. Le vieillard le reçut avec gravité, l'écouta sans témoigner beaucoup de joie, & ne répondit que deux ou trois mots en donnant son consentement. Claudine vint se jetter à ses pieds : le vieillard l'y laissa quelques instans, la releva sans sourire, l'embrassa sans la serrer, & salua froidement M. Belton. La bonne Nanette, qu'on avoit appellée au moment de l'arrivée de Claudine, pleuroit & rioit toujours. quand on se mit en chemin pour l'église, elle portoit sur un bras Benjamin, de l'autre elle tenoit sa sœur; les deux curés marchoient devant, la vieille madame Félix derriere avec

M. Simon qu'elle grondoit ; & tous les enfans du village suivoient en chantant des chansons.

On se rendit ainsi à la paroisse, où M. le curé de Chamouny laissa dire la messe au curé de Salenches. La nôce fut belle : tout le village dansa pendant huit jours. M. Belton avoit fait dresser des tables dans la prairie, au bord de l'Arve, où venoit s'asseoir qui vouloit. Il acheta de bonnes terres pour le vieux M. Simon : mais celui-ci refusa de les accepter, & se fâcha même contre notre curé qui lui reprochoit ce refus. Nanette ne fut pas si dure ; elle prit ces terres & une jolie maison que M. Belton lui donna : elle est à présent la plus riche & la plus heureuse de notre village. Monsieur & madame Belton s'en retournerent au bout d'un mois, emportant avec eux les bénédictions de tout le monde : ils sont à Londres, où M. Benjamin a déjà cinq ou six freres ou sœurs.

Voilà leur histoire, que je n'ai pu rendre plus courte, parce que j'ai tâché de vous la raconter comme la raconte M. le curé, à qui souvent je l'ai entendu dire. Vous m'excuserez, si elle ne vous a pas intéressé.

JE remerciai beaucoup François Paccard, en l'assurant que son récit m'avoit fort touché. Je descendis ensuite le Montanverd, tout occupé de Claudine; &, de retour à Geneve, j'écrivis cette histoire telle que Paccard me l'avoit dite, sans chercher même à corriger les fautes de goût & de style que les connoisseurs doivent y trouver.

FIN

DE LA PREMIERE PARTIE.

NOUVELLES

NOUVELLES.

SECONDE PARTIE.

NOUVELLES

NOUVELLES,

PAR M. DE FLORIAN,

De l'Académie Française, de celles de Madrid, Florence, &c.

Non potes in nugas dicere plura meas ipse
ego quàm dixi.
(MART. Epigramm. lib. XIII.)

SECONDE PARTIE.

A TOULOUSE,
Chez BROULHIET, Imprimeur-Libraire,
rue Saint-Rome.

1793.

ZULBAR (1),

NOUVELLE INDIENNE.

VOUS ne me tromperez plus, perfides & lâches humains ! Trop long-temps je rendis hommage aux fausses vertus que vous affectez ; trop long-temps, pour vous croire bons, je fermois les yeux quand vous agissiez, j'ouvrois les oreilles dès que vous parliez. J'avois soin de vous admirer à l'heure où vous vouliez

(1) Cette nouvelle, à laquelle je n'ai jamais rien compris, m'a été donnée par un des ambassadeurs de Tippo-Saïb, homme fort obligeant, quoiqu'un peu misanthrope. Je ne la place ici que par reconnoissance pour cet honnête Indien, qui perdit beaucoup de temps à la traduire pour moi.

paroître estimables, & je vous perdois de vue pendant les années où vous ne l'étiez point. Je suis las enfin d'observer ce long traité de mensonge qu'on signe en entrant dans le monde. Je ne vois plus rien que de méprisable dans cette société d'animaux qui, tout-à-la-fois orgueilleux & bas, envieux & méprisans, agités en sens contraires par le desir de la louange, par l'insouciance de la vertu, par l'amour de la paresse, par le besoin de l'activité, se tourmentent pour passer le temps, se déchirent pour pouvoir vivre. La nature qui les a traités suivant leurs mérites, les a condamnés à une foule de maux. Mais ces maux n'ont pu leur suffire: ils sont convenus entre eux d'en inventer encore mille autres, dans l'espérance que leurs voisins les souffriroient; & de toutes leurs conventions c'est la seule qu'ils n'aient pas violée..... Mais pourquoi tant de plaintes vaines? Je ressemble à ce vil

esclave que son maître avoit envoyé dans un affreux caravanserail. Si tu t'y trouves bien, lui avoit-il dit, tu m'attendras; dans peu de jours sois sûr que je viendrai te reprendre : si tu t'y trouves trop mal, rien ne t'empêche d'en partir sans moi. L'esclave l'attendoit en se désolant; l'imbécille ne voyoit pas la porte.

C'ÉTOIT ainsi que parloit Zulbar, qui, jeune encore, avoit éprouvé l'injustice & l'ingratitude. Il se trouvoit alors dans un bois immense, solitaire, silencieux. Un orage épouventable venoit de verser sur la terre des flots de grêle & de pluie; quelques éclairs brilloient encore à travers la sombre verdure; le tonnerre mugissoit au loin; & le malheureux Zulbar, fatigué, mouillé de l'orage, Zulbar, chassé de sa patrie, fugitif, errant, couvert de haillons, marchoit à pas

lents, la tête baissée, sous la voûte des cocotiers. Tout-à-coup, s'abandonnant à ses dernieres réflexions, il s'arrête, tire son poignard, & leve le bras pour se percer le cœur, quand une voix se fait entendre : Respecte tes jours, tu peux m'être utile.

Ah ! je suis lassé d'être utile, répondit-il avec dédain ; je n'ai trouvé que trop d'ingrats. Cependant, en disant ces mots, il avoit baissé son poignard, &, par un mouvement involontaire, il s'avançoit vers l'endroit d'où la voix étoit partie. Ne découvrant personne autour de lui : Où es-tu donc, s'écria-t-il ? Parois promptement. Que demandes-tu ?

Je demande, répliqua la voix, que tu te baisses jusqu'au pied de ce buisson de roses sauvages. Regarde plus près de la terre, & souleve cette

feuille de rose dont le poids m'empêche de me mouvoir.

Zulbar étonné cherche des yeux, découvre la feuille de rose, la souleve avec la pointe du poignard qu'il tenoit encore à la main, & voit alors une fourmi qui, secouant la pluie dont son dos étoit chargé, s'essuie avec ses antennes, vient se placer aux pieds de Zulbar, & lui dit en le regardant :

Graces te soient rendues généreux étranger ! Depuis une heure environ que je suis sous cette feuille, je n'avois pu dégager que ma tête. Sans ton charitable secours, j'aurois peut-être fini là ma vie ; ce qui m'auroit bien fâchée, car je suis fort contente de mon sort. Tu me parois peu satisfait du tien : j'ai entendu tes plaintes ameres ; je t'ai vu prêt à terminer tes jours. Qu'il me seroit doux, mon cher bienfaiteur, de pou-

voir contribuer à te les rendre plus supportables !

Eh ! qui es-tu donc : répondit Zulbar plus étonné que jamais ? Comment se fait-il que tu parles & que tu raisonnes ? Tu serois bien embarrassé, répliqua l'insecte, si je te faisois ta question. Mais je t'expliquerai qui je suis : commence par me raconter tes malheurs ; mes conseils peut-être te seront utiles. Il m'a semblé, par ce que tu as dit, que tu avois beaucoup à te plaindre des hommes. Je n'en suis pas surprise ; presque tous sont méchans. Cependant j'ai toujours pensé qu'il étoit possible, avec un peu de soin, d'échapper à leur malice ; & je n'ai guere vu de malheureux qui ne se fût attiré ses maux.

Vous êtes sévere, interrompit l'Indien ; & vous me prouverez sans doute que la feuille qui vous

écrasoit n'étoit tombée que par votre faute.

En parlant ainsi, Zulbar s'assit près de la fourmi. L'insecte, pour l'entendre mieux, grimpa sur une branche du rosier sauvage; & Zulbar commença dans ces termes :

Je suis le fils d'un riche joaillier de la ville de Tipra. Mon pere, satisfait de la fortune qu'il avoit acquise par ses travaux, n'exigea pas que je continuasse son commerce. Il bâtit une maison jolie & commode dans un village assez éloigné de la capitale; il acheta les terres qui l'environnoient, & me laissa possesseur, à dix-huit ans, d'un domaine aussi beau qu'utile, d'une retraite charmante, & de beaucoup d'argent comptant. J'avois une sœur, plus jeune que moi, remarquable par sa beauté, adorable

par son caractere. Elle possédoit tous les dons qu'on aime, elle réunissoit toutes les qualités qu'on estime. Son nom étoit Balkis. Nous nous étions promis de ne jamais nous quitter.

Riches tous deux d'un patrimoine fort au-dessus de nos besoins, nous résolûmes d'employer nos biens à faire le bonheur des autres. Notre maison, ouverte à nos voisins, aux étrangers, aux voyageurs, fut surtout l'asyle des pauvres. La bienfaisance, l'hospitalité, devinrent nos plus grandes dépenses. C'étoit ma sœur qui s'étoit réservé les aumônes, les charités secretes, les secours prodigués aux malades, les dots que nous donnions aux jeunes filles qui n'avoient pas de quoi se marier: c'étoit moi qui m'étois chargé de fournir toujours de l'ouvrage aux ouvriers qui manquoient de pain, de faire les honneurs de notre retraite à ceux qui vouloient bien nous visiter.

Les

Les jours de fête, nos bons villageois étoient sûrs de trouver chez nous un dîner simple, mais abondant, que nous leur offrions devant notre porte, que nous partagions avec eux. Ensuite des hautbois arrivoient; nous dansions tous ensemble jusqu'à la nuit; & jamais nos convives ne nous quittoient sans venir nous couronner de fleurs, sans baiser nos mains en pleurant de joie, sans prier le Ciel de veiller sur nous.

J'ai joui, pendant quatre ans, de ce bonheur si paisible dont on ne connoît bien les délices, hélas! que quand on l'a perdu. Je ne desirois rien, je ne regrettois rien; j'aimois ma sœur, ma sœur m'aimoit. Cette amitié pure suffisoit à nos ames; j'entendois bénir le nom de Balkis par tous ceux qui la connoissoient, Balkis entendoit quelquefois bénir le nom de son frere; & c'étoit là notre récompense, c'étoit là le plus

sûr moyen de nous payer de nos bienfaits. Enfin de tous les mortels, j'étois sans doute le plus heureux, lorsqu'un matin je reçus la visite d'un jeune fakir de notre voisinage, qui venoit toutes les semaines renouveller chez nous sa provision.

Zulbar, me dit-il, sais-tu la nouvelle ? Nón, répondis-je : qu'est-il arrivé ? — La reine de Tipra vient de mourir. Le roi fait publier un édit par lequel toutes les filles de son royaume, depuis seize jusqu'à vingt ans, sont obligées de se rendre dans une immense prairie voisine de sa capitale. Au milieu de cette prairie est un sentier étroit du sable le plus fin, sur lequel on trace légérement, avec l'extrêmité d'une baguette, des caracteres mystérieux. Toutes les jeunes filles, l'une après l'autre, doivent parcourir ce sentier ; & celle dont les pieds légers n'auront effacé, dans la course, aucun des caracteres

tracés, sera la reine de Tipra. Que m'importe, lui dis-je, que notre roi choisisse pour son épouse la plus légere de ses sujettes ? Comment ! reprit le fakir, ne veux-tu pas obéir au roi ? Ne faut-il pas que ta sœur Balkis se rende à cette prairie ? Le Ciel doit à ses vertus de la placer sur le trône. Songe à la gloire qui l'attend, à tout le bien qu'elle pourra faire. Songe que son frere Zulbar, dont la sagesse & les talens sont, pour ainsi dire, perdus dans ce misérable village, emploiera peut-être bientôt au bonheur de tout un peuple ces mêmes qualités dont il doit compte à Dieu. Enfin, garde-toi d'oublier que la religion, la morale, te défendent de t'opposer aux desseins du Ciel.

Ce discours me rendit rêveur. Ma tendresse pour Balkis, l'espoir de la voir sur un trône dont je sentois qu'elle étoit si digne, la certitude du

bonheur qu'elle procureroit à ses sujets, le desir.....

D'être son ministre, interrompit la fourmi ; voilà le motif qui te décidoit, sans oser peut-être t'en rendre compte. Va, je connois la valeur de ces sentimens désintéressés dont l'intérêt personnel s'enveloppe, dont on se cache à ses propres yeux son ambition ou sa vanité. Tu me rappelles certain renard qu'un jour je trouvai pris au piege. Voyez, me dit-il d'une voix dolente, ce qu'il m'en coûte pour aimer mes freres. En passant auprès de cette machine, j'ai craint que l'appât qu'elle renfermoit n'attirât à sa perte quelque innocent renard : j'ai voulu ôter cet appât perfide, & le piege s'est fermé sur moi.

Je n'en dirai pas plus, Zulbar ; car je te vois bien malheureux. Tu peux reprendre ton histoire.

Il semble que vous la sachiez, continua le triste Indien. Je conduisis ma sœur à la prairie : ce fut elle que le roi choisit. Dès ce moment, elle devint la maîtresse du royaume ; elle disposa de tous les emplois. Moi-même, comblé d'honneurs, accueilli, fêté, prévenu, je me vis l'idole de la cour, l'objet de tous les hommages. J'étois jeune, riche, crédule, & le frere de la favorite, les naïrs, les courtisans, s'empresserent auprès de moi, me prodiguerent les caresses, briguerent à l'envi mon amitié. Je n'en étois pas avare ; je crus qu'on m'aimoit, & j'aimai. Je partageai de bon cœur entre mes nombreux & nouveaux amis mes biens, mon crédit, mes richesses ; je vendis toutes mes terres pour leur en prêter le prix ; je fatiguai sans cesse ma sœur pour leur obtenir ce qu'ils desiroient ; & je me crus trop payé de mes peines,

de ma ruine, par l'extrême reconnoissance de ceux que j'avois obligés, par les éloges qu'ils faisoient de moi, par la vive tendresse qu'ils me témoignoient.

Tant de louanges & tant d'amis enhardirent enfin ma sœur à me faire nommer visir. Toute la cour applaudit à ce choix ; je me vis plus loué, plus chéri que jamais. On célébroit déjà les succès que devoit avoir mon administration, on ne parloit que de ma gloire ; & comme, à force d'entendre dire que j'étois un homme supérieur, j'avois fini par le croire, je résolus de me montrer tel. Je m'appliquai de bonne foi, j'employai tout mon temps, toutes mes facultés, à bien régler les affaires du royaume, à le rendre plus florissant, à diminuer le fardeau des peuples. Jusqu'à ce moment j'avois été prodigue de mon propre bien, je devins avare de celui du roi. Je retranchai les nombreux

abus, je ne payai que les vrais services, & je parvins presque en même temps à doubler le trésor public, & à réduire à moitié les impôts. J'espérois, par ce résultat, justifier la bonne opinion que l'on avoit prise de moi; je comptois qu'un pareil succès rendroit mes fideles amis plus heureux cent fois que moi-même : mais je n'avois déjà plus d'amis. On murmuroit hautement, on cabaloit pour me déplacer : ceux à qui j'avois partagé mes biens étoient les plus acharnés à me nuire ; le fakir sur-tout, ce jeune fakir dont les funestes conseils me conduisirent à la cour, & que j'avois, pour sa récompense, établi le chef de nos prêtres, étoit à la tête de mes ennemis. Le roi lui-même, chaque jour, me traitoit avec plus de froideur ; mieux je le servois, & moins il m'aimoit : j'étois détesté de la cour, de la ville ; tout le monde conjuroit ma ruine ; &, sans la protection de Balkis, mes persécuteurs

eussent obtenu de me voir périr sur un échafaud.

Une seule idée me consoloit, c'est que le peuple étoit plus heureux qu'il ne l'avoit été sous mes prédécesseurs, quoique les naïrs l'opprimassent encore. L'impunité, dont ces grands jouissoient, leur avoit persuadé que les loix n'étoient pas faites pour eux. Je saisis l'occasion de les détromper. Le magistrat, chargé de la police, vint m'avertir un matin que deux jeunes naïrs, ayant pris querelle la veille avec un pauvre tisserand, l'avoient frappé de leurs bambous jusqu'à le laisser mort sur la place: aussi-tôt j'envoyai chercher les deux naïrs, j'entendis l'aveu de leur crime, je leur montrai la loi qui les condamnoit, & je les fis livrer aux éléphans.

Cette éclatante justice, dont jamais on n'avoit vu d'exemple, indigna toute la cour. Ma sœur eut de la peine

à sauver ma vie : mais je devins l'idole du peuple, qui m'appella son ami, son pere, & ne douta point, parce qu'il me voyoit son appui lorsqu'il étoit attaqué, que je ne le fusse de même s'il attaquoit à son tour. Le jour d'après, deux tisserands, ayant pris querelle avec un naïr, le frapperent de leurs bâtons, & le firent expirer sous leurs coups. J'envoyai chercher les deux tisserands, j'entendis l'aveu de leur crime, je leur montrai la loi qui les condamnoit, & je les fis livrer aux éléphans.

Dès cet instant, je devins l'exécration de ce peuple qui m'avoit adoré la veille; &, comme je n'avois pas de sœur qui pût appaiser chacun des furieux, une foule immense courut à mon palais, le fer & la flamme à la main. Mes anciens amis les guidoient, mes esclaves ouvrirent les portes, mes femmes indiquoient mon appartement. Je n'eus que le temps

de me dérober par un souterain inconnu qui me fit gagner la campagne ; je changeai d'habit avec un mendiant ; j'allai me cacher au milieu des bois. Bientôt, malgré tous les périls, ma tendre amitié pour ma sœur me ramena dans la ville : j'entendis un crieur public promettre mille pieces d'or à quiconque apporteroit ma tête ; & je fus instruit que Balkis, répudiée par le roi, venoit d'être conduite hors de ses états. Déguisé sous ces haillons, je suivis de loin la trace de ma sœur ; j'errai de désert en désert, ne marchant que la nuit, me cachant le jour, n'osant passer dans les villages que pour y demander l'aumône. Helas ! on me l'a refusée à la porte de ma propre maison ; j'ai baigné des pleurs de la faim les degrés de mon ancienne demeure ; j'ai pensé mourir de misere devant l'asyle que jadis j'avois si souvent ouvert au malheur. Enfin, à force de fatigue, après avoir cent fois bravé

la mort, après avoir vuidé jusqu'à la derniere goutte le calice de l'ignominie, je suis sorti du royaume de Tipra : mais je n'ai point retrouvé Balkis. Je sens que je ne puis vivre loin d'elle ; &, sans vous, un coup de poignard alloit me délivrer de tant de maux. Pensez-vous toujours qu'ils soient mérités ?

Oui, répondit la fourmi. Pourquoi croyois-tu ce fakir qui te louoit sur tes talens ? Pourquoi mener ta sœur devant le roi ? Pourquoi accepter la la place de visir ? Si je voulois, je pourrois bien te dire d'autres pourquoi. Tu ne savois donc pas, ami, qu'il n'est qu'un seul bien dans ce monde, l'obscurité ; l'obscurité, ce bienfait de Dieu que Brama n'accorda qu'à ses favoris ; l'obscurité, la source du repos, l'origine de toutes les félicités : tu la possédois, insensé ; & tu t'es donné des soins pour perdre ce trésor céleste ! tu t'es tourmenté

pour fournir à la fortune les moyens de te tourmenter !

Je n'étois pas né, il s'en falloit bien, avec tous les avantages que tu reçus de la nature. J'étois le fils aîné du roi de Baghnagour, je devois lui succéder à l'empire ; &, sans un brame de mes amis, je n'aurois pas évité ce malheur. Ce brame, nommé Dabchelim, m'apprit de bonne heure la sagesse ; étude qu'on croit difficile, longue, pénible, compliquée, & qui ne consiste que dans deux maximes, *ne faire aucun mal*, *& cacher sa vie.*

Dès l'âge de dix-sept ans, mon rang, ma grandeur, & ce trône qui me menaçoit de si près, étoient les objets de mon aversion. Je commençois à connoître les hommes ; je venois de voir mon pays déchiré par une guerre civile la plus sanglante, la plus terrible qu'on eût encore

encore vue sur les bords du Gange. Le motif de cette guerre affreuse n'étoit autre chose que le privilege qu'avoit une certaine caste de porter des bonnets pointus. Les autres castes avoient exigé que tout le monde portât des bonnets ronds ; & ces insensés furieux brûloient les moissons, les villages, massacroient leurs peres, leurs freres, les uns pour garder ces bonnets, qui jamais ne les avoient guéris d'un mal de tête, les autres pour leur arracher une coëffure dont ils se moquoient tout haut, & qu'ils envioient en secret.

Tant d'atrocité dans l'orgueil, tant de perversité dans la sottise, m'inspirerent pour les humains non pas tout le mépris qu'ils méritent, mais la pitié d'humiliation que doit ressentir un de leurs semblables. Je résolus de m'enfuir, d'aller me cacher aux extrêmités du monde pour échapper au malheur de vivre avec des fous

si méchans. Mon pere mourut ; & ce même jour, laissant un écrit authentique par lequel je cédois à mon frere & ma couronne & mes droits, je partis avec Dabchelim, & nous vînmes nous fixer tous deux dans cette forêt solitaire, plus mystérieuse que tu ne penses.

Ici nous bâtîmes une cabane ; nous réunîmes dans un jardin les arbres qui devoient nous nourrir ; nous cultivâmes la terre ; & nos tranquilles jours ne furent remplis que par la vertu, le travail, l'amitié. Ici nous vécûmes cent ans sans affliction, sans maladie, libres de craintes, d'espérances vaines, oubliés, ignorés du monde, jouissant pour nous & par nous de ce repos, le premier des biens ; de cette paix délicieuse que les pauvres humains ne peuvent comprendre ; de cette douce & vive amitié qui s'augmente par la solitude, qui remplace tout ce qu'on n'a point,

s'embellit de tous les plaisirs qu'elle partage, & de tous ceux encore dont elle tient lieu. Oh ! que nous fûmes heureux ! Le siecle entier que dura notre vie ne nous sembla qu'un court moment. Nos longues barbes blanches nous avertissoient que nous touchions au terme de notre carriere ; & nos cœurs, notre esprit, n'avoient point vieilli, lorsque Brama, pour mettre le comble à notre félicité, nous apparut pendant notre sommeil : Enfans d'Adimo, nous dit-il, vous avez connu les vrais biens ; il est temps que votre ame pure se dégage de la dépouille qu'elle a si long-temps habitée ; il est temps qu'elle anime une autre poussiere, & qu'elle commence les métamorphoses auxquelles Visnou la soumise. Mais vous ne vous quitterez point, vous changerez de place & non de mœurs. Revivez pour être toujours heureux, pour vous aimer, travailler, vous cacher.

A ces mots, il disparut ; &, m'éveillant aussi-tôt, je me trouvai sous une touffe de thym, à côté de mon ami, devenu fourmi comme moi. Charmés de notre sort nouveau, nous regardâmes comme une récompense de conserver nos sentimens, nos goûts, & de recommencer la vie en tenant encore moins de place au monde. Nous nous creusâmes notre maison sous cette touffe de thym ; nous parcourûmes les environs de notre nouvelle demeure, & nous apprîmes que tous les animaux de cette forêt avoient été des mortels comme nous. Mais heureux ou malheureux, punis ou récompensés, suivant le bien ou le mal qu'ils ont fait, les méchans, devenus reptiles, ne se nourrissent que de leur venin ; les avares, changés en mulots, périssent de faim sur leurs provisions ; les envieux, transformés en guêpes, expirent au pied d'un rayon de miel ;

les conquérans, les princes guerriers, tous ces amans de la gloire qui remplirent la terre de deuil & de peur, sont devenus de chevreuils timides, livrés eux-mêmes à la peur, & condamnés à périr autant de fois sous la griffe des léopards qu'ils ont fait jadis périr de soldats; tandis que les bons rois changés en abeilles, les époux fideles en colombes, les hommes vertueux en oiseaux divers, travaillent, aiment & chantent, comme ils faisoient autrefois.

Tels sont les habitans de ce bois, nommé le bois des métamorphoses. Il y a quarante ans que j'y suis fourmi avec mon cher Dabchelim. Nous nous suffisons l'un à l'autre; &, parmi les animaux de la forêt, nous n'avons voulu contracter amitié qu'avec un vieux lion appellé Darud. Cette liaison sembla t'étonner: c'est que tu ne sais pas, ami, que lorsque l'ame est dégagée de son enveloppe

humaine ; elle n'est plus susceptible d'orgueil, elle ne trouve plus de différence entre la matiere animée d'une façon ou d'une autre ; un lion & une fourmi deviennent égaux pour elle comme ils le sont pour brama. Ce digne & brave lion, que nous voyons presque tous les jours, fut jadis un simple soldat, qui combattit soixante ans pour le salut de sa patrie, qui fut soixante ans vertueux, incorruptible, vaillant, & toujours oublié de ses rois. Les hommes l'ont laissé mourir soldat ; Brama l'a fait lion. C'est lui qui mange quelquefois les conquérans, les chefs de parti, les perturbateurs du repos des peuples, devenus aujourd'hui chevreuils ; c'est lui qui venge les humains après les avoir défendus.

Le bon Darud est venu nous voir ce matin ; j'ai laissé Dabchelim avec lui. J'ai quitté notre maison malgré l'avis de mon frere, qui vainement

m'a représenté que, les feuilles étant mouillées, il pourroit m'arriver quelque accident. Je ne l'ai pas cru : je suis arrivé jusqu'à ce rosier sauvage, j'ai voulu monter sur une de ses roses, dont une feuille chargée de pluie est tombée à terre avec moi. Sans ton secours elle m'écrasoit. Ainsi tu vois encore, Zulbar, que je m'étois attiré ce malheur pour avoir oublié la maxime du sage : *Pendant l'orage & long-temps après ne quitte pas le sein de ton ami.*

Si tu veux devenir le nôtre, si tes malheurs, comme je le crois, t'ont dégoûté des funestes biens que les insensés envient, je t'offre de bon cœur la chaumiere que Dabchelim & moi nous avions construite. Là, tu couleras doucement tes jours ; tu seras paisible, ignoré ; tu pourras même te trouver heureux, en te pénétrant bien de cette vérité que je tiens de Dabchelim : *Il vaut mieux*

se taire que de parler, il vaut mieux être assis que debout, il vaut mieux dormir que veiller; & le souverain bien, c'est la mort.

LA fourmi se tut ; & Zulbar, encore plus touché que surpris de son discours, accepta son offre avec reconnoissance. L'espoir de finir sa vie dans un asyle ignoré remplissoit son ame de joie ; mais le souvenir de Balkis mêloit cette joie d'amertume. Il se mit en marche, guidé par la fourmi, pour aller retrouver Dabchelim, lorsqu'après avoir fait quelques pas, ils entendirent des rugissemens qui d'abord troublerent Zulbar, & le forcerent de s'arrêter. Né t'effraie pas, lui dit la fourmi ; c'est notre ami Darud qui fait quelque justice. Bientôt ils arriverent à la touffe de thym où les deux amis demeuroient ; & le premier objet

qu'apperçut Zulbar fut une femme évanouie, aux pieds de laquelle un énorme lion tenoit dans ses griffes sanglantes le corps d'un homme déchiré. Zulbar recule en jettant un cri ; mais presque aussi-tôt il se précipite ; &, sa joie dissipant sa frayeur, il court embrasser Balkis. C'étoit elle, c'étoit sa sœur, qui, conduite sur la frontiere de Tipra, avoit été suivie par l'ingrat fakir que Zulbar fit venir à la cour, & qui, depuis long-temps, brûloit pour elle. Seule, sans secours, au milieu des bois, rejointe par cet infâme, elle alloit devenir la victime de sa brutalité, lorsque le lion Darud, accourant tout-à-coup à ses cris, avoit partagé le fakir en deux morceaux, &, se couchant aux pieds de Balkis, attendoit avec inquiétude qu'elle eût repris l'usage de ses sens.

Les soins, les efforts, la voix de Zulbar, la rendirent bientôt à la vie. Elle ouvrit les yeux, reconnut son

frere ; &, se jettant dans ses bras, elle le serra long-temps sur son cœur. De là, retournant au lion qui les regardoit d'un œil attendri, tous deux, se pressant autour de son cou, baignerent sa longue criniere des pleurs de la reconnoissance, tandis que les deux fourmis, émues de ce doux spectacle, partageoient leurs sentimens, & jouissoient de leur bonheur.

Dabchelim & le vieux Darud apprirent de la premiere fourmi les aventures de Zulbar, & lui promirent, ainsi que le prince de Baghnadour, une éternelle amitié. Le frere & la sœur furent conduits par eux dans la cabane qu'ils devoient habiter. Darud s'établit à la porte. Dabchelim & son ami se fixerent dans le jardin. Zulbar & sa chere Balkis, entourés enfin d'êtres raisonnables, convinrent que, pour être heureux, il ne faut que des amis bien sûrs & un asyle bien caché.

FIN.

CAMIRÉ,

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Je reprochois un jour à un Espagnol nouvellement arrivé de Buenos-Ayres les affreuses cruautés exercées par ses compatriotes dans leurs premieres conquêtes en Amérique; je rappellois, en frémissant, les crimes dont fut tâchée la gloire des Cortez, des Pizarre, de plusieurs autres héros, qui, d'ailleurs, ont surpassé peut-être, par leurs talens, par leur courage, tout ce qu'on admire dans l'antiquité: je m'affligeois de ce qu'une époque aussi belle, aussi glorieuse, de l'histoire d'Espagne fût écrite dans ses annales sur des pages teintes de sang.

Mon Espagnol m'écoutoit avec une patiente politesse. Quelques larmes vinrent dans ses yeux lorsque je prononçai le nom de Las Casas. C'est notre Fénélon, me dit-il, il n'a pas fait Télémaque, mais il a parcouru les deux Amériques pour sauver quelques Indiens; il a traversé les mers pour venir défendre leur cause au conseil de Charles-Quint, comme votre archevêque de Cambray défendit celle des protestans, que vous massacriez aussi dans vos montagnes des Cévennes. Vous étiez encore des persécuteurs à la fin du regne de Louis XIV. Et qu'étions-nous, qu'étoit l'Europe dans ce seizieme siecle, mémorable à jamais par nos grandes découvertes, par les beaux arts de l'Italie, par les nouvelles sectes de l'Allemagne, par les crimes de tous les pays? Les Portugais, nos voisins, égorgeoient les peuples vaincus sur la côte du Malabar, sur les rives de Ceïlan,

Ceïlan, dans la presqu'isle de Malaca. Les Hollandais, qui les ont chassés, n'ont pas été moins cruels. En Suede, le Néron du Nord & l'archevêque d'Upsal (1) assassinoient les sénateurs & les citoyens de Stockholm. A Londres, les bûchers étoient allumés pour les luthériens, pour les catholiques, & l'on dressoit déjà l'échafaud où devoit se verser le sang de quatre reines d'Angleterre. (2). A Paris..... vous vous souvenez sans doute du nom des Guises, & de l'horrible nuit du 24 août 1572. Je n'en dirai pas plus. Ne nous reprochons rien : nous fûmes tous des barbares. Laissons à l'histoire le triste emploi de conserver la mémoire des crimes de nos ayeux ; ne nous rappellons, s'il se peut, que leurs bonnes actions ; & parlons-en souvent

(1) Christiern II & Troll.

(2) Anne de Foulen, Catherine Howard, Jeanne Gray, Marie Stuard.

pour les imiter. Vous venez de me répéter les affreux détails de la conquête du Pérou ; je ne les savois que trop bien ; permettez-moi de vous raconter, à mon tour, comment nous avons acquis le Paraguay. Ce récit sera moins pénible ; & peut-être vous apprendra-t-il quelques circonstances particulieres que les historiens n'ont pas rapportées.

Ne sachant trop que répondre à ce discours, je pris le parti d'écouter. L'Espagnol continua dans ces termes:

Vous connoissez, par les voyageurs, cette vaste & belle contrée située entre le Chili, le Pérou & le Brésil. Les mines d'or & d'argent qu'elle renferme sont les moindres de ses trésors. Le plus doux des climats, la plus fertile des terres, de superbes fleuves, d'immenses forêts, les

productions de l'Europe réunies à celles de l'Amérique, l'abondance de tous les fruits, de tous les animaux utiles, font jouir presque sans culture l'habitant du Paraguay des bienfaits que la nature a partagés au reste du monde. Sébastien Cabot y pénétra le premier, en 1526, en remontant la riviere qu'il appella *rio de la Plata*. Les lingots d'argent que vinrent offrir aux Espagnols les naturels du pays, attirerent bientôt d'autres navigateurs. On bâtit Buenos-Ayres ; on construisit quelques forts dans l'intérieur du pays ; & l'on s'établit enfin à l'Assomption sur le fleuve du Paraguay.

Les indigenes, à la vue de nos soldats, avoient abandonné la contrée. Les Guaranis sur-tout, peuple nombreux & puissant, s'étoient retirés dans des montagnes inaccessibles, dont les chemins nous étoient absolument inconnus. Plusieurs détachemens avoient tenté d'y pénétrer ; mais

nos guerriers périrent de faim, ou par les fleches des sauvages. Toute communication étoit fermée entre les Espagnols & les Guaranis. Les terres demeuroient incultes; & la Colonie, réduite à tirer ses secours de l'Europe, ne pouvoit pas prospérer.

Elle étoit dans ce triste état, au commencement du dix-septieme siecle, lorsque don Fernan Pedreras y fut envoyé comme gouverneur. Son caractere n'étoit pas propre à rappeller les Guaranis. Pedreras, fier & despote, vouloit que tout pliât sous ses loix. Jaloux de son autorité, pressé sur-tout du desir d'augmenter sa fortune, l'avarice & l'orgueil remplissoient son cœur. Il fut bientôt haï des Colons; & le peu d'Indiens qu'on voyoit encore venir apporter des vivres ne tarderent pas à disparoître pour aller rejoindre les Guaranis.

Parmi les derniers missionnaires

arrivés à Buenos-Ayres se trouvoit un vieux jésuite, nommé le pere Maldonado. Jamais il ne fut un plus digne prêtre; jamais la parole d'un Dieu de bonté ne fut annoncée par une bouche plus pure. Ce n'étoient ni l'ambition, ni les remords, qui l'avoient conduit dans le cloître; Maldonado, pieux dès l'enfance, né avec une ame douce, qui n'étoit ardente que pour le bien, qui n'avoit besoin que de la paix & de la vertu, s'étoit fait jésuite à dix-huit ans, pour jouir de l'une & pour conserver l'autre. Depuis ce moment, sa vie entiere s'étoit écoulée à soulager l'humanité, à chercher les malheureux, comme un cœur aimant cherche des amis. Riche d'un patrimoine considérable dont sa famille lui laissa la disposition, il l'avoit dissipé peu-à-peu en le partageant aux infortunés; il avoit vieilli en donnant; &, lorsqu'à sa soixantieme année il s'apperçut qu'il n'avoit plus rien, il demanda d'être

envoyé dans l'Amérique : Je ne peux plus donner, disoit-il ; quittons un pays où je vois des pauvres ; au Pérou tout le monde a de l'or, & l'évangile manque aux Indiens ; je vais leur porter l'évangile, c'est encore un beau trésor que je vais répandre.

En arrivant à l'Assomption, le pere Maldonado fut surpris de ne trouver, au lieu des Indiens qu'il venoit convertir, que des chrétiens qu'il falloit consoler. Son zele n'en fut que plus vif. Il s'empressa de visiter les Colons; il sut gagner leur confiance, écouta leurs plaintes, soulagea leurs peines, & devint leur avocat auprès de l'inflexible gouverneur. Le bon jésuite étoit béni de tous, respecté même de Pedreras, qui, depuis son arrivée, commençoit à se montrer plus doux : car c'est le propre de la vertu, & peut-être sa récompense, de rendre meilleur tout ce qui l'approche.

Un jour que Maldonado se promenoit seul, assez loin de la ville, en suivant les bords du fleuve, il entendit des cris, des sanglots, & distingua sur le rivage un enfant nud qui s'agitoit auprès d'un homme couché sur la terre. Maldonado court à cet enfant : il étoit âgé de douze ou treize ans, son visage étoit baigné de larmes ; il embrassoit en gémissant, il soulevoit de ses foibles mains, il cherchoit à réchauffer par ses baisers le corps immobile d'un homme de trente à quarante ans, nud comme l'enfant, souillé de limon, les cheveux mouillés, en désordre, & portant sur son visage pâle les marques d'une longue fatigue, & d'une pénible mort.

Dès que l'enfant apperçut le jésuite, il vint droit à lui, se mit à genoux, embrassa ceux de Maldonado, & les serrant avec force, le regardant avec des yeux où se peignoient la piété,

l'amour & le désespoir, il lui dit quelques paroles entre-coupées, que le jésuite ne comprit point, parce qu'il ignoroit sa langue, mais qui n'attendrirent pas moins le bon pere. Il releve aussi-tôt l'enfant, se laisse entraîner par lui vers ce cadavre, qu'il examine, qu'il touche, & qu'il trouve déjà glacé. Le malheureux enfant contemploit le jésuite, étoit attentif à ses mouvemens, continuoit à lui parler dans sa langue : mais, jugeant par les tristes regards, par les signes de Maldonado, que toute espérance étoit perdue, il se jette sur le corps mort, le baise mille fois, s'arrache les cheveux, &, se relevant tout-à-coup, il prend sa course pour aller se précipiter dans le fleuve.

Malgré son âge, Maldonado, plus prompt & plus fort que l'enfant, l'arrête, le retient dans ses bras. Il oublie que le jeune sauvage ne peut l'entendre, & cherche à le calmer

par de consolantes paroles. Comme il pleuroit en parlant, l'enfant le comprenoit bien; il lui rendoit ses caresses, il lui montroit toujours ce cadavre, en prononçant le nom d'Alcaïpa; il lui montroit le fleuve en prononçant le nom de Guacolde; il mettoit la main sur son cœur, en s'inclinant sur Alcaïpa; puis il tendoit les bras vers la riviere, en répétant plusieurs fois Guacolde. Maldonado, qui s'efforçoit de le pénétrer, entendit bien que le sauvage mort étoit son pere, & qu'il s'appelloit Alcaïpa; mais il ne pouvoit comprendre pourquoi l'enfant tendoit toujours les bras vers le fleuve, en appellant Guacolde.

Après plusieurs heures d'inutiles efforts pour engager l'enfant à le suivre à la ville, Maldonado, qui ne vouloit pas le quitter, vit heureusement passer un soldat, & le chargea d'aller à l'Assomption chercher du secours. Le soldat ramena bientôt le

chirurgien de l'hôpital, qui, examinant de nouveau le cadavre, confirma au jésuite qu'il étoit mort. A la priere de Maldonado, le chirurgien & le soldat creuserent une fosse dans le sable où ils déposerent le corps, tandis que le bon pere tenoit l'enfant qui redoubloit ses pleurs & ses cris.

Maldonado parvint enfin à conduire chez lui le jeune sauvage. Il lui prodigua les plus douces caresses, lui présenta des alimens, lui fit prendre avec peine un peu de nourriture. L'enfant paroissoit sensible à la bonté de Maldonado; il se levoit souvent pour venir lui baiser les mains, le regardoit avec douleur, & recommençoit à pleurer. Il passa la nuit sans dormir. Dès que l'aurore parut, il fit entendre par ses signes qu'il desiroit de s'en aller. Maldonado sortit avec lui. L'enfant tourna ses pas vers l'endroit où l'on avoit enterré son pere. En arrivant

il se mit à genoux sur la fosse, la baisa plusieurs fois, y resta longtemps prosterné. Ensuite il alla se mettre à genoux au bord du fleuve, y fit les mêmes cérémonies, & revenant auprès du jésuite, il leva les yeux au ciel, prononça tristement les noms d'Alcaïpa & de Guacolde, fit signe de la tête qu'ils n'existoient plus, & se jetta dans les bras de Maldonado, comme pour lui faire comprendre qu'ayant tout perdu sur la terre, c'étoit à lui qu'il se donnoit.

L'enfant sauvage fut bientôt attaché par les soins compatissans du bon pere : aussi doux que reconnoissant, il aimoit à lui obéir, il cherchoit à deviner tout ce qui pouvoit lui plaire, & le faisoit aussi-tôt. Il consentit à porter des vêtemens ; il s'accoutuma, sans beaucoup de peine, à des usages qu'il ne comprenoit point, & qui souvent lui répugnoient. Mais un signe de son

bienfaiteur lui rendoit tout facile. Né avec un esprit vif, avec une admirable mémoire, il apprit en peu de temps assez d'espagnol pour entendre le jésuite & pour en être entendu. Le premier mot qu'il retint & qui le frappa le plus quand il en connut la signification, fut celui de *mon pere*, que tout le monde disoit en parlant à Maldonado : O mon pere', lui dit-il, je n'espérois plus prononcer ce nom ; mais je te dois ce bonheur ; & je vois bien que tu es le meilleur des hommes, puisque tous les hommes t'appellent leur pere.

Ce fut alors que, pouvant répondre aux questions du bon jésuite, il l'instruisit de sa naissance & de son malheur ; ce fut sur la tombe même de celui qu'il pleuroit toujours que le jeune sauvage lui fit ce récit.

JE m'appelle Camiré, dit-il ; je suis

suis de la nation des Guaranis, que tes freres les Espagnols ont chassée de ces belles plaines, & qui habite à présent les bois, derriere ces montagnes bleues. J'étois l'unique enfant d'Alcaïpa & de Guacolde. Ils s'étoient aimés toute leur vie; depuis ma naissance ils ne vivoient que pour m'aimer. Quand mon pere me menoit à la chasse, ma mere venoit avec nous; quand ma mere me retenoit, mon pere n'alloit point à la chasse. Je passois les jours auprès d'eux, je passois les nuits dans leurs bras. Si j'étois content, ils étoient heureux, & notre cabane retentissoit de leurs chants; si je souffrois; ils sentoient mon mal, & tous les deux jettoient des cris; si je dormois, ils me regardoient, & mon sommeil les reposoit.

Une nation de Brasiliens, que tes freres ont apparemment chassée, est venue nous attaquer dans nos forêts.

Nous avons donné la bataille ; les Brasiliens l'ont gagnée. Mon pere & ma mere, obligés de fuir, ont fait à la hâte un canot d'écorce, dans lequel nous avons placé tout ce que nous possédions, deux hamacs, un filet, deux arcs ; & nous nous sommes embarqués sur le grand fleuve, sans savoir où nous arrêter, car les Brasiliens étoient derriere nous, & nous tremblions d'avancer vers tes freres.

Le fleuve étoit débordé ; il rouloit avec lui de grands arbres. Notre canot se renversa. Mon pere, me soutenant d'une main, se mit à nager de l'autre. Ma mere, malade depuis long-temps, avoit de la peine à nager, & cependant me soutenoit aussi. La fatigue épuisa bientôt les forces de ma mere & les miennes. Alcaïpa, qui s'en apperçut, nous plaça tous deux sur son dos, & nagea pendant plusieurs heures sans

pouvoir jamais aborder, à cause des rocs qui bordoient la rive. La rapidité du courant l'emportoit; il se sentoit affoiblir & ne nous le disoit pas: nous étions nous-mêmes incapables de nous soutenir sur les eaux. Enfin, parvenu dans cette plaine où le fleuve élargi forme une mer, mon pere s'écria: Nous allons périr, ma chere Guacolde; je ne puis gagner le bord avec mon double fardeau. S'il te restoit assez de force pour me suivre quelques momens, peut-être..... Il n'acheve pas; ma mere le quitte, s'enfonce, & disparoît en criant: Sauve notre fils! je meurs trop heureuse.

Je voulus me jetter après ma mere; mais Alcaïpa d'une main me retenoit les deux bras. Il fait un effort, traverse l'immense largeur du fleuve, arrive à terre, me pose sur le sable, m'embrasse, & tombe mort à mes pieds.

Tu arrivas bientôt après, tu sais le reste, mon pere.

Le jésuite l'écoutoit en sanglottant. Il n'essaya point de consoler le jeune sauvage ; il ne l'engagea point à modérer sa douleur, à tarir des larmes si justes, mais il y mêla les siennes ; & Camiré, touché de ces pleurs, cessa d'en répandre pour les essuyer.

La bonté paternelle de Maldonado gagna de plus en plus le cœur du sensible Camiré. Il s'instruisit à son école ; il apprit à lire, à écrire, avec une étonnante facilité. Le pieux missionnaire lui parla de la religion ; il la lui peignit comme il la sentoit. Son éloquence, qu'il puisoit dans son ame, toucha bientôt l'ame de son éleve. Il crut aisément ce que disoit

le bon pere, parce qu'il le voyoit pratiquer ce qu'il disoit : il le suivoit à l'hôpital, chez les pauvres, chez les malheureux, lorsqu'assis auprès d'un malade Maldonado calmoit ses douleurs par ses consolans discours, lorsqu'il partageoit avec les indigens jusqu'à son frugal repas, jusqu'aux vêtemens qu'il portoit ; & quand le jeune sauvage admiroit tant de charité : Mon fils, lui disoit le jésuite, je n'en fais pas encore assez : mon Dieu est le Dieu des pauvres, des orphelins, des affligés ; voilà ses enfans de prédilection ; voilà ceux qu'il faut secourir, si nous voulons plaire à leur pere.

Épris de ces divins préceptes, brûlant d'imiter de si doux exemples, Camiré demanda le baptême. Cette demande remplit de joie le bon missionnaire : il courut en instruire le gouverneur. Cette cérémonie fut une fête. Pedreras voulut tenir sur

les fonts l'Américain converti ; tous les Espagnols s'empresserent de le combler de présens ; & le jésuite ne s'occupa plus que d'assurer une fortune indépendante à son nouveau prosélyte.

Le crédit, la considération, dont Maldonado jouissoit dans la colonie & même en Espagne, lui donnoient des moyens faciles de procurer à Camiré les pieces qu'il eût desirées. Camiré venoit d'avoir seize ans ; son éducation étoit achevée ; & l'éleve de Maldonado, plus instruit que la plupart des colons, savoit le latin, les mathématiques, avoit lu les historiens, les poëtes, les bons ouvrages espagnols. Son esprit juste & pénétrant avoit profité de ses lectures : il aimoit les livres, il les jugeoit bien ; & souvent il en recueilloit plus de véritable philosophie que l'auteur lui-même n'en avoit mis. Maldonado, qu'il étonnoit par son bon sens,

lui parla sérieusement de la nécessité de prendre un état pour parvenir à faire sa fortune : il lui proposa l'étude des loix, le service, ou le commerce, en s'en rapportant à son choix avec son indulgence accoutumée. Camiré lui répondit :

La seule erreur que je trouve en toi, mon pere, c'est de croire que cette fortune dont tu me parles si souvent soit nécessaire à mon bonheur. Je conçois bien, d'après ce que j'ai lu, d'après ce que tu m'as dit de ton Europe, où tout ce que la nature donne n'appartient qu'à une petite partie de ses habitans, où les pauvres sont condamnés à servir les riches pour avoir le droit de respirer l'air & de se nourrir des fruits de la terre; je conçois, dis-je, que, dans ce pays, on emploie tous les moyens, justes ou injustes, pour sortir de la grande classe de ceux qui n'ont rien, afin d'être du petit nombre de ceux

qui ont tout. Mais regarde où nous sommes, mon pere ; regarde ces vastes plaines où le maïs, le manioc, les patates, les ananas, une foule de plantes salubres croissent à nos yeux, presque sans culture ; regarde ces forêts immenses, pleines de cocos, de limons, de grenadilles, de cédras, & d'autres fruits délicieux, que la nature produit avec moins de peine que vous n'en avez à retenir leurs noms : tout cela m'appartient, je peux en jouir ; & la population du Paraguay ne sera de long-temps assez grande pour que les hommes, se partageant ces vastes contrées, assignent un maître à chaque terrain, & déshéritent de la nature ceux qui viendront après eux.

Quant à ce métier que tu appelles, je ne sais pas pourquoi, *un état*, & que tu veux que je choisisse, je t'avouerai franchement qu'aucun de ceux dont tu m'as parlé ne me plaît.

Je n'aime point vos loix, que je trouve insuffisantes, incertaines, souvent même contradictoires. De tout ce que tu m'as fait lire, c'est ce qui m'a le plus ennuyé; & comme l'on apprend mal ce qui ennuie, je ne veux ni les apprendre, ni passer, ainsi que tant d'autres, pour les savoir. La guerre me fait horreur. J'admire & chéris l'homme courageux qui, si l'on vient attaquer sa femme, ses enfans, sa patrie, s'arme aussitôt, s'expose à la mort pour le salut de ses freres : cet homme-là n'est point un homme de guerre, comme on les appelle fort mal-à-propos dans ton pays; c'est un homme de paix & de justice, car il combat pour l'une & pour l'autre. Mais que moi, né Guarani, j'aille engager ma vie, vendre mon sang au roi d'Espagne, pour ravager des terres ou tuer des hommes à sa volonté ! non, mon pere, la religion que tu m'enseignas me le défend; & je suis encore à

comprendre comment tes Espagnols accordent ce métier avec leur devoir de chrétien.

Le commerce me plaisoit d'abord; je trouvois charitable & beau de traverser les mers, de consumer sa vie dans les travaux, dans les dangers, pour porter aux nations éloignées les secours dont elles ont besoin, pour partager à la grande famille des hommes tous les bienfaits du pere commun. Mais j'ai découvert, en observant mieux, quel étoit le but de cette charité. J'ai vu que les plus honnêtes négocians ne se faisoient pas de scrupule de porter aux sauvages des armes meurtrieres, de les enivrer de liqueurs fortes pour conclure des marchés plus avantageux. Enfin, je les ai vus amener ici des Africains qu'ils exposoient sur la place comme des bêtes de somme. Vendre des hommes, mon pere! cela s'appelle

le commerce ? Mon ami, je ne serai point commerçant.

Laissez-moi donc rester ce que je suis. Tu as beau sourire & me faire entendre avec ta douceur polie que je ne suis rien ; moi, je t'assure que je suis quelque chose ; & quelque chose d'assez bon, d'assez heureux, grace à toi. Je jouis de la santé, du repos de la conscience ; je serois prêt, à tous les instans, à paroître devant le Dieu de justice, & je n'aurois à m'occuper que du chagrin de te quitter. Va, mon père, c'est un bel état que l'innocence ! permets que je n'en aie pas d'autre. Je ne manque de rien près de toi : si j'avois le malheur de te perdre, je retournerois dans mes bois, où nos arbres suffiroient bien pour soutenir mon existence, où ta mémoire suffiroit mieux pour entretenir ma vertu. Laisse-moi donc jouir en paix du bonheur que tu me procures. Nous

avons lu beaucoup de gros livres sur ce que les hommes ont nommé le bonheur ; moi, j'en ferois un petit traité qui se réduiroit à deux lignes : Conserver son ame pure, & savoir renoncer aux choses dont on ne se soucie guere.

Maldonado ne trouvoit rien à répondre à son jeune philosophe. Il convenoit que le disciple avoit surpassé le maître, & demandoit, en riant, à Camiré qu'il voulût bien l'instruire à son tour. Mais bientôt cette sagesse devoit être mise à l'épreuve.

Depuis quelques mois, un vaisseau de Cadix avoit amené d'Espagne une jeune niece du gouverneur de l'Assomption, que son pere don Manuel, frere cadet de Pedreras, avoit laissée orpheline & sans fortune. Les parens de don Manuel n'avoient rien trouvé de mieux, pour

pour se débarrasser d'une fille pauvre, que de l'envoyer en Amérique à son oncle qui passoit pour riche. Pedreras reçut cette niece avec plus de surprise que de joie. Il fut tenté d'abord de la renvoyer en Espagne ; les représentations de Maldonado l'en empêcherent. Il se contenta d'adresser de vifs reproches à ceux qui lui donnoient de si grands embarras, & consentit, par un effort d'humanité, à souffrir dans sa maison l'unique fille de son frere.

On juge bien que la jeune niece ne vivoit pas heureuse chez Pedreras ; elle savoit, elle voyoit que sa présence étoit un fardeau. Tremblante d'irriter son oncle, certaine de lui déplaire, elle portoit une attention continuelle à ses actions, à ses discours, & croyoit avoir beaucoup fait quand on ne la trouvoit qu'importune. Elle avoit à peine seize ans, & s'appelloit Angéline ; elle étoit

digne de ce nom par sa beauté, par sa douceur, sa grace, son esprit aimable, sur-tout par un cœur au-dessus de sa grace & de son esprit. On ne pouvoit la voir sans l'aimer ; quand on l'aimoit, on pouvoit le lui dire : la vanité n'approchoit point de cette ame pure ; & le sentiment qu'elle inspiroit tenoit tant d'elle, qu'il devenoit une vertu pour celui qui l'éprouvoit.

Angéline cherchoit souvent la solitude & la campagne. Profitant de la liberté dont on jouit dans les Colonies, elle sortoit chaque soir, suivie d'un seul domestique, pour aller contempler la nature, respirer le parfum des fleurs, écouter le chant des oiseaux, admirer le soleil couchant. C'étoient ses uniques plaisirs ; ils suffisoient à son ame douce, ingénue, tendre, paisible, toujours prompte à sentir le bien, toujours lente à desirer le mieux.

Elle avoit souvent remarqué, dans ses promenades champêtres, un jeune homme qui, aux mêmes heures, ne manquoit pas de se rendre au même endroit, se mettoit à genoux, y restoit long-temps, & regagnoit ensuite la ville. Angéline, peu curieuse, avoit évité sa rencontre; mais, un soir qu'elle rentroit plus tard que de coutume, & qu'elle passoit près de cet endroit, un monstrueux serpent de l'espece appellée *chasseurs*, si commune au Paraguay, éleve tout-à-coup sa tête au-dessus des plus grandes herbes, & s'élance vers Angéline, en poussant d'affreux sifflemens. Angéline jette des cris; son domestique effrayé prend la fuite; la jeune Espagnole fuyoit elle-même: mais le serpent la poursuit, gagne du terrain, va l'atteindre, lorsque Camiré se présente portant à la main un de ces lacets dont les Péruviens

se servent avec tant d'adresse (1). Il jette le nœud coulant à la tête du reptile, &, fuyant d'une vîtesse extrême, il traîne après lui le monstre étranglé.

Angéline étoit évanouie. Camiré la secourt, rappelle ses sens, soutient sa marche défaillante jusqu'à la maison de son oncle, reçoit en rougissant ses actions de graces, & la quitte avec un trouble qu'il n'avoit pas encore connu.

Camiré courut auprès de Maldonado lui raconter ce qui s'étoit passé. La joie qu'en ressentit le bon pere, l'intérêt qu'il prenoit au sort d'Angéline, tout ce qu'il dit de ses vertus, de ses qualités aimables, augmente-

(1) Les Péruviens nommés Guazes étranglent, avec ces lacs de cuir, des tigres & des taureaux. (*Histoire des Voyages*, tome XII.)

rent le trouble que sentoit Camiré. Il écoutoit, distrait & rêveur ; il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, il fut le premier à demander au jésuite, avec une espece d'embarras, s'il ne seroit pas convenable d'aller tous deux chez le gouverneur savoir des nouvelles de sa niece. Maldonado s'y disposoit ; ils s'y rendirent aussitôt. Pedreras les reçut avec une politesse reconnoissante, les rassura sur la santé d'Angéline, & les retint toute la journée. Là, le jeune Guarani revit la belle Espagnole, eut la liberté de l'entretenir, & respira par tous les sens le brûlant amour qui le consumoit.

L'histoire d'Alcaïpa, les éloges que le bon jésuite se plaisoit à donner à son fils, furent le sujet de la conversation. Angéline attentive baissoit la vue, une couleur plus vive brilloit sur ses joues, un mouvement secret faisoit battre son cœur.

Elle comprit, par le récit de Maldonado, pourquoi Camiré venoit si souvent se mettre à genoux près du fleuve. Cette piété, cet amour filial, doublerent sa reconnoissance pour son aimable libérateur. Elle étoit bien aise que ce fût lui qui l'eût délivrée d'un si grand danger; elle se trouvoit heureuse d'être obligée d'aimer ce jeune homme : mais elle étoit embarrassée d'oser lever les yeux sur lui.

Peu de temps, peu de visites, suffirent aux jeunes amans pour se faire entendre tout ce qu'ils sentoient, pour s'assurer, sans se le dire, que leur amour étoit partagé. Angéline garda le secret que ses yeux avoient trahi; mais le sincere Guarani confia tout au jésuite. Il lui peignit en traits de feu la passion qui remplissoit son ame, lui répéta mille fois que la mort seule pouvoit l'éteindre, qu'il étoit prêt à tout

entreprendre pour mériter la main d'Angéline ; & finit par lui demander ses secours pour parvenir à ce bonheur.

Maldonado l'écoutoit tristement : O mon fils, lui dit-il, que tu m'affliges, & que tu te prépares de maux ! Toi, qui connois nos mœurs, nos usages, notre respect pour la naissance, notre passion pour les richesses, peux-tu penser que le gouverneur du Paraguay consente à donner sa niece à un étranger, à un inconnu, qui ne possede rien au monde, & dont le projet est d'aller vivre, après ma mort, parmi les sauvages ses freres ? Ce mépris des vaines idoles que les hommes corrompus se sont faites, je ne l'ai pas combattu, mon fils, je l'ai respecté dans ton cœur : mais lorsqu'on prétend, mon cher Camiré, s'élever ainsi au-dessus des erreurs de l'humanité, il faut d'abord renoncer à l'amour ; car lui seul nous

met dans la dépendance de tous les préjugés des hommes, de tous les caprices de la fortune. Tu me fais pitié, mon enfant; les conseils, les remedes ne peuvent plus t'être utiles; c'est de l'espérance qu'il te faudroit, & ma tendresse chercheroit en vain à s'abuser elle-même pour t'abuser quelques instans. Je ne verrois qu'un seul moyen de réussir: l'avarice du gouverneur lui feroit oublier ta naissance, si nous pouvions lui donner beaucoup d'or; mais ni toi ni moi n'en avons, &.....

De l'or? reprit vivement Camiré en se jettant au cou du vieillard: réjouissons-nous, mon pere; il ne tient qu'à moi de m'en procurer. Les montagnes où j'habitois en sont remplies; je sais les chemins qui m'y conduiront. J'irai te chercher autant d'or que tu voudras; tu l'offriras au gouverneur: il me donnera, pour un prix aussi vil, l'être le plus beau, le plus

vertueux, le plus aimable de l'univers; & le funeste amour de ce métal, qui a produit tant de crimes dans le nouveau monde, y fera du moins deux heureux.

Le bon jésuite, à qui ce seul mot d'*heureux* faisoit toujours palpiter le cœur, partagea la joie de son fils. Dès le lendemain, il se rendit chez Pedreras: mais, connoissant le caractere de celui qu'il vouloit gagner, il se crut permis d'employer un peu d'adresse. Il commença par lui parler de la difficulté d'établir Angéline d'une maniere convenable à sa naissance; il fit entendre doucement qu'en sacrifiant ce dernier article elle trouveroit des époux qui s'estimeroient heureux de mettre à ses pieds une grande fortune, de payer même à son oncle l'honneur de son alliance; &, voyant que cette ouverture ne déplaisoit point à Pedreras,

il finit par proposer son éleve avec cent mille ducats.

Pedreras n'étoit pas facile à séduire; une longue expérience des affaires l'avoit rendu soupçonneux & fin. En écoutant Maldonado, il réfléchit que Camiré étoit du pays des Guaranis, où l'on disoit que les mines d'or étoient communes; il calcula que ses richesses ne pouvoient venir que de là; &, sans se montrer éloigné de donner sa niece à ce nouveau chrétien: Mon pere, répondit-il, les intérêts de l'Espagne m'occupent seuls. Je ne desire pas d'augmenter ma fortune, & je desire vivement d'être utile à ma patrie. Votre éleve peut me servir dans ce dessein; qu'il me découvre une mine d'or, & je lui donne ma niece.

Ce discours rendit rêveur Maldonado: cependant il fit répéter à Pedreras la promesse qu'il venoit de faire;

&, certain qu'il ne manqueroit pas à sa parole, il revint porter sa réponse au jeune Guarani.

Quand celui-ci l'eut entendue, sa tête tomba sur sa poitrine, des larmes coulerent de ses yeux: Ah! mon pere, s'écria-t-il, je ne puis posséder Angéline. Pour découvrir au gouverneur la mine d'or qu'il me demande, il faut que je lui montre des chemins que les Espagnols ignorent; & cette seule ignorance fait la sûreté de mes freres. Je serois donc le transfuge, le traître, qui conduiroit au milieu de ma nation ses ennemis & ses bourreaux! Non, mon pere, tu me haïrois, tu mépriserois ton fils. Et comment pourrois-je vivre quand tu ne m'estimerois plus?

Maldonado l'embrassa, le pressa long-temps sur son sein, en approuvant sa noble résolution, en le confirmant dans l'inébranlable principe de

de sacrifier toujours ses intérêts les plus chers, ses passions les plus ardentes, au plus douloureux des devoirs : Les passions finissent, lui dit-il, les intérêts changent, mon fils, & la vertu ne change jamais. Dans tous les temps, dans tous les lieux, elle prend soin de dédommager celui qui souffre pour elle ; elle le console, elle le ranime, le fait jouir de souvenirs doux, l'environne d'un saint respect, l'accompagne par-delà la mort, & va se placer sur sa tombe, où le nom qu'elle fit respecter, béni par tous les cœurs sensibles, fait encore verser des pleurs de tendresse, de regret & d'admiration.

Le malheureux Camiré soupiroit en écoutant le jésuite. Irrévocablement décidé à ne point trahir ses compatriotes pour obtenir sa maîtresse, il se promit, il espéra qu'il guériroit de sa passion. Dès ce moment il évita la rencontre d'Angéline avec autant

autant de soin qu'il l'avoit cherchée: il ne sortit plus de chez lui, se livra tout entier à l'étude, & pensa qu'en occupant son esprit il parviendroit à distraire son cœur. Angéline ne pouvoit comprendre d'où venoit ce grand changement. Elle en fut d'abord alarmée; elle attendit impatiemment l'occasion de s'expliquer avec Camiré; mais, ne le voyant plus venir chez son oncle, ne le rencontrant plus dans les champs, pas même au tombeau d'Alcaïpa, le dépit & la colere succéderent à la douleur. Elle pensa qu'on ne l'aimoit plus, elle résolut de ne plus aimer; &, le hasard l'ayant placée près de Camiré, un jour de fête, à l'église, elle affecta, pendant la cérémonie, de ne pas tourner les yeux sur l'infortuné Guarani, de ne pas s'appercevoir qu'il fût près d'elle, & de sortir sans le saluer. C'étoit un pénible effort pour la douce & tendre Angéline: mais elle crut, après cette victoire sur elle-même,

que rien ne lui seroit impossible, & se flatta d'oublier bientôt celui qui l'occupoit sans cesse.

Camiré fut au désespoir. Il s'étoit senti le courage de renoncer à son amante, de se priver de sa vue : mais il n'avoit pas celui de supporter son dédain. Son ame en fut accablée ; ne pouvant plus soutenir le tourment qu'il éprouvoit, il va trouver Maldonado.

Mon pere, lui dit-il, écoute & pardonne : je ne puis vaincre mon amour. J'ai employé contre mon cœur tout ce que la vertu, la raison, peuvent me donner de forces ; Angéline l'emporte sur tout. Je te quitte, mon pere ; je pars..... Au nom du ciel, cache-moi tes pleurs ; je resterai si tu pleures, & j'expirerai devant toi. Laisse-moi retourner dans mes bois : je reviendrai, je l'espere ; j'ignore dans quel temps, mais je

reviendrai. Si le projet que je médite est possible à l'humanité, je l'accomplirai, j'en suis sûr; & tu me reverras le plus heureux & le plus innocent des hommes. Adieu, mon pere, mon ami, mon bienfaiteur; essuie tes larmes : ce n'est pas ton fils qui te quitte, c'est un malheureux, c'est un insensé en proie à un funeste amour qui le gouverne à son gré, qui l'emporte loin de son pere, qui remplit, consume son cœur, & ne peut pourtant altérer la tendresse, la reconnoissance, que ce cœur te conserve toujours, quoiqu'il ne soit plus à moi.

En disant ces mots, il s'enfuit sans écouter Maldonado, qui le rappelle, lui crie en vain de revenir dans ses bras. Bientôt il l'a perdu de vue : le bon pere, privé de son fils, croit être seul dans l'univers.

Angéline étoit plus à plaindre encore.

Tourmentée d'une passion dont elle ne pouvoit triompher, elle avoit éprouvé les mêmes peines que Camiré, & n'avoit pas eu la consolation de les confier à personne. Dès qu'elle fut instruite de son départ, elle se reprocha d'en être la cause : elle donna des larmes ameres au souvenir de ce jour où elle avoit feint de ne plus l'aimer. Elle espéra pendant quelque temps qu'il reviendroit auprès du jésuite : mais, voyant six mois écoulés sans que Camiré parût, la malheureuse Angéline vint demander à son oncle de prendre le voile dans un des couvens déjà fondés à l'Assomption. Pedreras approuva ce dessein : il la conduisit, le jour même, à la supérieure des Claristes, qui lui donna l'habit de novice, & convint avec le gouverneur qu'on abrégeroit de moitié le temps du noviciat.

L'infortunée pressoit elle-même ce moment : le temps étoit si lent pour

elle, depuis qu'il s'écouloit sans qu'elle vît Camiré ! Il lui sembloit qu'après avoir prononcé ses vœux elle seroit moins tourmentée, que l'amour sortiroit d'un cœur dont Dieu auroit pris possession. Elle vit enfin arriver cette époque si desirée, & sentit un mouvement de joie.

La veille du jour fixé pour la profession d'Angéline, le bon pere Maldonado, revenant de voir des malades, se reposoit, sur un banc de pierre, à la porte de sa maison. Il songeoit à Camiré, lorsqu'il voit de loin accourir quelqu'un, l'entend tout-à-coup pousser un grand cri, & se sent presser entre les bras d'un jeune homme : c'étoit lui, c'étoit son fils. Le pauvre jésuite fut prêt à s'évanouir de joie. Le Guaraní le soutint ; lui-même ne pouvoit parler. Tous deux rentrent dans la maison en se tenant embrassés ; &, lorsque leurs cœurs trop émus purent enfin respirer

plus à l'aise : Mon pere, lui dit Camiré, c'est moi, c'est bien moi ; tu revois ton fils, & tu le revois digne de ce nom. Je n'ai trahi ni l'amour, ni l'honneur ; je suis, je pourrai demeurer fidele à mes freres & à mon amante. Je viens livrer au gouverneur la mine d'or qu'il m'a demandée ; & ce trésor est loin de la route qui pourroit le conduire dans mon pays.

Maldonado, qui se fait répéter ces paroles, partage les transports de son fils : il ne veut point troubler sa joie en l'instruisant que le lendemain Angéline doit faire ses vœux : mais il court à l'instant chez Pedreras pour obtenir qu'on differe, pour annoncer le trésor immense que Camiré vient mettre en ses mains, & demander l'exécution d'une promesse sacrée. Pedreras, surpris & charmé, renouvelle cette promesse, écrit sur l'heure au couvent, ordonne que tout soit suspendu ; & dès l'aurore naissante,

il part avec Maldonado, suivi d'une bonne escorte, sous la conduite du jeune sauvage.

Ils marchèrent toute la journée, passerent la nuit sous des arbres, &, le lendemain, reprirent leur route dans des montagnes désertes qui se prolongeoient du côté du Chili. Le gouverneur lui témoignoit sa surprise; il avoit déjà fait visiter ce pays, où l'on n'avoit point trouvé de métaux: Camiré s'avançoit d'un air tranquille. Arrivé près d'une caverne formée par des rocs arides, Camiré s'arrête; &, montrant l'entrée, il commande aux ouvriers de fouiller. On obéit. Pedreras, avec les yeux de l'avarice, suivoit tous les mouvemens des mineurs; le jésuite, inquiet & pensif, faisoit des vœux, qui, pour la premiere fois, avoient pour objet des richesses; Camiré sourioit & ne disoit rien.

A cinq ou six pieds de profondeur,

Pedreras vit le premier briller du métal. Il jette un cri de joie, s'élance, & de ses deux mains saisit une terre rougeâtre remplie de lentilles d'or vierge. Cette couche étoit longue, épaisse, & plusieurs autres encore plus riches se trouvoient sous le sable qui la supportoit. Pedreras court à Camiré, le serre dans ses bras, l'appelle son neveu; lui jure une tendresse éternelle. On poursuit le travail par ses ordres. Quatre mulets sont déjà chargés d'or, & la caverne n'est pas épuisée. Le gouverneur y laisse une garde sous la conduite de son lieutenant. Pressé, disoit-il, de tenir sa promesse, il retourne à l'Assomption avec Maldonado & Camiré. Il les conduit dans son palais; &, dès que l'avare Pedreras a mis en sûreté ses trésors, il va lui-même au couvent de sa niece lui prescrire d'en sortir sur l'heure, & de se disposer à devenir, dès le lendemain, l'épouse de Camiré.

Jugez de l'excès de surprise, surtout de l'excès de bonheur, qu'éprouva la tendre Angéline. Elle ne pouvoit croire ce qu'elle entendoit ; elle n'étoit pas sûre que ce ne fut point un songe : mais, accoutumée à la soumission, elle obéit sans répliquer. Elle dépouille ses habits de bure pour reprendre l'or & la soie ; son front modeste quitte le bandeau ; ses longs cheveux reparoissent & tombent par boucles sur ses épaules. L'émotion que son ame éprouve répand sur ses joues un vif incarnat ; ses yeux qui n'osent se lever, lancent mille feux à travers ses longues & noires paupieres. Mille fois plus belle que le jour où Camiré lui sauva la vie, elle sort du couvent pour l'aller trouver ; & l'heureux Camiré l'attendoit au parloir, où Pedreras l'avoit laissé seul.

Dès qu'il l'apperçoit, il tombe à genoux. Écoutez-moi, lui dit-il,

ô la plus belle, la plus aimable des femmes, avant d'obéir à votre oncle, connoissez les puissans motifs qui me forcerent à vous fuir. Pedreras, pour m'accorder votre main, me demandoit une mine d'or. Je n'en connois que dans mon pays. En l'y conduisant, je livrois mes freres à la cruauté de vos Espagnols. Je ne l'eusse jamais fait, Angéline : c'est à vous-même que je le déclare ; c'est au moment où je vous vois resplendissante de tous vos attraits que j'ose me répondre encore que j'eusse sacrifié mon amour à mon devoir, à ma patrie. Mais cet amour m'a mieux inspiré : j'ai quitté mon vertueux pere, je suis retourné chez les Guaranis. J'ai facilement trouvé beaucoup d'or. Aidé par mes compatriotes, j'ai employé une année entiere à porter moi-même cet or à une immense distance du pays où je le prenois, à le cacher sous la terre, à rassembler assez de richesses, non pas pour vous

mériter, mais du moins pour vous obtenir. J'ai fait cent fois ce long voyage ; je l'aurois fait mille fois, si le temps ne m'eût pas pressé. Votre image, qui m'accompagnoit, me laissoit toujours la crainte d'offrir un trop foible don. Pedreras daigne se contenter de ce trésor ; il ignore le prix de celui qu'il me donne : mais c'est de vous, de vous seule qu'aujourd'hui je veux le tenir.

Angéline, en l'écoutant, eut besoin de faire un effort pour ne pas jetter ses bras autour du cou de Camiré : elle lui tendit doucement la main, & des pleurs d'amour furent sa réponse.

Le Guarani transporté la conduit aussi-tôt chez Pedreras, où, le soir même, à minuit, Maldonado leur donna la bénédiction nuptiale. Jamais bonheur n'avoit égalé le bonheur qui les enivroit, si ce n'est peut-être celui qu'éprouvoit le bon jésuite. Tous trois

pensoient que désormais rien ne pouvoit troubler une union si douce; tous trois jouissoient à la fois du présent & de l'avenir : mais ils n'étoient pas à la fin de leurs peines.

Le gouverneur avoit quitté les nouveaux époux pour retourner à la caverne, que ses ouvriers avoient dépouillée. Tant de richesses auroient dû satisfaire l'avarice de Pedreras, si l'avarice pouvoit être satisfaite. Mais, s'étant apperçu facilement que la terre qu'on avoit fouillée ne produisoit point de métal, il en conclut que le Guarani connoissoit des mines abondantes où sans doute il avoit puisé cet or. Trop riche cependant pour oser se plaindre, & craignant assez le jésuite pour ne pas tenter d'indignes moyens d'arracher le secret qu'on lui cachoit, il prit une voie détournée qui ne le conduisoit pas moins à son but. Il assembla la Colonie, rendit compte de nouveaux ordres qu'il avoit

avoit, disoit-il, reçus du roi pour continuer les découvertes, pour soumettre les peuples voisins, sur-tout les Guaranis. Ensuite se tournant vers Camiré, que ses paroles avoient fait pâlir : Mon neveu, dit-il, c'est à vous que je remets les intérêts de l'Espagne. Vous êtes mon fils adoptif, je vous nomme mon *adélantade* (1), & je vous charge, au nom du roi, de partir avec six cens soldats pour découvrir & pour soumettre le pays des Guaranis.

Toute la Colonie applaudit à ce choix. Camiré n'a pas la force de répondre. Il est salué, reconnu adelantade ; & Pedreras renouvelle l'ordre qu'il ait à partir avant peu de jours.

Le malheureux Camiré courut

(1) La premiere dignité après celle de gouverneur.

avec son épouse, demander conseil à Maldonado.

Le bon jésuite réfléchit quelques instans en silence; puis, prenant les époux par la main : Mes enfans, leur dit-il, le péril est grand. Camiré ne peut ni ne doit obéir : s'il refuse, il devient suspect; en prenant sa défense je le deviens moi-même; & le gouverneur est capable de tout. Vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de fuir, cette nuit, chez les Guaranis. Je vous suivrai, mes enfans; oui, je vous suivrai malgré mon grand âge : j'irai, la croix à la main, prêcher les freres de Camiré; j'irai les convertir à la foi, comme je l'ai converti. Vous serez toujours heureux; vous vous aimerez toujours dans l'innocence, dans la paix : moi je remplirai mon devoir, je servirai mon Dieu, je lui donnerai des hommes, je serai plus heureux que vous.

Angéline & son époux tomberent aux pieds du vieillard. Leur fuite fut préparée. Camiré se munit d'un canot, où ils s'embarquerent tous trois dès que les ombres voilerent la terre. Camiré prit les rames, & remonta le fleuve jusqu'à l'entrée des montagnes. Là, descendant au milieu des bois, il submergea son canot, suivit des sentiers déserts, & arriva dans peu de jours au milieu des Guaranis. Il y fut reçu comme un frere. Il se hâta de leur raconter ce qu'il avoit fait & ce qu'il devoit au jésuite : tous les sauvages alors comblerent Maldonado de caresses & de présens ; tous voulurent travailler à la cabane du bon pere, à celle d'Angéline & de Camiré. Ces cabanes furent construites sur de grands arbres, où l'on montoit par une poutre taillée que l'on retiroit quand on étoit monté ; précaution nécessaire contre les tigres & contre les inondations. Etablis en peu de

temps dans leur nouvelle demeure, sans crainte, sans inquiétude, délivrés de tous les tourmens que les hommes ont pris tant de peine à se donner, occupés seulement de s'aimer & de vivre, les deux époux sentirent, bien mieux qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors, le charme, les délices de la réunion de ce qu'il y a de meilleur au monde, l'amour, l'innocence & la liberté.

Maldonado, chéri d'un peuple doux, prêcha la religion chrétienne, & convertit aisément des hommes simples qui adoroient ses vertus. Tous les Guaranis se firent baptiser. Quelque temps après, ils demanderent eux-mêmes au bon pere de faire venir d'autres jésuites, & se soumirent volontairement au roi d'Espagne, à condition qu'il n'enverroit chez eux que les collegues de Maldonado. Cette proposition fut acceptée à Madrid. Les missionnaires arriverent

Les Guaranis, sur la foi du traité, se rapprocherent de l'Assomption, se partagerent en plusieurs peuplades, dont chacune bâtit son village, où un jésuite, devenu curé, les instruisit dans l'agriculture, dans les autres arts nécessaires, & les gouverna paternellement. Bientôt ces peuplades augmenterent. En 1734, elles composoient trente mille familles. Chaque village avoit son régisseur, son alcade particulier, que les habitans nommoient tous les ans. Le curé, choisi par le pere provincial, veilloit à l'exécution des loix, qui n'étoient ni nombreuses ni séveres. Les plus grandes peines se réduisoient au jeûne ou à la prison; encore ces châtimens étoient-ils rares chez un peuple innocent, paisible, qui n'avoit point d'idée du vol ou du meurtre, & qui conservoit cette heureuse ignorance, grace aux soins extrêmes que prenoient les jésuites de ne jamais laisser pénétrer un seul étranger dans le pays.

L'impôt modéré que l'on payoit au roi d'Espagne étoit acquitté par l'échange du sucre, du tabac, du coton, produits par un terrain immense laissé en commune dans toutes les paroisses, où chaque habitant venoit travailler pendant deux jours de la semaine. Le surplus de cette récolte étoit pour les orphelins, pour les malades, pour les vieillards hors d'état de travailler. Un arsenal particulier renfermoit les armes de la peuplade. Les jeunes gens venoient les prendre les jours de fête, s'exerçoient à manier le fusil, le sabre, l'épée, les remettoient ensuite dans l'arsenal, &, à la premiere attaque, soit des Portugais, soit des Brasiliens, il sortoit de chaque village un bataillon d'excellens soldats (1). Par-tout

(1) En 1705, lorsque les Espagnols reprirent, sur les Portugais, la colonie du Saint-Sacrement, les Guaranis, que les jésuites amenerent au secours des assiégeans, eurent

étoient établies des écoles pour apprendre à lire, à écrire; des atteliers de serruriers, de charpentiers, de tisserands. Toutes les professions, tous les arts utiles, étoient montrés gratuitement; & le curé, qui surveilloit ces travaux, avant d'y admettre les jeunes éleves, prenoit soin de consulter leur inclination. Rien ne leur manquoit enfin de ce que nous voyons dans nos villes, que le luxe, le vice

---

toujours la tête des attaqués, & contribuerent beaucoup au succès des armes Espagnoles par leur intrépidité. Lorsqu'ils retournerent dans leur pays, le gouverneur voulut leur donner cent quatre-vingt mille piastres, qu'ils refuserent généreusement. (*Histoire du Paraguay, par Charlevoix.*)

Tous ces détails sur le gouvernement des jésuites au Paraguay sont vrais à la lettre, & tirés du *Voyage dans l'Amérique méridionale, par don George Juan & don Antonio de Ulloa*, ouvrage rempli d'érudition, d'esprit & de philosophie.

& la pauvreté. On a pourtant dit du mal de cette république ecclésiastique, de ce gouvernement patriarchal : mais du moins on ne peut nier que ce fut peut-être le seul empire fondé par la persuasion, soutenu par la confiance, & policé par la vertu.

FIN.

VALÉRIE,

NOUVELLE ITALIENNE.

ON fait semblant dans le monde de ne plus croire aux revenans ; & l'on oublie que les meilleurs écrivains de la Grece & de Rome, les historiens les plus renommés pour leur véracité, pour leur philosophie, nous attestent leur existence. Plutarque rapporte comment Brutus, étant la nuit dans sa tente peu de temps avant la bataille de Philippes, « apperçut » une vision horrible, comme d'un » homme de grandeur extraordinaire » & excessive, & hideux de visage, » de quoi il s'effroya du commence- » ment : mais, voyant que ce fantôme » ne lui faisoit ni ne lui disoit rien,

» ains se tenoit devant lui tout coi » auprès de son lit, il lui demanda » à la fin qui il étoit. Le fantôme lui » répondit : Je suis ton mauvais » esprit, & tu me verras près de la » ville de Philippes. Brutus lui répli- » qua : Eh bien ! je t'y verrai donc. » Et incontinent l'esprit disparut. De- » puis, se trouvant en bataille près » cette ville de Philippes, la nuit de » devant le combat ce même fantôme » s'apparut une autre fois à lui sans » lui mot dire ; par quoi Brutus » entendit bien que son heure étoit » venue, &c. (1) ». Pline le Jeune, dans ses lettres, affirme, comme un fait certain, l'histoire du philosophe Athénodore, qui, ayant acheté dans la ville d'Athenes une maison délabrée dont personne ne vouloit, parce qu'un spectre y revenoit toutes les nuits,

(1) Hommes illustres de Plutarque, *Vie de Jule César*, traduction d'Amyot.

attendit courageusement ce spectre, le vit en effet arriver traînant des chaînes de fer, & faisant signe au philosophe de le suivre. Athénodore, qui travailloit dans ce moment, lui fit à son tour signe de la main de vouloir bien attendre un peu. Le spectre redoubla le bruit de ses chaînes; & le philosophe, prenant sa lampe, se leva, suivit le fantôme, qui le conduisit jusqu'à la cour de la maison, où tout-à-coup il disparut. Athénodore marqua cet endroit pour le reconnoître. Le jour suivant il y mena les magistrats, qui firent fouiller la terre, & trouverent des ossemens humains encore enlacés dans des chaînes. On les recueillit, on leur donna publiquement les honneurs de la sépulture : depuis ce moment la maison fut tranquille (1).

(1) Lettres de Pline, tome II, *lettre* 27, à Sura.

Si l'on veut des exemples plus récens, on peut consulter les mémoires du célebre Agrippa d'Aubigné, grand-pere de madame de Maintenon, si connu par son zele pour le calvinisme, par son austere franchise, son inflexible probité. Il venoit de perdre sa mere. « J'étois, » dit-il, tout éveillé dans mon lit, » lorsque j'entendis entrer quelqu'un dans ma chambre, & j'apperçus dans ma ruelle une femme » fort blanche, dont les vêtemens » frottoient contre mes rideaux. Elle » ouvrit ces rideaux, se baissa vers » moi, me donna un baiser froid » comme la glace, & disparut aussitôt. (1) »

Osera-t-on révoquer en doute ce

(1) Mémoires de Théodore Agrippa d'Aubigné, page 5.

que

que Plutarque, Pline, d'Aubigné, nous assurent ? ou dira-on, pour ne pas les croire, que ces hommes avoient l'esprit plus foible que nous ?

Sans poursuivre cette discussion, je vais rapporter un fait que je tiens de la personne même à qui le fait arriva. Cette personne vit encore ; toute la ville de Florence en est témoin. Voici comment je fus instruit de cette étonnante histoire.

J'ÉTOIS en semestre dans une petite ville de Languedoc, où je suis né, lorsque plusieurs amis m'inviterent à venir passer les fêtes de Noël dans un vieux château bâti sur des rochers au milieu des montagnes des Cévennes. La maîtresse de la maison avoit rassemblé de jeunes femmes, des officiers, des voisins aimables. La bonhommie, la con-

fiance, regnoient dans notre société. On avoit du plaisir à se trouver ensemble ; on ne cherchoit point à briller exclusivement, à disputer ou à jouer toujours le premier rôle ; chacun étoit content de tout le monde, & tout le monde étoit content de chacun. On rioit toute la journée : le soir, assis en cercle autour d'un grand feu, nous faisions des contes, nous chantions des romances ; & la soirée finissoit gaiement. Nos jeunes Languedociennes, qui ne manquoient pas d'imagination, chose assez commune dans notre pays, se plaisoient beaucoup aux histoires de revenans. Chacun racontoit la sienne ; & la saison, le lieu, le moment, ajoutoient encore à l'effet que produisoient ces effrayans récits. Les nuits étoient longues, noires ; la campagne couverte de neige, & des hibous, anciens habitans de la tour où étoit construit le salon, se répondoient sur les vieux

creneaux par des cris lents & monotones. Ajoutez à tout cela que nous étions dans l'avent, temps où tout le monde sait bien que les apparitions sont le plus fréquentes. Aussi, dès que les histoires commençoient, le cercle se rétrécissoit peu-à-peu; on se serroit en écoutant; on faisoit quelquefois semblant de rire, mais dans la vérité l'on mouroit de peur; & souvent celui qui racontoit, saisi d'un tremblement subit, sentoit tout-à-coup sa voix s'altérer, se taisoit, restoit immobile, & n'osoit tourner les yeux ni vers le fond de la grande salle, où l'on croyoit entendre un bruit de ferrailles, ni du côté de la cheminée, d'où il sembloit que quelque chose descendoit.

Nous avions avec nous une jeune Italienne nommée Valérie d'Orsini, que sa mauvaise santé avoit fait venir à Montpellier pour consulter nos médecins. Elle s'étoit liée, dans cette ville, avec la maîtresse du château,

qui l'avoit invitée à venir à la campagne pendant l'absence du comte d'Orsini son époux, qu'une affaire imprévue avoit obligé de retourner à Florence. Cette jeune étrangere étoit fort aimable. Elle joignoit à beaucoup d'esprit une douceur, une égalité que rien n'altéroit jamais. Sa conversation étoit vive, piquante, quoique sa figure, comme son caractere, n'annonçât que de la bonté. Ses grands yeux noirs étoient languissans ; son regard inspiroit la tendresse ; & sa beauté, sa grace touchante, sembloient acquérir un charme de plus de la pâleur éternelle qui couvroit toujours son visage. Ses levres mêmes n'étoient pas exemptes de cette pâleur : lorsque Valérie parloit, on croyoit voir s'animer une statue d'albâtre ; lorsqu'elle ne parloit pas, elle n'attiroit pas moins les regards, & l'on trouvoit alors vraisemblable l'aventure de Pygmalion.

De toutes nos dames c'étoit Valérie qui montroit le plus de courage pendant nos terribles récits. Elle n'en étoit point émue, elle écoutoit en souriant; &, loin de douter d'aucun des faits que l'on rapportoit, elle avoit l'air seulement de les trouver extrêmement simples. L'histoire du conseiller de Toulouse, à qui un homme assassiné & enterré depuis six mois, apparut un soir pour lui révéler ses meurtriers; celle du malheureux époux de Lyon, qui, ayant tué sa femme dans un transport de jalousie, la voyoit arriver, toutes les nuits, à onze heures, avec des pantoufles vertes, & se coucher auprès de lui; une foule d'autres anecdotes de ce genre, très-authentiques à la vérité, mais cependant un peu extraordinaires, ne paroissoient à Valérie que des événemens communs. Nous en étions presque piqués; & nous lui témoignâmes un jour combien nous étions étonnés de

ne la voir jamais étonnée. Voici ce qu'elle nous répondit :

Mes amis, je trouve fort juste que la plus petite histoire de revenans vous surprenne, puisque la moitié de vous n'en a peut-être jamais vu..... Vous en avez donc vu, madame ? interrompis-je aussi-tôt. Elle se mit à rire de pitié. J'ai mieux fait, ajouta-t-elle; je l'ai été, je le suis encore, & c'est un revenant qui vous parle.

A ces mots, toute l'assemblée s'éloigne d'elle en jettant des cris, chacun fuit précipitamment; & nous nous pressions à la porte, lorsque Valérie, avec cette voix douce & tendre dont le charme étoit irrésistible, nous rappelle, nous fait asseoir; & tandis que, nous tenant tous par la main, nous la regardions avec effroi, & qu'à chaque instant en effet nous découvrions sur son visage quelque signe nouveau, quelque indice,

peu remarqué jusqu'alors qui tenoit beaucoup de l'autre monde, Valérie reprit ainsi son discours :

Ce n'est pas ma faute, mes amis, si je suis morte il y a dix ans. Il n'est personne à qui cela ne puisse arriver : mais ce qui n'arrive pas aussi souvent, c'est que, depuis cette époque je me suis trouvée infiniment plus heureuse, j'ai joui d'une félicité que je n'avois jamais connue, & qui dure encore, grace au ciel. Il est vrai que les chagrins que j'ai soufferts pendant ma vie ont bien payé le bonheur que je goûte depuis ma mort. Il est nécessaire de vous instruire de tout ce qui m'arriva jusqu'à ce fortuné moment ; vous verrez que mon trépas seul pouvoit m'assurer un état tranquille dans le monde.

Je suis née à Florence de parens nobles & fort riches. Mon pere & ma mere n'avoient que moi d'enfant. Je

fus élevée dans leur maison, où ma bonne & tendre mere me dédommageoit, par ses soins, par son amour, par ses caresses, des chagrins que me causoit souvent la sévérité de mon pere. Ce vieillard, respectable à beaucoup d'égards, étoit fier de sa haute naissance, des honneurs qu'il avoit mérités au service de l'empereur, & se désoloit chaque jour de n'avoir point de fils qui pût hériter de son nom : son caractere s'en étoit aigri. Ma pauvre mere supportoit son humeur avec une douceur, une vertu, qui désarmoient quelquefois mon pere; mais la vanité reprenoit son empire; il se croyoit sans enfant, parce qu'il étoit sans fils.

Le palais que nous occupions à Florence étoit voisin d'une maison habitée par un vieux gentilhomme, peu riche, mais fort estimé : c'étoit le marquis d'Orsini. Veuf depuis longtemps, il consacroit sa vie à l'éduca-

tion d'Octave, son fils unique, dont l'âge étoit à-peu-près le mien. Mon pere & le vieux Orsini avoient servi jadis ensemble; ils s'estimoient, se voyoient souvent; & le jeune Octave étoit accoutumé dès l'enfance à venir familierement dans notre maison, où ma mere sur-tout le combloit d'amitiés.

Je n'avois pas encore dix ans qu'Octave étoit l'ami de mon cœur. Il étoit si doux, si beau, si aimable, que je le chérissois beaucoup plus qu'une sœur ne chérit son frere. Je lui confiois mes plaisirs, mes peines; j'étois la confidente de tous ses secrets: & comme si nous avions prévu les chagrins que devoit bientôt nous causer notre penchant mutuel, nous prenions soin de le cacher. Nous paroissions indifférens devant mon pere & ma mere, nos yeux sembloient seuls nous occuper; nous nous disputions même quelquefois: mais aussi-tôt

que nous étions dans le jardin ou dans le petit bois qui le terminoit, alors plus de querelle, plus de jeux. Octave ne me parloit que de sa tendresse, Octave serroit & baisoit mes mains; souvent il osoit m'embrasser en me jurant de n'avoir jamais d'autre épouse que Valérie : je lui faisois le même serment, & je recevois sans rougir ses innocentes caresses.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, aucun remords, aucune crainte, ne troublerent nos tendres amours. Octave étoit dans sa seizieme année. Je sentis alors que je l'aimois plus vivement que je ne l'avois encore aimé : mais une voix secrete m'avertit qu'il ne falloit plus aller dans le bois me promener seule avec Octave. Dès ce moment j'évitai ces promenades, je retranchai de nos jeux la douce liberté qui en faisoit le charme. Octave s'en plaignit bientôt : je voulus l'instruire de mes motifs; &, dans ce

dessein, je consentis, pour la derniere fois, à le suivre au bois solitaire. Mais, soit que mon pere eût des soupçons, soit que le hasard l'eût guidé, mon pere ne tarda pas à nous joindre dans une salle de verdure, fort sombre, fort retirée, où j'étois assise sur un petit banc de gazon. Il n'y avoit de place que pour moi : Octave, qui n'avoit pu s'asseoir, s'étoit mis à mes genoux, me tenoit les deux mains, me parloit vivement ; &, comme il me parloit bas dans la crainte d'être entendu, nos deux visages étoient près l'un de l'autre. Mon pere nous surprit ainsi. Sa colere fut égale à notre effroi. Il m'ordonna d'une voix terrible d'aller rejoindre ma mere. J'obéis aussi-tôt. Je l'entendis de loin gronder fortement Octave, lui défendre de revenir dans sa maison ; & je vis le pauvre infortuné sortir en pleurant de notre palais.

Je souffrois autant que lui ; je

l'aimois aussi tendrement que j'en étois aimée. Cet amour, né dès mon enfance, ne pouvoit plus finir qu'avec ma vie. Les reproches outrageans dont mon pere m'accabla, les menaces qu'il me fit, la violence de son emportement, augmenterent ma passion. Je fus indignée de la cruauté dont on usoit avec moi; les obstacles m'irriterent; &, tandis que, les yeux baissés, gardant un triste silence, j'écoutois mon pere en fureur, qui me juroit de m'immoler si je revoyois Octave, je prononçois tout bas le serment de n'être jamais à d'autre que lui.

Le lendemain de cette triste aventure, comme j'étois auprès de ma mere, qui, sans chercher à m'excuser, tâchoit d'appaiser son courroux, nous vîmes entrer le pere d'Octave, le vieux marquis d'Orsini. Son air étoit noble & grave; ses cheveux blancs, son front vénérable, inspiroient la confiance

fiance & le respect. Mon pere, en le voyant, m'ordonna de sortir. J'obéis : mais l'intérêt puissant que je devois avoir à leur entretien me fit rester à la porte, où j'entendis ces paroles que je n'ai jamais oubliées.

Seigneur, dit le pere d'Octave, je viens ici chercher un pardon & demander une grace. Mon fils m'a tout confié. Je l'ai blâmé de sa hardiesse : mais excusez mon cœur paternel d'avoir pitié de sa passion. Mon fils adore votre fille ; il ose croire qu'il en est aimé. En vous opposant à leurs vœux, vous ferez deux infortunés : vous le serez bientôt vous-même ; car, à notre âge, mon vieux ami, la nature ne nous dédommage de tout ce que nous avons perdu que par les jouissances de nos enfans. Vous connoissez le nom d'Octave ; il est sans tache, & peut dignement s'allier à votre nom : je vous réponds de ses vertus. Vos richesses seules rendent

ce mariage inégal : mais conservez vos richesses. Vous pouvez encore espérer d'avoir un jour un héritier. Je le demande pour vous au ciel ; ma joie en seroit égale à la vôtre. Ne donnez à Valérie que ce que mon fils recevra de moi : ce bien leur suffira pour être heureux. Demeurez maître du reste, pour le garder à votre fils, si vous devez en avoir un, ou pour ne le donner au mien qu'autant qu'il aura mérité votre estime & votre tendresse.

Je m'étonne, répondit mon pere d'un ton froidement dédaigneux, qu'un homme aussi sage que vous ait pu former un pareil projet. Quand bien même votre fils, par ses prétendues vertus, seroit déjà parvenu aux emplois les plus élevés, vous regarderiez sans doute comme une extrême faveur qu'il obtint la main de ma fille ; &, quand il n'a pour lui qu'une jeunesse oisive, une présomption obscure, & l'avantage de

m'avoir offensé, vous pensez que cet hyménée doit être approuvé par moi!

Je pense, interrompt le vieillard, que vous êtes sensible & bon ; que vous aimez votre fille ; que l'orgueil ne peut l'emporter, dans le cœur d'un pere, sur le plus sacré, le plus doux des devoirs. Je pense encore que le fils de votre ami ne vous offense point en aimant Valérie, & si, pour vous trouver offensé, vous voulez oublier qu'il est le fils de votre ami, j'aurai soin de vous rappeller que son pere est au moins votre égal.

A ce mot, ma mere tremblante se hâta de rompre l'entretien. Elle parla d'une voix si haute, que le vieux Orsini ne put entendre la réponse de mon pere. Il sortit un instant après ; &, dès ce moment, la haine la plus violente remplaça trente ans d'amitiés.

Jugez de ma douleur ! Plus d'espérance de revoir Octave ; plus de

moyens de lui donner de mes nouvelles ou d'être instruite de son sort. Mon pere m'entoura de surveillans ; il défendit de me laisser sortir, même pour aller à la messe. Il ne m'adressa plus la parole ; je ne le voyois qu'aux heures des repas, & jamais il ne tournoit sur moi les yeux. J'étois dans sa maison comme une étrangere à qui l'on veut faire sentir qu'elle est au moins indifférente. Ma santé s'altéra bientôt. J'aurois succombé dès-lors sans les tendres soins, sans la douce pitié, que me témoignoit ma mere ; elle ne me quittoit pas un moment ; elle soutenoit mon courage abattu, me laissoit entrevoir qu'il étoit possible que mon pere enfin s'appaisât. Elle n'osoit me parler d'Octave ; mais tout ce qu'elle me disoit, avoit quelque rapport à lui, toutes les consolations qu'elle m'offroit, me présentoient mon amant ; &, sans jamais prononcer son nom, elle m'entretenoit de lui sans cesse.

Le temps s'écouloit sans que mes tourmens fussent adoucis, lorsqu'un soir, après souper, je profitai de l'absence de mon pere pour aller seule m'affliger dans cette salle de verdure où commencerent mes malheurs. Je voulus m'asseoir sur ce même gazon où je m'étois assise auprès d'Octave; je l'arrosai de mes pleurs; je me rappellai ce qu'il m'avoit dit, je renouvellai nos anciens sermens : tout-à-coup un homme s'avance & vient tomber à mes pieds. Effrayée, je voulus fuir; la voix d'Octave m'arrêta.

Écoutez-moi, me dit-il, je n'ai qu'un instant, & c'est le dernier. Je pars cette nuit de Florence : mon pere vient d'obtenir pour moi une compagnie de cavalerie dans les troupes de l'empereur. La guerre est déclarée avec la Prusse. Je vais rejoindre l'armée; je vais périr ou vous

mériter. J'ai l'espoir, j'ai la certitude de me distinguer tellement dans ma premiere campagne, que l'empereur desirera de me connoître; &, si je parviens à ses pieds, je lui ferai l'aveu de notre amour. Joseph est jeune, il est sûrement sensible; il aura pitié de mes maux, il daignera s'intéresser pour moi auprès du grand duc son frere. Votre pere ne pourra résister à la priere du grand duc; & votre main deviendra le prix de ma constance & de mes exploits. Je ne vous demande qu'un an, Valérie: promettez-moi, jurez-moi de résister pendant un an aux volontés de votre pere; à cette époque je serai mort ou digne d'être votre époux.

Je l'écoutois en respirant à peine; mon cœur palpitoit d'amour, d'espérance, de frayeur. Je lui jurai d'être fidele toute ma vie, de mourir plutôt mille fois que d'accepter un autre époux. Nous convînmes de nous

écrire par le moyen d'un de mes domestiques gagné déjà par Octave & qui venoit de lui ouvrir le jardin. Un léger bruit que nous entendîmes nous força de nous séparer ; j'arrachai ma main de la main d'Octave, & je retournai précipitamment dans ma chambre, où je passai la nuit à verser des pleurs.

Pendant les dix premiers mois qui suivirent le départ d'Octave, rien ne changea pour moi dans notre maison. Mon pere me traita toujours avec la même dureté, ma mere avec la même tendresse. Le domestique gagné par mon amant me remettoit exactement ses lettres. Elles m'annonçoient chaque jour de nouveaux succès. Le général Laudhon avoit pris Octave dans une grande amitié ; il l'avoit fait son aide-de-camp, il lui promettoit de l'avancer aux premiers grades. Mais la guerre traînoit en longueur ; elle offroit bien peu d'occasions de faire briller le

courage. Les grands talens du vieux Frédéric & du prince Henri son frere, déconcertoient les projets de l'habile général Laudhon. Point de batailles, point de surprises ; les deux héros prussiens prévoyoient tout ; leur génie commandoient au sort, enchaînoit les événemens ; &, pour la premiere fois peut-être, la valeur personnelle & le hasard n'étoient pour rien dans la guerre.

Au bout de dix mois je cessai tout-à-coup de recevoir des nouvelles d'Octave. Tremblant pour ses jours, non pour sa constance, j'écrivois lettres sur lettres, je comptois les heures des couriers. Le domestique, notre confident, alloit sans cesse à la poste, & revenoit toujours me dire que rien n'étoit arrivé. Désolée de ce long silence, je l'envoyai chez le vieux Orsini s'informer adroitement si l'on n'avoit point de nouvelles d'Octave. La réponse qui me fut faite calma mes inquiétudes sans diminuer mes chagrins.

Octave, disoit-on, avoit écrit la veille qu'il se portoit bien, qu'il étoit colonel, & qu'il passoit l'hiver à Vienne auprès du général Laudhon.

J'eus l'injustice d'accuser mon amant ; j'osai croire qu'il m'avoit oubliée. Dès-lors je cessai de lui écrire ; je fis de vains efforts pour le bannir de mon cœur. Hélas ! je n'en devins que plus à plaindre : son image me poursuivoit ; je le voyois à chaque instant, comme je l'avois vu la nuit de nos adieux. J'avois beau me promettre, m'imposer la loi d'éloigner ce doux souvenir, il revenoit toujours m'assiéger, & j'étois sans cesse occupée de ne plus penser à Octave.

Dans ce même temps, il arriva d'Allemagne un certain cousin de mon pere, qui vint s'établir dans notre maison. C'étoit un grand homme sec, noir, de quarante-cinq à cinquante ans, d'une figure fausse & triste,

d'un caractere froid & sombre. Il ne parloit que de sa noblesse ; il avoit employé sa vie entiere & le peu d'intelligence qu'il avoit reçue du ciel à relire, à étudier, à bien apprendre par cœur toutes les généalogies de l'Europe ; il savoit parfaitement l'année, le mois, le jour de tous les contrats de mariage, de toutes les preuves capitulaires, qui s'étoient faits en Allemagne depuis la destruction de l'empire romain ; il connoissoit toutes les branches des familles des électeurs, des palatins de Pologne & de Hongrie ; &, depuis quelques années, pour remplir ses très-longs loisirs, il s'occupoit de mettre en ordre les titres de la maison Ottomane, en recherchant tous les rejettons qu'elle avoit produits jusqu'à la soixante-quatrieme génération ; ce qui ne laissoit pas, disoit-il, de lui donner un peu de travail, à cause du nombre prodigieux de sultanes entrées dans cette famille, trop peu délicate sur les mésalliances.

Ce cousin, qui s'appelloit le comte Héraldi, dès le premier soir de son arrivée, après avoir, pendant le souper, beaucoup questionné mon pere sur les bons gentilshommes de Toscane, lui demanda d'une maniere indifférente où demeuroit à Florence un certain marquis d'Orsini. Mon pere, avec un ton d'humeur, lui répondit qu'il n'en savoit rien. Il faut pourtant que je le sache, reprit aussi-tôt Héraldi; car, en passant à Vienne il y a trois semaines, j'ai dîné chez le général Laudhon le jour du mariage de sa niece avec le fils de ce marquis d'Orsini. Ce jeune homme, que j'ai trouvé fort aimable, instruit que je venois ici, m'a remis une lettre pour son pere, m'a fait promettre de l'aller voir, de lui rendre compte en détail des fêtes de ce mariage, & du bonheur dont j'ai vu jouir les nouveaux époux.

J'écoutois ces paroles plus morte

que vive. Mon pere fronçoit le sourcil sans répondre : ma mere tremblante me regardoit ; & le cruel Héraldi continuoit à raconter que la jeune personne s'étoit éprise d'amour pour Orsini, que l'empereur avoit daigné s'intéresser à cet hymen, qu'un régiment avoit été la dot de la niece du général. Tout s'accordoit avec ce que l'on m'avoit déjà dit : je ne doutai plus de l'infidélité d'Octave ; &, sûre de mon malheur, malgré mes efforts pour dissimuler mon trouble, les forces m'abandonnerent, je tombai sans sentiment entre les bras de ma mere. On m'emporta. Je revins à moi ; je me trouvai dans mon lit, environnée de mes femmes, soutenue par ma bonne mere, qui m'embrassoit en pleurant.

L'état horrible où je me trouvai me donna bientôt une fievre ardente. Elle fut longue & douloureuse. Mes jours furent en danger. Ma mere ne me

me quittoit point. Mon pere lui-même, pendant six semaines que dura ma maladie, me prodigua les plus tendres soins, il me veilloit, il m'appelloit sa fille, il sembloit m'avoir rendu son cœur. Jamais sa sévérité n'avoit pu aliéner le mien : je fus si sensible à ce retour de mon pere, que, dans un moment où, me prenant la main, & fixant sur moi des yeux pleins de larmes, il me demanda d'un air pénétré comment se trouvoit sa chere Valérie, je ne fus pas maîtresse de mon transport; &, jettant mes bras autour de son cou, j'attachai mon visage au sien; je le mouillai de mes pleurs, en lui disant : Oui, mon pere, oui, je suis votre Valérie, je suis votre enfant soumis; & désormais le seul sentiment, l'unique désir de mon cœur, sera de vous obéir.

Ce mot décida de ma vie. Je m'appercevois bien, depuis quelque temps, que mon pere me destinoit à mon

cousin Héraldi. Ce parent portoit notre nom de famile, & ce nom décidoit mon pere. C'étoit pour lui un si grand bonheur devoir renaître sa maison, de pouvoir laisser tous ses biens au descendant de ses ayeux ! Il me parla de ce projet sans me rien prescrire, sans rien exiger : mais il me dit qu'il mourroit de douleur, si je n'avois pitié de sa foiblesse. Octave étoit marié. Octave étoit infidele ; j'étois indignée contre Octave ; il me sembloit qu'il me seroit doux de pouvoir aimer un autre que lui : je consentis, je donnai ma parole. Comment ne l'aurois-je pas donnée ? Comment ne pas obéir à mon pere ? Il n'ordonnoit pas, il prioit.

Les apprêts de mon mariage se firent avec une célérité dont je n'osois me plaindre, mais qui m'effrayoit. Ma mere ne disoit rien, soupiroit, & cachoit ses larmes ; mon pere redoubloit de tendresse pour moi ; Héraldi me combloit de présens, & m'épar-

gnoit les tristes assurances d'un amour que je n'aurois pu encore écouter. Les dispenses arriverent de Rome ; le contrat fut signé. L'on me para, l'on me couvrit de diamans, & je fus menée à l'autel.

Je prononçai le terrible serment sans une émotion trop vive, indifférente presque à mon sort, n'attachant qu'une foible importance à une destinée qui ne pouvoit pas être heureuse, & qu'il m'étoit à-peu-près égal de supporter avec plus ou moins de tourmens. Après la messe, je sortis du chœur, suivie de ma famille, tenant la main d'Héraldi, qui ne se possédoit pas de joie, lorsqu'à la porte de l'église, comme je m'avançois pour prendre de l'eau bénite, je leve les yeux, & je vois, appuyé contre le bénitier, un jeune homme pâle, défait, ses habits, ses cheveux en désordre, les yeux éteints, égarés, qui, me regardant fixement, s'ap-

proche, & me dit d'une voix basse, entrecoupée : J'ai voulu vous voir, Valérie, consommer votre crime horrible ; je l'ai vu, je suis content, car je suis sûr de mourir.

Il s'enfuit en disant ces mots. J'étois tombée sans connoissance. J'ignore ce que je devins, si mon pere reconnut Octave ; je ne sais plus rien depuis cet instant. Relevant à peine d'une maladie longue, je retombai dans des accidens plus graves, plus dangereux que les premiers. Le délire ne me quitta plus. Le mal fit des progrès rapides ; & tout ce que j'ai su depuis par ma mere, c'est qu'après un transport de soixante heures, mêlé d'affreux redoublemens, j'éprouvai tout-à-coup une extrême foiblesse, & j'expirai dans ses bras.

Ma mere pensa me suivre ; mon pere fut au désespoir ; Héraldi pleuroit ma fortune : mais ce malheur étoit sans remede. On m'ensevelit ;

je fus portée, avec une grande pompe funebre, au caveau de ma famille, creusé dans une chapelle de la cathédrale. Là, mon cercueil fut placé sur de longues barres de fer: la pierre du caveau fut remise; & l'on me laissa dans ce séjour de la mort.

Ce qui se passa depuis vous seroit mieux raconté par Octave que par moi. Il m'a fait souvent ce récit; il m'a répété bien des fois qu'après m'avoir parlé au bénitier, son dessein étoit d'aller se cacher dans quelque désert de l'Apennin pour y finir sa déplorable vie: mais l'état où il m'avoit vue, la nouvelle de ma maladie, qui se répandit bientôt, le retinrent à Florence. Vous imaginez aisément la douleur dont il fut accablé, lorsqu'on l'instruisit de ma mort. Égaré par son désespoir, se regardant comme mon meurtrier, il forma le projet insensé de descendre dans ma tombe, & de se tuer sur mon cercueil. Le soir

même de mon enterrement, il va trouver le sacristain de la cathédrale, le séduit à force d'or; & tous deux, vers minuit, munis d'une lanterne sourde, vont à l'église, s'y enferment, levent la pierre du caveau, descendent ensemble les degrés. Dès qu'Octave apperçut ma biere, il s'élance, en poussant des sanglots, arrache les planches, écarte le voile qui me couvroit, &, collant sa bouche à mes levres pâles, il espere n'avoir pas besoin de son épée pour terminer une vie que sa douleur seule va lui ravir.

O miracle de l'amour! miracle que ne croiront point les malheureux qui n'ont pas aimé! L'âme de mon amant rappella la mienne: ma bouche, pressée si fortement, si tendrement, par sa bouche, laissa échapper un soupir. Octave le sentit; Octave, hors de lui-même, jette un cri, me prend dans ses bras, m'arrache du cercueil, m'enleve, me serre, m'é-

chauffe contre son cœur : le mien alors reprit la vie. Je fis un léger mouvement : Octave, ivre de joie, m'emporte, remonte les degrés avec son fardeau, gagne la porte de l'église, qu'il se fait ouvrir par le sacristain ; &, sans s'arrêter un moment, il vole à la maison de son pere, où je suis mise dans un lit, où l'on me prodigue tous les secours.

Je rouvris les yeux enfin ; mes premiers regards rencontrerent Octave & son pere, accompagné d'un médecin qui déjà répondoit de mes jours. Je ne puis vous peindre ce que j'éprouvois : il me sembloit sortir d'un long rêve ; je ne me sentois pas vivre, mais je reconnoissois Octave ; je ne pouvois pas lui parler ; mais j'avois du plaisir à le voir : je ne pensois point, je me trouvois bien, & je n'étois pourtant pas sûre que j'existasse. Trois jours & trois nuits suffirent à peine pour me rend-

mes facultés. Au bout de ce temps, le sommeil que je goûtai sans m'en appercevoir, la nourriture que je pris à mon insçu, me firent trouver peu-à-peu mes sens. La mémoire me revint; je me rappellai de ma mere, mon mariage; le bénitier où j'avois vu mon amant. Mes idées s'arrêtoient là: mais j'entendois ce que l'on disoit, je comprenois que j'étois chez Octave, je voyois bien que c'étoit lui qui me serroit tendrement la main; & mon amour, dont le sentiment ne m'avoit jamais quittée, me retraçoit à chaque instant un souvenir qui s'étoit effacé.

Bientôt je me vis en état d'écouter & d'entendre Octave, d'apprendre de sa bouche même tout ce qui m'étoit arrivé. L'idée de son inconstance, de son mariage en Allemagne, s'offrit alors à mes foibles esprits. Aussi-tôt que je pus prononcer quelques paroles avec suite, je lui parlai de son hymen avec la niece du général

Laudhon. Octave me crut en délire. Le général Laudhon n'avoit point de niece ; Octave arrivoit de l'armée ; il n'étoit point colonel, n'avoit point passé par Vienne ; mais profitant d'un congé qu'il n'avoit obtenu qu'à force de prieres, inquiet de voir que depuis deux mois je ne lui répondois plus, il étoit venu, courant nuit & jour, portant une lettre de Laudhon, qui le recommandoit aux bontés du grand duc. Il descendoit de cheval, lorsque j'allois à l'église ; il m'avoit suivie à l'autel ; &, dans son trouble, dans sa fureur, il avoit voulu du moins me reprocher mon parjure.

Je compris alors qu'Héraldi, peut-être de concert avec mon pere, avoit ourdi cette horrible trame, & que, trahie par le domestique à qui je m'étois confiée, on avoit intercepté les lettres de mon amant. Cette découverte m'inspira pour le perfide Héraldi une aversion, un mépris, une

horreur insurmontables ; nul crime n'égaloit à mes yeux les affreux moyens qu'il avoit employés : & j'étois la femme de ce monstre ! j'étois condamnée à vivre son épouse, à lui consacrer mes jours ! Cette désolante idée me replongeoit dans le désespoir ; je regrettois mon tombeau, je desirois d'y redescendre.

Rassurez-vous, ma chere fille, me dit le vieux Orsini. Je viens de chez le grand duc : j'ai voulu lui porter moi-même la lettre du brave Laudhon ; j'ai voulu l'instruire encore de tout ce qui s'est passé. Ce généreux prince a daigné m'entendre : il vous prend sous sa protection. Il vient d'écrire au saint pere pour faire casser votre indigne mariage. Je ne doute point qu'il ne soit dissous. Vous êtes morte pour Héraldi, vous ne vivrez que pour Octave ; & la religion, la justice, sauront vous défendre contre vos tyrans. Je n'ai

qu'une grace à vous demander : c'est que personne ne puisse vous voir, ne puisse être instruit de notre secret, avant le retour du courier de Rome. Votre repos, votre bonheur tiennent à cette précaution.

Ces paroles me rendirent l'espoir. Je promis à ce bon vieillard, que je n'appellai plus que mon pere, je lui jurai de suivre ses conseils, de ne pas quitter un moment sa maison. Hélas ! où pouvois-je être mieux ? Octave étoit avec moi, Octave me parloit sans cesse de son amour & de notre hymen. Ma santé se rétablissoit ; j'étois heureuse, je devois l'être davantage : il n'en falloit pas tant pour me guérir. Bientôt je ne me sentis plus aucun mal, je me retrouvai telle que j'étois dans les beaux jours de ma jeunesse ; & je ne conservai de mes souffrances passées que cette pâleur que vous me voyez, reste effrayant de la tombe, que rien n'a pu faire disparoître.

Enfin nous touchions au moment de l'arrivée du courier de Rome, lorsqu'un événement extraordinaire pensa renverser tous nos projets.

C'étoit le temps de la semaine sainte. Ma pieuse mere m'avoit élevée dans des principes religieux que, grace au ciel, j'ai toujours conservés. Je gémissois en secret de ne pouvoir aller à l'église dans ces jours sacrés où la pénitence appaise la justice d'un Dieu clément. Je n'osois parler à Octave du besoin qu'éprouvoit mon cœur de remercier dans son temple ce Dieu qui m'avoit sauvée : mais je résolus, malgré tous les périls, de remplir un devoir si saint. Je profitai du seul moment où, par hasard, je me trouvois seule ; je m'enveloppai d'une mante noire sous laquelle mon visage ne pouvoit être apperçu ; je sortis de la maison, le jeudi saint, à neuf heures du soir, & m'acheminai

minai vers la cathédrale pour adorer le Christ dans sa tombe. L'église étoit pleine de peuple, qui, dans un profond silence, les mains jointes, les yeux baissés, faisoit ses prieres devant l'autel où l'on avoit déposé l'Hostie. Cet autel seul étoit éclairé par un nombre prodigieux de flambeaux; le reste de l'édifice étoit sombre. Je restai cachée derriere un pillier; j'adressai mes vœux au Sauveur du monde; je lui demandai de veiller sur celle qui n'avoit d'espoir que dans sa miséricorde & dans sa puissance.

En me relevant pour sortir, je me sentis un desir violent de revoir cette chapelle où l'on m'avoit enterrée. Elle n'étoit pas loin; j'y dirigeai mes pas. Quel spectacle s'offrit à ma vue! Je vis, je reconnus, à la sombre lueur qui venoit jusqu'à la chapelle, mon pere & ma mere à genoux sur ma tombe, & mon époux Héraldi, habillé de deuil, avec des pleureuses,

debout auprès de mon pere, qui paroissoit enseveli dans une profonde méditation. Ma mere, plus près de la grille qui séparoit la chapelle du bas-côté, prioit en versant des larmes. J'eus peine à retenir mes cris; je m'élançai vers elle involontairement, & ne m'arrêtai qu'à la grille. Ma mere ne m'entendit pas; elle étoit trop occupée. Je la regardai long-temps en pleurant, quand tout-à-coup je la vis s'incliner, porter auprès de moi sa main à la grille afin de s'y soutenir, se baisser jusqu'à terre en prononçant le nom de Valérie, & poser doucement ses levres sur le marbre de ma sépulture. Je ne fus pas plus maîtresse de mon transport; j'attachai mes levres sur cette main, & mes sanglots éclaterent.

Dans ce mouvement, le voile qui couvroit ma tête se dérangea; je ne m'en apperçus point. Ma mere surprise se leve, regarde, reconnoît sa

fille, jette des cris en m'appellant, en me tendant ses bras à travers les barreaux. Mon pere & son gendre effrayés me reconnoissent aussi. Mon pere demeure immobile ; Héraldi s'avance, ouvre la grille : je veux fuir, la foule m'arrête. Héraldi s'approche de moi ; il étend déjà la main pour me saisir par mes habits. J'étois perdue, si, dans ce moment, l'amour ne m'avoit pas inspirée. Arrête, lui dis-je d'une voix que je m'efforçai de rendre terrible ; respecte du moins, après son trépas, celle que tu trompas pendant sa vie. Toi seul as causé ma mort. Laisse-moi, pleure ton crime, & fléchis le courroux du ciel.

Après avoir dit ces mots, qu'Héraldi, glacé de terreur, écouta sans oser faire un mouvement, j'enveloppai ma tête dans mon voile, & je marchai d'un pas tranquille vers la porte de l'église : le peuple s'ouvroit devant moi. Je sors, je m'échappe à

la hâte, & je gagne enfin la maison d'Octave sans que personne eût osé me suivre.

Le lendemain, dans Florence, on ne parla que du revenant qu'on avoit vu dans la cathédrale. On ne pouvoit en douter ; mille témoins m'avoient reconnue. Plusieurs ajoutoient qu'ayant repoussé de la main mon époux qui me poursuivoit, mes cinq doigts avoient laissé sur ses habits cinq marques brûlantes de feu. D'autres assuroient avoir entendu qu'Héraldi m'avoit fait mourir, & que je revenois demander justice ; tous l'accusoient à haute voix d'être le meurtrier de sa femme. Le peuple murmuroit contre Héraldi ; on le suivit en l'insultant, on lui jetta même des pierres ; ses jours n'étoient plus en sûreté.

Heureusement le courier revint, apportant le bref du saint pere qui cassoit & annulloit mon mariage,

comme contracté par une fraude. Dès que le grand duc l'eut en son pouvoir, il envoya chercher le vieux Orsini, convint avec lui des mesures qu'il falloit prendre; & le lendemain au matin, je me rendis au palais avec Octave & son pere. Le prince nous combla de bontés, daigna s'entretenir avec nous de nos intérêts les plus chers; & lorsqu'on vint lui annoncer que mon pere & ma mere, avec Héraldi, venoient se rendre à ses ordres, il nous fit passer dans un cabinet d'où j'entendis ces paroles qu'il adressoit à mon pere.

On s'est servi d'étranges moyens, monsieur, pour marier votre fille avec un homme qu'elle ne pouvoit aimer. Votre repentir l'a vengée; & les larmes que je vois dans vos yeux m'ôtent le courage de vous faire des reproches. La mort a brisé ces funestes nœuds; & si, par un miracle que le peuple croit, votre fille revoyoit l'

lumiere, cet hymen n'en seroit pas moins nul. Voici le bref de sa sainteté qui le déclare tel; je vais le rendre public. Choisissez donc, comte Héraldi, ou de soutenir contre moi un procès, si peu honorable, ou de signer dans mes mains une renonciation à vos chimériques droits, & de partir sur-le-champ pour Vienne. Mes bienfaits vous y suivront, & vous rendrez le calme à ma capitale, où votre présence excite du trouble.

Héraldi ne tarda pas à répondre; il fit sa renonciation dans les termes dictés par le grand duc. Ensuite, prenant congé de son altesse impériale, il sortit au moment même de Florence en promettant de n'y plus revenir. Cette affaire fut bientôt terminée.

Ce n'est pas tout, dit alors le grand duc en s'adressant à mon pere; votre fille vit encore..... Un cri de ma mere l'interrompit. Vous la reverrez,

continua-t-il : mais votre fille ne peut vivre heureuse qu'en devenant l'épouse du jeune Orsini. C'est lui qui l'arracha du tombeau, c'est dans sa maison qu'elle habite ; la reconnoissance, l'amour paternel, la gloire de Valérie, tout vous impose la loi de consentir à cet hymen : Si ma priere n'affoiblit point des réclamations si puissantes, je vous demande Valérie pour Octave : il en est digne, il a su mériter l'estime & l'amitié de Laudhon. Approuvez cet heureux mariage, je vous promets un régiment pour votre gendre, & j'obtiendrai pour vous-même le cordon de Marie-Therese.

Mon pere ne répondit qu'en s'inclinant. Il consentit, sans hésiter, à ce que desiroit le prince, & ma mere, baignée de pleurs, demandoit avec des sanglots à revoir sa fille chérie. Je n'eus pas la force d'attendre plus longtemps ; j'ouvris avec bruit la porte, je me précipitai dans les bras de ma

mere, qui pensa mourir de sa joie. Celle de mon pere fut vive : il me pressa contre son cœur, me demanda pardon de ses fautes, & combla de caresses le jeune Octave, ainsi que le vieux Orsini.

Nous tombâmes tous aux pieds du grand duc ; nous ne trouvions pas de paroles qui rendissent notre reconnoissance. Mon hymen ne tarda pas à s'accomplir. La nôce se fit dans le palais du prince. Depuis ce moment, sans cesse occupée de plaire à l'époux que j'adore, au vénérable Orsini qui me chérit comme sa fille, à mon pere qui m'a rendu sa tendresse, à ma digne mere qui ne me l'ôta jamais, je coule des jours paisibles, embellis par l'amitié, par la reconnoissance, par l'amour; & je remercie le ciel d'être morte pendant quelque temps pour vivre toujours heureuse.

FIN.

TABLE
DES NOUVELLES

Contenues dans la premiere & seconde Partie.

SELMOURS, nouvelle Anglaise, *page* 3
SÉLICO, nouvelle Affricaine, 63
CLAUDINE, nouvelle Savoyarde, 89

SECONDE PARTIE.

ZULBAR, nouvelle Indienne, *page* 5
CAMIRÉ, nouvelle Américaine, 35
VALÉRIE, nouvelle Italienne, 93

Fin de la Table.

L.D.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

DEC 10 1924